


THE LIBRARY OF CONGRESS



BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

chez Georges Bridel, place de la Louve

LAUSANNE

BEX

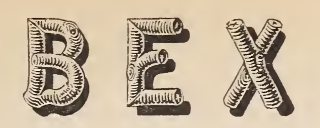
ET SES ENVIRONS

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL.



Imprimerie Stämpfli à Berne.

La Dent du Midi.



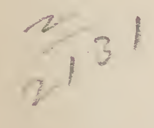
BEX

ET SES ENVIRONS

Guide et Souvenir

PAR

E. RAMBERT



LAUSANNE

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

chez Georges Bridel, place de la Louve.

1871



DESCRIPTION GÉNÉRALE

DESCRIPTION GÉNÉRALE

I

« Bex, beau village dans une situation délicieuse, » ainsi disait la géographie que nous apprenions dans notre jeune âge. Mais cette géographie, connue des écoliers vaudois, ne contribuait guère à porter au loin la renommée de Bex et de sa situation. Pour les étrangers, Bex était une découverte. On y arrivait en omnibus, un omnibus très gai, que le joli nom qu'il portait, la *Dame du Lac,* n'a pas défendu contre la concurrence des chemins de fer. Deux classes de voyageurs s'en disputaient souvent l'impériale surchargée de sacs et de coffres. C'étaient des écoliers en vacances, avec ou sans maître, qui, sur la foi de leur géographie, allaient voir ce beau village et sa belle situation, sans compter les salines qu'on y exploite depuis plusieurs siècles, et où, disait encore la géographie, on trouve dans l'intérieur de la montagne un escalier

de 700 marches. En fallait-il davantage pour faire trotter de jeunes imaginations? La seconde classe des voyageurs amis du grand air était composée de vrais touristes, d'Anglais surtout, qui venaient de visiter les rives du Léman et débarquaient à Villeneuve pour se rendre à Chamounix, à Louëche, au Simplon, aux îles Borromées, ou dans tel autre lieu infiniment plus célèbre que Bex, malgré sa situation et ses salines. De Villeneuve à Bex, il n'y a guère que quatre lieues, qu'on franchissait en deux heures; mais ces deux heures passaient toujours trop vite. La route est un peu monotone d'abord; elle file en ligne droite, entre deux rangées de peupliers, au milieu d'une large plaine qui occupe tout le fond de la vallée du Rhône; mais elle devient vraiment pittoresque lorsqu'elle se rapproche des montagnes situées à main gauche, les montagnes vaudoises, au pied desquelles sont semés de nombreux villages. Aux peupliers stériles succèdent de beaux arbres fruitiers, dont les branches venaient pendre à hauteur de l'omnibus, en sorte qu'on pouvait les accrocher en passant et faire provision de cerises, de pommes, de noix, suivant la saison. Cette aubaine inattendue avait le privilége de dérider tout le monde, moyennant quoi le postillon se souvenait de je ne sais quel instrument à musique, logé dans une caisse, immédiatement sous le siége; il tournait une manivelle, et la *Dame du Lac* se mettait à chanter. Les graves touristes anglais n'étaient pas toujours insensibles à ces menus plaisirs, que les jeunes gens savouraient dans toute leur étendue; mais il s'y ajoutait pour eux la surprise de rencontrer un pays admirable, sans avoir été prévenus par les

traités de géographie de leurs écoles d'Outre-Manche; aussi devenaient-ils expansifs et questionneurs.

— Quel est ce beau village blanc, largement assis sur la pente, au milieu d'un vignoble qui se grille au soleil?

— Yvorne, monsieur, répondait l'écolier, qui, fort sur sa géographie, en rassemblait aussitôt les souvenirs encore frais; Yvorne, le meilleur vin du canton, village détruit par un éboulement en 1584.

Ce nom d'Yvorne faisait toujours bon effet, car l'étranger l'avait rencontré sur plus d'une bouteille soigneusement étiquetée; mais pendant qu'on considérait le vignoble et qu'on cherchait les traces peu visibles de l'éboulement, voici qu'on entrait soudain dans une rue obscure et assez étroite pour que, du haut de l'omnibus, on pût tendre la main aux jeunes filles curieuses qui travaillaient aux fenêtres.

— Et ceci, est-ce encore Yvorne?

— Ceci est Aigle, sur la Grande-Eau, une ville, monsieur; vignobles renommés, moutarde estimée.

— Et cette vallée, qui s'ouvre à gauche, tout justement derrière votre ville?

— Les Ormonts, charmante vallée, toute parsemée d'habitations. Cirque majestueux de rochers au pied des Diablerets.

— Et cette tour carrée, plus loin, à droite?

— Saint-Triphon, monsieur, beaux marbres noirs, très recherchés.

— Et cet autre village parmi les arbres, sur la hauteur?

— Ollon, monsieur, vergers.

— Et cette grande montagne à droite, avec ses neiges éternelles?

— La Dent du Midi, monsieur, 9880 pieds.

On comptait en pieds alors, je ne sais lesquels, car chacun a le sien. Aujourd'hui, on donne à la Dent du Midi 3185 mètres.

— Et cette autre montagne, qui lui fait face, avec ses deux cornes pointues?

— La Dent de Morcles, 8940 pieds[1].

— Et ce gros massif, tout en rochers?

— Le Muveran, 9260 pieds[2].

— Et ce village, plus grand que les autres, avec son clocher gris et pointu?

— Ce village! Eh, monsieur, c'est Bex, où nous allons; Bex sur l'Avançon. Situation délicieuse. Il y a des salines à Bex, monsieur.

Assaisonnez ce dialogue de fréquentes exclamations, *beautiful, very pretty, exceedingly nice, indeed,* et vous aurez l'entretien de plus d'un gentleman anglais avec tel écolier qui sortait tout frais émoulu d'une classe de collége et que le hasard lui faisait rencontrer sur la *Dame du Lac.* A Bex, on descendait. L'écolier-cicerone n'avait pas de plus haute ambition que d'aller voir ces fameuses salines, sauf peut-être, si sa bourse n'était pas trop maigre, à gagner le lendemain quelque alpage élevé, pour y *souper* la crême. Il comprenait difficilement qu'on pût être à Bex pour autre chose que pour ce merveilleux escalier, qui n'a pas moins de 700 marches. Les Anglais aussi

[1] 2979 mètres, carte Dufour. — [2] 3061 mètres, carte Dufour.

s'étonnaient parfois qu'on passât si vite dans un si beau pays. Un hôtel assez engageant les invitait à un séjour; mais ils avaient un plan tracé d'avance, un but, des bagages, peut-être un appointement avec quelque ami, et puis ils allaient pour la plupart à Chamounix. Comment s'arrêter en chemin quand on va à Chamounix? Rien ne tient devant un nom si célèbre.

C'est ainsi qu'il y a trente ans environ, Bex était un lieu d'assez grand passage, où l'on s'arrêtait rarement. A peine y comptait-on une ou deux pensions, hantées surtout par les gens du pays. Peu à peu cependant il a exercé une sorte d'attraction. On s'est aperçu qu'il y avait dans les Alpes autre chose que Chamounix et Interlaken. La curiosité s'est éveillée, les sentiers battus se sont multipliés, et Bex a profité de ces progrès.

Diverses circonstances ont favorisé ce mouvement de croissance, entre autres l'établissement d'une voie ferrée qui suit la route du Simplon. Elle n'a pas encore atteint le but qu'elle se propose, et il n'est pas trop sûr qu'elle l'atteigne jamais; elle n'en verse pas moins chaque été un flot de touristes dans la vallée du Rhône. Tous les lieux situés sur son parcours et dignes d'attirer l'attention des voyageurs ont rapidement grandi. Ceux mêmes dont la réputation était faite depuis longtemps, Vevey, Montreux, en ont ressenti l'influence féconde, et Bex, qui pendant un temps assez long a formé tête de ligne, n'a pas été le moins favorisé. Des pensions se sont ouvertes, des hôtels ont surgi de terre, des routes nouvelles

ont facilité l'accès des montagnes voisines, et depuis plusieurs années déjà l'affluence est considérable.

Mais au moment où Bex voyait s'ouvrir un chemin de fer, il était menacé de voir ses salines se fermer. C'eût été une perte réelle, car les salines étaient pour la contrée une ressource importante en même temps qu'une curiosité digne d'intérêt. Les salines de Bex ressemblent à beaucoup d'autres. On creuse des galeries souterraines pour atteindre le roc salé, caché dans l'intérieur de la montagne. On le fait sauter à la poudre, puis on l'entasse dans des salles remplies d'eau, appelées *dessaloirs*. Quand cette eau est saturée, on la conduit hors de la mine, dans de grandes chaudières où on la fait évaporer, après quoi il ne reste qu'à recueillir le sel cristallisé. La quantité de sel ainsi extraite était assez considérable pour suffire, ou peu s'en faut, à l'usage du canton de Vaud, hommes et bétail. Malheureusement l'exploitation était coûteuse, et depuis que les chemins de fer nous ont amené le sel marin à un prix de plus en plus réduit, le canton de Vaud payait cher l'honneur d'avoir son sel à lui, son sel national. Le prix de revient du sel de Bex dépassait le prix d'achat du sel étranger. Cette situation dura quelque temps. On exploitait à perte. L'idée d'abandonner ces vieilles salines répugnait à l'amour-propre national, et la philanthropie s'effrayait à la pensée des nombreuses familles d'ouvriers qui allaient être privées de leur gagne-pain. Et puis, les gouvernements n'aiment rien tant que d'avoir des affaires. Chaque affaire qu'ils font leur vaut un point d'appui, et ils ne sont pas fâchés, même dans les pays les plus libres, de compter des hommes à eux. Cependant le déficit allait crois-

sant, et il semblait qu'il n'y eût de remède à la situation que de renoncer à l'honneur trop onéreux, d'assaisonner de sel vaudois la cuisine vaudoise. Déjà le gouvernement se résignait à cette mesure désespérée, lorsqu'une compagnie particulière eut l'idée de reprendre à son compte l'entreprise que l'état était sur le point d'abandonner. Ce n'étaient ni des philanthropes chimériques, ni des patriotes capables de se ruiner pour l'honneur du sel vaudois; c'étaient des hommes pratiques, de bons calculateurs, qui savaient ce qu'ils faisaient. Ils partaient d'une idée fort simple, savoir que l'état est à l'ordinaire le plus mauvais des industriels. Il devait y avoir, il y avait sûrement des économies à faire. Toute la question revenait à ceci : les économies seraient-elles suffisantes pour rendre productive une exploitation ruineuse? Ils calculèrent qu'elles devaient l'être, et demandèrent une concession, qu'ils obtinrent sans trop de peine. Voici trois ans qu'ils exploitent les salines à leurs risques et périls, et jusqu'ici les résultats obtenus ont justifié leur confiance. L'administration a été simplifiée, les frais généraux ont diminué, des procédés plus rapides et plus économiques ont pris la place de vieilles routines, et le prix de revient a déjà baissé de plus du trente pour cent. Le sel vaudois est sauvé!

Bien plus, les salines ressuscitées vont être pour Bex l'occasion d'un développement tout nouveau de vie, de mouvement et de richesse. Il faut aux entreprises de quelque importance un homme d'initiative, qui les prépare et les médite. Bex a eu le sien. Or, dans sa pensée, la résurrection des salines se liait à un plan d'ensemble. Les bains salés sont devenus très

à la mode, et leur efficacité contre un grand nombre d'affections maladives est de moins en moins contestée. Donc Bex n'aura pas des salines seulement, mais des bains. En outre, la situation de Bex est délicieuse, la géographie nous l'a dit. Donc Bex n'aura pas seulement des bains, mais de grands hôtels, comme en ont Vevey, Interlaken, etc. Cette partie du programme est en pleine voie d'exécution.

Mais ce n'est pas le tout que les hôtels. Bex, *sur l'Avançon,* dit encore la géographie ; or l'Avançon est un magnifique torrent[1], dont les eaux représentent une force d'une rare puissance. Elles font marcher quelques usines, des scieries, des moulins importants ; mais elles pourraient suffire à des établissements bien plus considérables et variés. Offrir à l'industrie cette force trop négligée, la lui offrir toute prête, immédiatement utilisable, serait chose facile. Déjà une société s'est constituée dans ce but. Une concession d'eau a été obtenue ; des terrains ont été achetés, et sans doute l'industrie répondra à un appel aussi engageant. Bex peut donc espérer devenir autre chose encore qu'un lieu de plaisance. Un chemin de fer le relie d'un côté avec un pays en voie de transformation, le Valais, de l'autre avec des populations déjà riches et qui s'enrichissent toujours plus, celles des rives du Léman et des campagnes vaudoises. Quand on a sous la main une force motrice presque inépuisable, et devant soi un aussi beau marché, avec des communications partout faciles, comment n'en pas profiter ?

On le voit, c'est de toute une œuvre qu'il s'agit. Jusqu'ici les habitants de Bex ont cultivé leurs terres. Les salines étaient

bien, sans doute, une ressource ; mais pour le gros de la population la culture du sol passait avant tout. En face du village, s'étend une plaine d'alluvions, dont les marais ont peu à peu fait place à des jardins potagers, à des champs de pommes de terre, de maïs, voire même d'orge et de froment, sans compter le houblon qu'on y a introduit depuis quelques années. Autour des maisons, s'étendent de riches vergers avec des arbres fruitiers qui font plaisir à voir. En arrière, contre les collines, des vignobles, dont plusieurs produisent un vin de choix, voient leurs raisins roussir au soleil. Plus haut, sont les prés en pente, couverts d'innombrables châtaigniers, puis les forêts alpestres et les vastes pâturages qui montent jusqu'aux neiges éternelles. En fait de cultures, Bex réunit tout. Quand le sol d'un pays est aussi varié et aussi riche, il ne se peut pas que l'agriculture n'y tienne pas le haut bout. Aussi ne s'agit-il point de renverser cet ordre naturel, mais de stimuler la population et de donner à l'agriculture elle-même un nouvel essor, en multipliant les besoins à satisfaire et les appels au travail. Car voici ce qui arrive dans ces localités trop favorisées, où la richesse du sol rend la vie facile. On se contente du bonheur qu'on a sous la main. Certes, c'est bien quelque chose que le bonheur ; mais l'activité de notre siècle tend à condamner partout le bonheur à trop bon marché. Bonheur perfide que celui qui s'accommode aisément du sommeil ! Pendant que les hommes s'engraissent, les champs maigrissent, et on s'éveille pauvre après s'être endormi dans l'opulence. Sans doute la population de Bex est une population vive, forte, bien douée. Mais a-t-elle complétement échappé à la maladie des

enfants gâtés ? La somnolence de la routine n'a-t-elle engourdi aucune intelligence, et le doux plaisir de vider soi-même les tonneaux qu'on a remplis n'a-t-il énervé aucun bras ? On parle de richesses qui se perdent à Bex, ou, ce qui revient au même, qui n'augmentent pas de valeur. Il est peu de districts dans les Alpes où la ruine graduelle des hauts pâturages soit plus manifeste. De dix ans en dix ans on voit diminuer le bétail qu'ils nourrissent. Avec le bétail diminuent les engrais, et des terrains qu'il serait facile d'assainir, ou de cultiver plus utilement, attendent pour donner tout leur fruit des ressources nouvelles créées par l'intelligence et le travail.

Bex peut donc espérer quelque avantage d'un courant nouveau de vie et d'émulation, et c'est à quoi doivent contribuer les progrès de l'industrie et le mouvement croissant des étrangers. Le plan général à la réalisation duquel on travaille aujourd'hui est calculé dans ce but. Rien de plus heureux pour un pays qui vit de son sol, qu'un bon appoint de ressources industrielles ajouté aux ressources agricoles. L'agriculture elle-même y a tout à gagner. Elle y gagne ce qu'on gagne à la concurrence, elle se fait industrieuse. Fondez trois usines dans un village, si elles réussissent vous y aurez plus fait pour l'agriculture que si vous y aviez prêché pendant cent ans contre la routine et ses préjugés. L'agriculture va toujours, vaille que vaille, même quand elle dépérit, tandis que l'industrie ne peut subsister qu'à la condition de se renouveler. On mange les fruits qui pendent aux arbres, si pauvres qu'ils soient ; mais on n'achète pas ce que produit l'usine quand elle produit mal ou trop cher. L'usine est condamnée à

progresser, et c'est le voisinage, c'est l'influence directe de cet esprit de progrès qui tient l'agriculture en éveil et la fait progresser à son tour.

Le mouvement des étrangers doit produire un effet semblable. Telle est du moins, nous dit-on, l'espérance des promoteurs de l'œuvre. Un pays ne peut, en effet, que gagner beaucoup d'argent à être beaucoup visité. Certaines industries naissent aussi naturellement à la suite des voyageurs que les flots de poussière sur les pas de leurs caravanes. Quelques-unes sont faciles, trop faciles peut-être; d'autres exigent des aptitudes particulières: toutes sont rémunératrices. Ajoutez aux richesses naturelles de Bex, déjà augmentées par l'industrie, celles que lui vaudrait encore un grand concours de visiteurs, et de toutes les contrées de la Suisse ce serait peut-être celle où la pauvreté aurait le moins d'excuses.

Cependant l'expérience a démontré que l'or des étrangers n'est pas nécessairement une occasion de richesse. Certaines vallées de la Suisse sont plus pauvres depuis que chacun peut y gagner ce qu'il veut. Les besoins factices, les habitudes coûteuses, l'avidité, la corruption: tel est l'héritage de misères que laisse trop souvent à un pays la renommée de sa beauté. Voici un vallon tranquille où vivent à l'écart vingt ou trente familles. Certes, cette humble peuplade a bien aussi ses défauts. Etre ignoré du monde n'est pas une raison pour ignorer le mal. Toutefois, il est certaines vertus naturelles, certaines grâces naïves que l'on peut être sûr de rencontrer dans ces retraites alpestres protégées par leur isolement. La simplicité et l'hospitalité y trouvent un dernier refuge. On y est pauvre

sans le savoir, et le calme de la vie y développe un esprit d'heureuse tranquillité qu'on peut prendre pour de la bonté. Qu'en sera-t-il dans vingt ans, quand les robes de soie se promèneront à la file dans ces sentiers où l'on ne rencontre encore que la chèvre bêlante ? Grosse et redoutable question ! Il y a là une épreuve pour la moralité ; mais cette épreuve est celle de la vie même, et du train dont vont les choses, on peut prédire que dans une ou deux générations c'est à peine s'il restera sur toute l'étendue de nos Alpes quelque coin perdu qui ne l'ait pas subie à son tour. Ce goût de villégiature est un des traits du génie de notre siècle. Ce n'est pas une fantaisie seulement ; c'est un besoin réel, profond, qui crée aux pays que la nature a faits plus beaux que les autres, particulièrement aux pays de montagnes, une mission à remplir. A eux le soin de délasser l'humanité fatiguée, de conserver une place dans la vie aux exercices fortifiants, et de sauver une liberté qui s'en va, étouffée dans les engrenages sans fin d'une civilisation de plus en plus complexe et exigeante, la liberté de la fantaisie et des mouvements imprévus. L'Europe vient se refaire chez nous. Elle demande à la Suisse de l'espace pour respirer au moins quelques jours par année. Vainement nous voudrions décliner cet honneur. Il nous est imposé par la force même des choses. et s'il est un lieu qui puisse s'y refuser moins qu'un autre, c'est Bex et ses environs. Cette contrée est maintenant prise dans le courant, et qu'elle s'y prête de bonne ou de mauvaise grâce, elle n'en fera pas moins l'expérience complète.

Au reste, les chances sont favorables. Il y a deux manières de recevoir les étrangers : l'une est de les traiter comme une

gent taillable à merci, l'autre est de voir en eux des hommes comme nous, qui, en venant chercher dans nos vallées d'honnêtes jouissances, nous fournissent l'occasion de gains également honnêtes. Les exploiter ou les servir, voilà le dilemme. Partout où règne l'exploitation, on peut être sûr que leur or est funeste ; partout où règne le service, leur présence est une source de prospérité. Or, il arrive assez généralement que l'exploitation prend le dessus dans les contrées pauvres et trop rapidement envahies. Après quelque temps donné à l'étonnement, on se jette sur l'étranger comme sur une proie. C'est, au contraire, le service honnête et digne qui l'emporte dans les pays où l'affluence augmente plus lentement, et où l'on rencontre à chaque pas des hommes que l'aisance met au-dessus de la servilité. Bex est justement dans ces conditions favorables. Il n'y a pas eu brusque invasion. Les établissements que l'on construit ou que l'on projette, étaient attendus. Ils sont le résultat d'un progrès de vingt ans. Et quant aux familles à leur aise, qui ont naturellement la dignité de l'indépendance, on les y trouve en grand nombre, jusque dans les hameaux les plus reculés de la montagne. Bex sera donc à la hauteur de ses destinées nouvelles. Les sentiers qui du village rayonnent en tout sens, cherchant cimes ou collines, verront les étrangers monter de la plaine sans voir arriver sur leurs pas la mendicité et son triste cortége. Leur présence sera un appel au travail, non un stimulant d'oisiveté. Ils ne transformeront pas en guides peu sûrs, en porteurs aux épaules lâches, en aubergistes aux prétentions illimitées, ceux dont les bras sont nécessaires aux champs. Ils fourniront à l'agriculture l'occasion

de faire plus et mieux. Avec les aptitudes diverses de son sol, avec la douceur de son climat et la beauté de son soleil, Bex n'a qu'à le vouloir pour suffire à tout. Déjà les propriétaires clairvoyants ont pris l'initiative de réformes simples et pratiques, tendant à introduire des cultures nouvelles en vue des débouchés nouveaux. Il est telle prairie de la montagne, au sol noir et léger, qui se transforme en jardins destinés à fournir jusque dans la plus chaude saison des légumes frais et délicats. De tels exemples, donnés à propos, sont la meilleure des garanties contre les influences funestes. Qu'ils soient suivis, et le contact des étrangers sera pour les habitants du pays une occasion de développement viril. Ce n'est pas des voyageurs que vient le mal, mais de l'accueil que nous leur faisons, et nous devons nous en prendre à nous-mêmes toutes les fois que l'or qu'ils laissent dans nos mains n'y devient pas un instrument de progrès, d'intelligence et de liberté.

II

Les localités où les étrangers se pressent sont nombreuses en Suisse. On peut les grouper en quatre catégories principales. Il en est que beaucoup de touristes visitent, mais où ne s'arrêtent guère que les amateurs d'ascensions. Ce sont moins des lieux de séjour que des stations, des abris à l'entrée des hautes solitudes alpestres : ainsi le Riffel, l'Eggishorn, la Furka, etc. D'autres doivent leur réputation à des bains ou à d'autres éta-

blissements de santé, qui retiennent d'innombrables malades : Louëche, Pfeffers, Gais, Davos, etc., etc. Une troisième catégorie comprend les lieux de séjour dont les beautés de la nature font le principal attrait, et où l'on aime à planter sa tente pour y passer une longue saison de vacances. C'est le cas d'Interlaken et de ses dépendances, de Lucerne et des bords de son lac. Enfin, on peut former un quatrième groupe de quelques lieux favorisés qui attirent également les valides et les malades, ceux-ci par l'espoir d'une cure favorable, ceux-là par l'attrait d'un beau pays. Dans cette dernière catégorie Saint-Moritz, en Engadine, et Montreux, dans le canton de Vaud, tiennent jusqu'à présent le haut bout.

Entre ces localités diverses il y a une émulation de jalousie dont l'histoire serait piquante. Celles où l'on pratique les cures de *petit lait* veulent que le *petit lait* soit le grand instrument de santé. Preuve en soit les bras des vachers. On y méprise profondément les bains et les douches, et si jamais on fait une exception, ce sera en faveur des bains et des douches de *petit lait*, car vous verrez qu'on se baignera dans le *petit lait* et qu'on prendra des douches de *petit lait*. Je ne suis pas même bien sûr qu'on ne le fasse pas déjà. Quand on use d'un remède, il ne faut pas en user à demi, et le vrai système est d'en varier les applications, à l'intérieur, à l'extérieur, et autrement encore, si possible. J'estime beaucoup le *petit lait;* mais si nous voulons le vanter, que ce ne soit ni à Louëche, ni à Ragatz, ni à Saint-Moritz, car ceux que la nature a favorisés de sources mystérieuses, qui jaillissent de terre à leur porte, n'entendent pas qu'on se guérisse autrement que par les eaux.

La belle chose que le *petit lait!* N'y en a-t-il pas partout, partout du moins où il y a des vaches? Laissons ces moyens grossiers, et allons aux bains. Malheureusement il y en a tant, tous également souverains, que le difficile est de choisir. Les eaux gazeuses, alcalines, minérales, ne croient point aux eaux thermales, et les eaux thermales n'ont que du mépris pour toute source qui n'a pas été bouillir dans les entrailles de la terre, ce qui ne veut pas dire que les eaux chaudes fassent toujours cause commune, ni que les eaux froides s'estiment mutuellement. Bien au contraire; la rivalité grandit en raison inverse du carré des distances. Tarasp dédaigne Saint-Moritz, Saint-Moritz ignore Tarasp. Je connais en Suisse des eaux qui doivent être ferrugineuses, comme le démontrent les chemises des baigneurs, teintes d'un beau rouge d'ocre, qu'on fait flotter au vent, en guise d'enseigne. Deux hôtels utilisent ces eaux, chacun ayant sa source. Elles sortent à quelques pas l'une de l'autre, et les bonnes gens qui les visitent se persuadent que c'est une seule et même source qui débouche par deux issues; mais les bonnes gens sont toujours dupes des apparences. C'est la science qui doit décider. Les maîtres d'hôtel l'ont bien compris, aussi chacun d'eux a-t-il fait venir un chimiste. Les analyses ont été longues et minutieuses; elles ont établi que les deux sources ont, en effet, beaucoup d'analogie; mais, selon le chimiste de M. X., c'est la source de M. X. qui a le plus de fer, tandis que, selon le chimiste de M. Z., la différence est toute en faveur de la source de M. Z. Sans les chemises des baigneurs, les mauvais plaisants en auraient conclu qu'elles n'ont pas plus de fer l'une que l'autre. Ce n'est pas là le seul effet comi-

que qu'ait produit cette rage de concurrence. Il me souvient d'avoir vu à Interlaken de grands placards destinés à retenir les étrangers par l'appât de cures de raisins. C'était je ne sais quel aubergiste, l'administration du Curhaus, je crois, qui avait fait venir des raisins du midi, et qui se flattait de faire pièce à Montreux, car le placard démontrait la supériorité des raisins déballés à Interlaken sur ceux que le bon Dieu laisse, dans sa patience, mûrir tardivement sur les coteaux vaudois. Rivalités amusantes et puériles! Chacune de ces localités diverses a son caractère et sa spécialité, et bien loin de se nuire, elles se prêtent un appui mutuel, en variant et augmentant l'attrait qu'exerce la Suisse. Montreux serait moins visité sans Interlaken, Interlaken le serait moins sans Montreux, et si la Suisse est le pays le mieux approprié à remplir pour l'Europe cette mission de repos et de restauration que la civilisation actuelle impose plus particulièrement aux contrées montagneuses, c'est à cause de la variété de ses sites et de ses ressources. Il y en a pour tous, et chacun peut choisir selon ses goûts et ses besoins.

Quand Bex aura son grand établissement de bains salés, il rentrera dans notre quatrième catégorie, celle des contrées dont l'attrait est double, pittoresque et médical.

Je suis trop étranger aux choses médicales pour dire ce que valent les bains salés, et surtout ce que vaudront ceux de Bex. J'ai ouï dire que les fonctions du sel en médecine ressemblent à son rôle en cuisine ; il donne du montant. En outre, des personnes fort bien renseignées et qui ont le droit d'avoir une opinion, m'ont affirmé que les bains

de Bex figureront en première ligne parmi les bains salés de l'Europe. Je souhaite de tout mon cœur que ces espérances soient réalisées, dépassées si possible, et j'aime à me représenter dans l'avenir des légions de convalescents bénissant Bex et ses bains. Il en est des bains comme de la médecine en général : on s'en moquera toujours et on y croira éternellement. S'en moquer est si facile, y croire est si rassurant ! Mais s'il est un remède dans la vertu duquel on ait généralement foi, c'est l'air et le climat. Or les observations météorologiques faites en Suisse sur une vaste échelle, depuis quelques années, ont démontré que le climat de Bex est assez semblable à celui de Montreux. La moyenne est à peu près la même. Bex et Montreux sont également à l'abri du vent du nord ; mais tandis que Montreux est plus exposé au vent d'ouest, Bex est plus fréquemment atteint par le fœhn. Il y a peu de brouillards à Montreux, il y en a encore moins à Bex. Les printemps de Bex sont plus frais, les hivers parfois plus neigeux ; mais les automnes y sont souvent plus tièdes, à cause du fœhn qui vient avec tant d'à propos faire mûrir châtaignes et raisins. Montreux a les brises du lac, Bex celles de la montagne. En somme, ce qui caractérise le climat de Bex, c'est un heureux mélange de chaleur et de fraîcheur. Soleil italien, ombrages alpestres ; coteaux rôtis, vertes collines, et pendant que le thermomètre marque trente degrés, un souffle bienfaisant qui descend des cimes avec les vallées et les torrents. Le climat de Bex semble également propre à réveiller le sang des vieillards et à tempérer celui des jeunes gens.

Si Bex attend beaucoup de ses ressources médicales, il ne compte guère moins sur la beauté de ses environs.

Bex n'a pas de lac; mais il en a eu un autrefois. Toute la plaine d'alluvions située entre Bex et Villeneuve, cette plaine sur les bords de laquelle la *Dame du lac* se plaisait à chanter, est une conquête du Rhône sur le Léman. Bex est à la naissance de cette plaine, comme Villeneuve à la naissance du lac, et quand on gravit les collines qui dominent le village, on peut suivre du regard l'ancien contour de la rive. L'histoire n'a gardé aucun souvenir de ces âges reculés; mais il n'est point impossible que des yeux humains aient vu les flots battre la plage de Bex. L'homme est antérieur à ces alluvions fluviales. Je me figure le temps où un village de pêcheurs existait non loin du Bex actuel. On n'y connaissait pas encore la voile latine; les canots étaient des troncs d'arbres creusés; peut-être le village était-il bâti sur pilotis. Qui sait si on n'en retrouverait pas quelques traces en fouillant le sol de la plaine? Débordé par les alluvions grandissantes, il ne peut qu'avoir suivi le lac en retraite, en même temps que, de siècle en siècle, il aura modifié son architecture, selon les exigences d'une civilisation sujette à mille hasards et qui cependant a trouvé la voie du progrès. Des catastrophes, la chute de quelque Tauretunum, par exemple, l'auront plus d'une fois anéanti. Mais les montagnes ont beau s'écrouler sur les demeures des hommes, les hommes rebâtissent toujours, et ce Bex primitif, ce Bex fabuleux, qui a peut-être bien existé, a fini par devenir le petit bourg d'aujourd'hui, noir et déjà vieux, que par un

bizarre anachronisme on appelle encore Villeneuve. Et vraiment, je ne sais si la différence est bien grande entre le Bex d'autrefois et le Villeneuve d'aujourd'hui. Regardez bien, et dans le second vous reconnaîtrez le premier. Ces fossés sont-ils autre chose, avec une modification légère, que la ceinture d'eau autour du village sur pilotis? Ces vieilles portes étroites, qui dans le temps aboutissaient à des ponts-levis, ne vous rappellent-elles point la passerelle, plus étroite encore, qui faisait communiquer avec la rive le village primitif? Et que dites-vous de ce port qui s'ensable? N'est-ce pas la vieille histoire qui recommence éternellement? Villeneuve à son tour va être laissé en arrière, et l'on peut suivre en imagination le vieux Bex devenu Villeneuve continuant son voyage séculaire à la suite du lac qui s'en va toujours.

Donc Bex n'a plus de lac. Il ne lui reste que sa plaine et ses montagnes. Les étrangers n'iront guère visiter cette plaine, où les moustiques abondent, et où la pioche du laboureur répète en grinçant l'inexorable commandement de la civilisation moderne : « Guerre aux marais, aux terrains vagues et stériles! Toi, tu seras champ; toi, tu seras potager; le droit de n'être rien est un privilége aboli. » Si cependant, parmi ces étrangers, il se trouvait quelque artiste curieux de sortir des voies battues, peut-être un mouvement instinctif le poussera-t-il à s'engager sur ce territoire uniforme; dépassant les champs de maïs et de pommes de terre, il ira se perdre dans les alluvions encore vierges. Encadrées de hautes montagnes, elles offrent un contraste bien pittoresque, celui des cimes

lumineuses par-dessus le fouillis des broussailles, des roseaux et des saules creux.

Mais à quoi bon donner des conseils à l'artiste-né? Il ne relève que de lui seul et c'est son génie qui le mène. Toutefois, avant de quitter la plaine, jetons un regard sur les montagnes qui nous environnent, car de nulle part nous ne pourrons plus facilement en embrasser l'ensemble. Elles ne forment point un amphithéâtre continu. Vers le sud, qui est le beau côté, la muraille en est coupée par une brèche énorme, qui l'entaille jusqu'à ses fondements. C'est par là que passe le Rhône; une route s'y faufile, surveillée par le château de Saint-Maurice; quant au chemin de fer, il s'est fait jour à sa manière, c'est-à-dire en perçant la montagne. Cette brèche s'ouvre sur le Valais, et permet au regard de plonger jusqu'aux Alpes pennines, dont on voit tantôt une partie tantôt une autre, selon le point où l'on est placé. Deux fières sentinelles, deux sommités qui dépassent la ligne des neiges éternelles, commandent cette porte étroite. Celle de droite est la Dent du Midi, la plus majestueusement assise et la plus gracieusement élancée des cimes alpestres; celle de gauche est la Dent de Morcles, dont les deux tourelles vacillent au haut des airs. La dent du Midi, la dent de Morcles et, par la brèche qui les sépare, un morceau quelconque des glaciers du Valais: voilà le fond du tableau. Sur les côtés, le paysage se complique d'avant-monts qui masquent les sommets, et de vallées qui les découvrent. En avant de la Dent du Midi, débouche le large Val d'Illiez, qui n'est que forêts, pâturages, verdure; en avant de la Dent de

Morcles, débouche la vallée de l'Avançon, dont les contours semblent avoir été calculés pour enrichir la vue, car elle se dédouble, et le regard peut en enfiler les deux branches, dont l'une découvre toute la masse du Muveran, tandis que l'autre remonte au pied de la muraille hérissée des Diablerets. En ajoutant au *fond du tableau* ces vallées latérales d'Illiez et de l'Avançon, avec leurs perspectives diverses, on a un ensemble assez vaste pour remplir une moitié du pourtour de l'horizon. Pour en voir davantage, il faut pivoter sur soi-même, et tourner le dos à la brèche de Saint-Maurice. De ce côté, point de fond de tableau, sauf les broussailles entremêlées, les saules caducs et quelques rangées de hauts peupliers, qui annoncent tantôt une métairie, tantôt une route aventurée dans le marais. La vue est toute sur les flancs; elle consiste en deux chaînes de montagnes qui fuient en perspective. Celle qui prend naissance au fond du Val d'Illiez forme une muraille escarpée, au faîte plus ou moins ruiné, qui se prolonge jusqu'à quelques sommets plus ardus, par de là lesquels on ne voit rien. Celle qui se détache en avant des Diablerets est formée d'abord de masses successives, entre lesquelles on devine de profondes vallées latérales, puis d'ondulations plus douces, qui viennent mourir entre les peupliers et les saules. C'est là-bas, au pied de ces collines, que doit être le Léman.

Si maintenant, du milieu de la plaine, nous nous dirigions vers ce village populeux dont les toits ardoisés se groupent à l'entrée même du Val d'Illiez, nous verrions la Dent du Midi, ainsi que toutes les sommités situées sur la même rive du Rhône, s'amoindrir graduellement. En revanche, la Dent de

Morcles, le Muveran, les Diablerets, toute la chaîne vaudoise, se développerait plus brillante. L'effet contraire se produit quand on se dirige sur Bex, qui est assis à la porte de l'Avançon. On perd l'ensemble des montagnes vaudoises, tandis que la Dent du Midi se présente de plus en plus majestueuse. Cependant, chose curieuse, c'est à peine si la chaîne vaudoise, ainsi diminuée, offre moins d'intérêt. Les sommets se cachent ou ne se montrent qu'à la dérobée; mais tout ce qu'ils perdent est en faveur des collines et des avant-monts qu'ils écrasaient. Il y a souvent au pied des hautes Alpes une zone intermédiaire, formée en partie d'anciens éboulements dont les aspérités ont disparu sous la verdure. A Bex, elle est plus puissante qu'ailleurs. C'est tout un groupe de montagnettes qui entourent et protégent le village, offrant à la plaine leurs escarpements, tandis que de l'autre côté elles tombent en pentes adoucies. La plus haute est au nord du village; elle s'appelle le Montet, c'est-à-dire le Petit-Mont. Les autres se prolongent en demi-cercle du côté de Saint-Maurice. C'est la colline de Duin, surmontée d'une vieille tour, qui sort d'entre les châtaigniers, puis les coteaux de Chiètres, qui cachent entre leurs sommets élargis des vallécules toujours vertes et fraîches. Grâce à cette zone de montagnettes, Bex est l'un des endroits du monde où il fait le plus beau se promener. De doux et faciles sentiers conduisent d'asile en asile. Il n'y a qu'à se laisser aller pour faire à chaque promenade la découverte d'un petit monde nouveau, d'un nid romantique, où l'on songe que l'on pourrait être heureux et où on l'est en y songeant. On passe d'un bouquet de sapins à un bois de hêtre; souvent le hêtre

et le sapin marient leur feuillage; puis on débouche dans une oasis de vergers, après quoi on se perd dans les forêts de châtaigniers, jusqu'à ce qu'on arrive au-dessus du coteau, d'où l'on domine un riche vignoble, qui, de terrasse en terrasse, tombe jusqu'à la plaine. Une seule de ces collines, le Montet, offre une large vue d'ensemble, analogue à celle que nous avons prise de la plaine, mais plus étendue, à cause de la hauteur. Ailleurs, c'est moins l'ensemble qu'il faut chercher que des échappées et des tableaux. Il y en a tant, de si variés, de si ravissants, qu'il semble que la nature ait voulu faire de ce pays celui des belles surprises et des bonheurs inattendus. Là est le charme de Bex et son grand avantage pour la vie de tous les jours. On ne s'y fatigue pas à regarder toujours le même objet; mais on va de promenade en promenade chercher quelque site nouveau, ou plutôt on ne va rien chercher du tout, on s'abandonne au hasard, sûr de ne pas revenir déçu, car dans un pays pareil le hasard est le meilleur de tous les guides. D'où que l'on revienne d'ailleurs, on retrouve toujours cette magnifique Dent du Midi, qui est la reine du paysage. Sans atteindre 3200 mètres, elle produit un effet de hauteur extraordinaire; mais elle n'est pas seulement haute, elle est encore belle, belle de forme, belle d'élancement, belle de draperies, de pose et de lumière. Mais que parlé-je de beauté? Les esthéticiens modernes ne vont-ils pas répétant que le beau n'existe pas dans la nature, mais seulement le sublime? Je leur en demande bien pardon. S'il est des montagnes qui font naître l'impression du sublime, il en est d'autres qui éveillent le sentiment de la beauté, tout comme une belle fleur, un beau

visage, ou une belle mélodie. Appelons-les belles, sans scrupules. Rayons du soleil divin, qui n'est autre que l'esprit, le sublime et le beau ne se séparent point ainsi. Où l'un n'est pas possible, l'autre ne l'est pas non plus. Ces masses de rochers ne sont point inertes d'ailleurs. Elles forment des lignes qui ont un mouvement, sans cesse relevé par de nouveaux jeux de lumière, et c'est en suivant du regard ce mouvement que je dis de ma montagne : « Elle est belle ! » J'ai bien cherché dans les Alpes bernoises, valaisannes, grisonnes, ailleurs encore; mais nulle part je n'ai vu une cime offrir au même degré cette juste harmonie d'ensemble qui est la condition de la beauté.

L'intérêt qu'offre ce petit monde des montagnettes de Bex, le Bex des promenades, est encore augmenté par les souvenirs qui s'y rattachent. Si vous voulez rêver de châtelaines, de beaux pages, de seigneurs jaloux, allez à la tour de Duin et faites-vous en raconter les légendes. Si vous êtes antiquaire, allez plus loin, et vous trouverez une espèce de marais, un étang ou un lac aux trois quarts desséché, le Luyssel, d'où l'on a retiré, dit-on, de vieilles armes romaines, ce qui donne envie d'en remuer la vase. Ces Romains faisaient partout leur métier de maîtres du monde. Je ne sais s'ils avaient remarqué la grâce de ces collines; mais ils n'ont pas manqué de prendre garde à l'importance stratégique de cette brèche étroite, qui ouvre plus d'un chemin vers le nord et en ferme plus d'un vers le sud. Aussi y ont-ils mis bonne garde, et les empreintes de leurs pas y sont-elles visibles en plus d'un lieu. Toutefois, si vous avez peur des spectres, n'allez pas de nuit à Luyssel. On

y a vu plus d'une fois passer des fantômes, sans doute, quelque centurion, qui, fatigué de l'oisiveté du tombeau, se relève pour veiller encore aux portes lointaines de la ville éternelle. Mais voici d'autres souvenirs plus rapprochés de nous et plus conformes au génie du lieu. Voyez-vous cette petite vallée circulaire qui tourne autour du Montet et le sépare de la montagne proprement dite? Quelques maisons y sont éparses. Il en est une qu'accompagne un petit jardin, d'apparence presque négligée, mais où brillent des fleurs qu'on ne voit pas dans d'autres jardins. Ce jardin trahit un botaniste. Il en est une autre, tout à côté, la maison rouge, comme on l'appelle, et, plus en arrière, une troisième aux volets verts et blancs, signe assuré de la propriété cantonale. Est-ce une cure? Non, l'église manque. Pourtant, c'est bien un sanctuaire, et l'ignorance seule en approchera d'un pied étourdi et profane. Ce groupe de maisons s'appelle les Devens. Celui qui habite aujourd'hui la première est le fils d'Emmanuel Thomas, le petit-fils d'Abram Thomas; la maison rouge, ainsi que celle aux volets nationaux, ont été l'une et l'autre la demeure de Jean de Charpentier, et il n'y a pas une pierre dans les chemins du voisinage qui ait oublié les noms d'Albert de Haller, de Gaudin, de Murith, d'Agassiz, de Léopold de Buch, et d'autres savants justement célèbres. Bex a mille titres à jouir d'une renommée analogue à celle d'Interlaken ou de Montreux; mais l'école de science qu'une heureuse fortune a fait ouvrir à ses portes sera toujours son meilleur titre de gloire. Il vaut la peine de s'y arrêter en passant.

Abram Thomas demeurait dans l'origine au hameau des

Plans, dans la vallée de l'Avançon, à deux lieues au-dessus de Bex. Albert de Haller était alors à Roche, d'où il dirigeait l'exploitation des salines. Entraîné par son goût pour les Alpes, qu'il étudiait en savant et qu'il chantait en poëte, il remonta le cours de l'Avançon et découvrit le vallon solitaire où demeurait celui qui devait devenir le *botaniste de la montagne.* Je dis *découvris*, car je me figure malaisément qu'un étranger quelconque y ait paru avant lui. Il logea chez Thomas et le prit pour guide dans ses excursions. Si l'on en croit une tradition trop naturelle pour ne pas mériter confiance, ce fut cette rencontre qui fit de Thomas un de ces savants qui n'ont pas beaucoup de savoir, mais qui ont le génie de l'observation, et qui souvent font plus pour la science que ceux qui ont tenu tous les livres et traversé toutes les théories. Thomas était né naturaliste. Une fois en relations avec Haller, il le fut bientôt avec la plupart de ceux qui étudiaient alors la botanique des Alpes, et les plantes de la montagne devinrent sa préoccupation de tous les jours, sa grande et unique passion. C'était le beau temps de la botanique, le temps de la grande moisson. Thomas ne faisait pas une excursion sans rapporter quelque nouveauté. Un jour, il revenait de la Grandvire, au pied de la Dent de Morcles, avec une toute petite gentiane aux tiges grêles, au feuillage clair, à la fleur d'un bleu pâle, et dont il n'avait recueilli qu'à grand'peine un petit nombre d'exemplaires, cachés sous le gazon ras, dans les lieux frais et humides. Qu'était-ce que cette fleurette? Nulle part il n'avait rien vu de semblable, et ses livres l'ignoraient comme lui. Aussitôt il l'envoyait à un de ses savants amis, et la réponse ne se faisait pas atten-

dre : c'était une plante inconnue au monde, un trésor de plus découvert dans les vastes magasins de la création. Dès lors on l'a appelée la gentiane délicate (tenella), nom juste et bien trouvé, car il n'y a pas dans la flore alpestre de petite plante plus fine dans sa modestie. C'est une de ces merveilles que la nature se plaît à cacher pour les offrir en récompense à ceux qui savent regarder et chercher.

Un autre jour, un de ses fils, un enfant, faisait à Lenz, en Valais, ses premières armes de botaniste avec le chanoine Murith. C'était un dimanche, et le digne chanoine officiait. L'enfant, au contraire, courait la montagne. La messe finie, le voici qui arrive, la boîte pleine. On la vide, et on y trouve une Saxifrage nouvelle, la plus rare des Saxifrages des Alpes, la curieuse *Saxifraga cernua,* dont toutes les fleurs avortent, sauf une, et qu'on n'a vue jusqu'ici que dans quelques grottes sauvages.

Il faut lire la correspondance de Murith et de Thomas pour se faire une juste idée des brillantes trouvailles de ces pionniers de la botanique alpestre. Il n'y a pas de phrases dans leurs lettres, pas trace de sentimentalisme. Ce sont de bonnes gens qui se font part de leurs découvertes ; mais on y sent partout la joie du *trouveur,* et je ne sais quelle affection naïve, profonde et en quelque sorte patriarcale pour ces plantes dont ils observaient les formes et les mœurs. Des Anglais ont découvert Chamounix ; mais ce sont nos botanistes suisses, et Thomas le premier, qui ont découvert Zermatt. La première fois qu'il y fut, avec je ne sais quels compagnons, la population s'effraya de ces étrangers armés de couteaux et de pioches, et munis d'énormes boîtes, telles qu'on

n'en avait jamais vu dans le pays. Des groupes se formèrent, on se consulta, on chuchota; chacun fit part de ses observations et de ses soupçons, si bien que tout Zermatt fut convaincu que ces étrangers étaient des espions, qui venaient observer les passages de la vallée, dans l'intention évidente de les franchir au retour avec les moutons qu'ils pourraient voler sur les hauts alpages. Aussitôt la foule se porta devant la maison du curé, la seule du village où il fût alors possible de trouver un logement, et le somma de livrer les hommes qu'il venait de recevoir, attendu que ces hommes étaient des espions. Ce bon curé eut toutes les peines du monde à calmer ses paroissiens: il dut répondre personnellement des larcins de ses hôtes, et pour les mettre à l'abri de toute injure, il les accompagna dans leurs courses. Dès lors la population de Zermatt a appris à distinguer entre les botanistes et les voleurs de moutons.

Cependant Abram Thomas avait quitté le hameau des Plans, et était venu s'établir dans un autre village, plus près de Bex, à Fenalet, puis aux Devens, où sa maison, — la maison rouge qui existe encore, — devint bientôt le rendez-vous de quiconque voulait aller voir sur place la flore de la montagne. En été, c'était chaque jour de nouveaux arrivants, et l'hospitalité s'y exerçait avec une largeur antique. Sa femme, madame la justicière, comme on l'appelait, personne d'infiniment d'esprit, montagnarde nourrie dans la lecture des anciens livres de mythologie, botaniste plus passionnée encore que son mari, ne se sentait pas de joie en voyant renaître chez elle les mœurs de l'âge d'or. Elle les renouvela si bien qu'une partie de la for-

tune y passa. Thomas vendait des plantes, des minéraux aussi ; mais il en donnait plus encore, et d'ailleurs il était de ceux qui ont tous les dons, excepté celui de s'enrichir. Heureusement qu'Emmanuel Thomas, le cinquième de leurs enfants, commençait à être en âge d'homme. Il prit en main les affaires de la maison. L'hospitalité ne fut point bannie, mais sagement réglée. et sans négliger la culture de ce qui restait des biens paternels. il trouva moyen de donner au commerce des plantes et des minéraux une extension toute nouvelle. Le moment était favorable. De Saussure avait mis les Alpes en vogue, de grandes collections se formaient. et le jeune Thomas sut profiter des circonstances. Bientôt il eut la bonne fortune d'avoir auprès de lui un appui et un guide éminent dans la personne de Jean de Charpentier, devenu le directeur des mines et salines de Bex. Charpentier fit beaucoup pour Thomas. Il développa ses dons naturels, qui n'étaient pas moins remarquables que ceux de son père. Il l'initia à la vraie science. D'un simple chercheur de plantes et de cristaux il en fit un naturaliste, qui suppléait à force de sagacité aux lacunes de son éducation première. Travailleur infatigable, Emmanuel Thomas parcourut pendant près de cinquante ans toutes les chaînes et toutes les vallées de nos montagnes. C'est par lui, directement ou indirectement, que la plupart des grands musées de l'Europe ont été fournis de minéraux alpestres, par lui que les plantes de nos sommets ont passé dans les jardins botaniques, par lui que la végétation des Alpes a été largement représentée dans les herbiers les plus importants. Son nom est à chaque page dans toutes les flores où figure la Suisse. Au-

reste, il travailla avec tant de succès que tout en se faisant une renommée parmi les meilleurs aides de la science, il releva la fortune paternelle, et que madame la justicière eut la joie de voir les antiques vertus refleurir librement chez elle [1].

Pendant qu'Emmanuel Thomas courait la montagne, récoltant plantes, graines et pierres, Jean de Charpentier travaillait de son côté. Le grand problème qui préoccupait alors tous les naturalistes suisses était celui des blocs et des terrains erratiques. On avait essayé déjà de mille systèmes, tous plus aventurés les uns que les autres, et dont aucun ne rendait compte des faits. Mais il n'était venu à personne l'idée de prendre au sérieux une théorie fort accréditée parmi les montagnards. Que peut valoir l'opinion d'un chasseur de chamois en matière de géologie? Les chasseurs de chamois avaient cependant sur le commun des hommes de science l'avantage de vivre dans le voisinage des glaciers, ce qui les mettait à l'abri d'une maîtresse cause d'erreur, laquelle consiste à juger des choses que nous n'avons pas vues par celles que nous avons l'habitude de voir. La principale objection des savants contre la théorie des chasseurs était qu'ils n'avaient jamais vu les glaciers s'approcher de leurs laboratoires; mais les chasseurs qui les avaient vus menacer leurs cabanes, ne faisaient point de difficultés à les supposer plus grands autrefois. Pour accréditer parmi les savants le système des chasseurs,

[1] Deux autres fils d'Abram Thomas ont été des botanistes distingués. L'un, Philippe, a surtout herborisé en Italie; l'autre, Louis, occupait à sa mort une position élevée dans l'administration des forêts du royaume des Deux-Siciles.

il fallut un intermédiaire, l'ingénieur valaisan nommé Venetz, homme d'une rare pénétration, moitié savant, moitié montagnard. Ce fut Venetz qui obligea Charpentier à examiner sérieusement l'idée populaire. Charpentier y apporta son esprit de méthode, débutant par une étude impartiale et rigoureuse des glaciers actuels, envisagés surtout comme agents de transport. A peine avait-il essayé quelques pas dans cette voie dédaignée, que la lumière se fit dans son esprit. Tout allait de soi; les phénomènes jusqu'alors les plus rebelles s'expliquaient comme par enchantement, et de la facilité même de ces explications naissait un ensemble de preuves suffisant pour porter la conviction dans les esprits les plus sceptiques. Charpentier comprit tout de suite l'importance de sa découverte. Il ne s'agissait de rien moins que d'un âge du monde jusqu'alors ignoré, et il chercha aussitôt à remonter jusqu'aux causes lointaines d'un événement si extraordinaire. Peut-être sur ce point est-il entré dans ses idées quelque peu de fantaisie; mais il n'en a pas moins l'honneur d'avoir tiré au clair la question des terrains erratiques. Il a enlevé la première et grande difficulté, laissant à ses successeurs un travail où la patience importe plus que le génie. Ce n'est pas ainsi, je le sais, que tout le monde en juge au dehors; on y partage la gloire entre lui et d'autres, sans toujours lui en assurer la meilleure part; mais c'est qu'on ne sait pas au dehors de quelle façon en usait Charpentier. Plus heureux d'avoir fait faire un progrès à la science que jaloux de s'en réserver le mérite, il ne songeait point à prendre date; il y allait *à la bonne,* redoutant une publication prématurée. Cependant il continuait à faire l'hospi-

talité de sa maison, et du même coup il fit si bien celle de sa découverte qu'il manqua l'avantage d'être le premier à l'exposer dans un livre.

La science de la montagne, si l'on peut ainsi parler, n'a pas eu de foyer plus actif que cette école des Devens. Il s'y est fait plus, non-seulement en proportion, mais réellement, que dans tel centre considérable embarrassé de ses ressources. Il n'en reste d'autre monument que le nom de Jean de Charpentier sur un des blocs erratiques du vallon, le *bloc monstre,* et d'ineffaçables souvenirs chez ceux qui, il y a une trentaine d'années, savaient le chemin de la maison aux volets verts et blancs. Du temps d'Albert de Haller, comme du temps de Charpentier, l'originalité de ce petit centre de culture scientifique était dans la rencontre de la haute science, sûre d'elle-même, ayant ses bases et ses méthodes, et de cette science naïve, qui n'est qu'ardente curiosité, finesse d'observation, et qui suppose avec la nature je ne sais quelle secrète et particulière intimité : à côté d'Albert de Haller, et si on peut le dire, à son ombre, Abram Thomas, le *botaniste de la montagne ;* auprès de Charpentier et tenant sans embarras son coin dans le salon, même aux jours de grande et docte compagnie, Emmanuel Thomas, celui qui parcourait les rues des villages grisons en criant comme ferait un vitrier, pour appeler les cristaux à vendre. Il surgissait bien de temps en temps quelque occasion de malentendu entre la haute science, armée de toutes pièces, et cette science d'intuition qui devinait où elle ne voyait plus ; mais il n'était point rare que la seconde ouvrît des jours à la première, et d'ailleurs elles se rencontraient dans

une égale absence de vaines prétentions et de recherche de soi-même. La science était avenante aux Devens, généreuse, hospitalière avec largeur, simplicité et bonhomie. Fille de la montagne, elle en avait le génie patriarcal et l'associait à toute la pénétration moderne.

« Comment quitter ce grand *Moferan?* » disait Charpentier, avec son accent germanique, un jour qu'il avait reçu de l'étranger des offres brillantes. Il est beau, en effet, vu des Devens; et puis, quoique Charpentier eût étudié une grande partie des Alpes, c'était là, aux environs du Muveran, qu'il avait fait ses courses les plus nombreuses, là qu'il avait amassé le plus de souvenirs et noué avec la nature alpestre ses relations les plus intimes. Tel glacier en miniature, caché dans les plis de ce rocher, lui en avait plus appris que les colosses de Chamounix, de Zermatt et de l'Oberland. Je ne sais si je me trompe; mais je me figure que parmi les étrangers qui feront de Bex et de ses environs un lieu de résidence, il s'en trouvera plus d'un qui dira avec Charpentier : « Comment quitter ce grand Moferan? »

Bex est admirable comme centre d'excursions. En quelques instants on a franchi la porte de Saint-Maurice, et le Valais s'ouvre devant vous. Pissevache n'est pas loin, le Trient non plus, et Chamounix n'est qu'à une petite journée. Le Rhône est bien vite passé, un bac en fait l'affaire, et nous voilà dans le Val d'Illiez, avec la Dent du Midi, qu'on ne voit guère sans avoir envie d'y monter. En retournant en arrière, sur la ligne

vaudoise, l'espace de deux stations, on arrive au débouché de la vallée des Ormonts, où il n'y a pas moins de tentations pour l'amateur de belles courses. Néanmoins, quand on est à Bex, les meilleures tentations sont encore les plus prochaines, savoir les Alpes auxquelles on donne plus particulièrement le nom d'Alpes de Bex, celles qui encadrent la vallée de l'Avançon, depuis la Dent de Morcles aux Diablerets.

Cette vallée de l'Avançon n'est pas longue, elle descend trop brusquement des montagnes; mais avec ses embranchements multiples, elle forme un tout bien distinct et merveilleusement varié. On y pénètre par deux routes, toutes deux carrossables. L'une entre hardiment dans la vallée et la remonte par les hameaux de Frenières et des Plans jusqu'à sa seconde bifurcation, au pâturage dit « Pont de Nant ; » l'autre multiplie ses lacets sur la pente abrupte qui regarde la plaine, et n'entre dans la vallée qu'à une grande hauteur, pour gagner le village de Gryon, qu'on voit de loin s'étager sur le versant de la montagne. Il est impossible d'imaginer deux routes plus différentes d'aspect et de caractère. La première se cache soigneusement à l'ombre, l'autre circule en plein soleil. La première fuit la vue le plus tôt qu'il lui est possible, pour rechercher les blocs moussus, les hameaux cachés et le voisinage du torrent. L'autre, qui n'aime que les côtes brûlées et les hardies esplanades, semble avoir disposé ses lacets de manière à former autant de belvédères. Le même contraste se retrouve entre les deux localités principales desservies par ces deux routes, les Plans et Gryon, qui sont maintenant visitées cha-

que été par un grand nombre de touristes. Gryon a des partisans animés d'une sainte ferveur; les Plans n'en ont pas de moins passionnés.

« Quoi! disent les *Gryonnistes*, est-il possible de se plaire dans ce vallon de toute part enfermé, d'où l'on ne voit rien et où règne un air humide? Vos Plans sont une prison. Venez plutôt chez nous respirer le grand air et jouir d'un vaste horizon. Des fenêtres de nos chalets, nous voyons d'un côté la Dent du Midi élancer au-dessus des nues vaporeuses ses cimes toujours légères, et de l'autre les Diablerets prolonger la perspective de leurs pics, tandis qu'entre ces deux géants, posés au bout de l'horizon, se rangent, chacun à sa place, de nombreux et sauvages sommets. Il vous faut un jour de course pour voir ce que nous embrassons d'un regard. Et la vallée qui se creuse et s'approfondit à nos pieds! Savez-vous ce qu'il y a de mélodies dans la voix des torrents lorsqu'elle monte des profondeurs obscures? Avez-vous appris combien est douce la senteur des sapins lorsqu'elle arrive de l'abîme, portée par la brise du soir? Avez-vous vu les toits des hameaux fumer là-bas dans la vallée, pendant que le soleil baigne les cimes de ses rayons? Voilà nos fêtes de tous les moments, et, pour en doubler la gloire, nous n'avons qu'à gagner cette douce colline, qui commande un horizon bien plus vaste encore, tout en cachant dans ses plis de charmantes retraites, ombragées de clairs mélèzes. »

Ainsi parlent les *Gryonnistes,* et leurs adversaires de répondre : « Que parlez-vous de prison? Un nid est-il une prison? Votre Gryon n'est qu'un village; nos Plans sont une prairie.

Vous en dites l'air humide ; mais au moins est-ce un air bien alpestre, et non un air de plaine qui s'est élevé, à la chaleur du jour, le long des rampes soleillées. Notre flore est bien plus fraîche que la vôtre. Nos eaux sont les plus limpides, les plus légères, les plus froides qu'il y ait dans toute l'étendue des Alpes. Cette senteur des sapins qui vous arrive de loin, nous allons la respirer en pleine forêt, en nous roulant dans l'épaisseur des mousses. Ce torrent que vous entendez dans la profondeur, il coule à côté de nous, et nous nous plaisons à en remonter le cours, de cascade en cascade. Vous aimez la nature en grand ; nous l'aimons dans le détail et de près. A vous le spectacle, à nous l'intimité. Notre nid, d'ailleurs, tout petit qu'il soit, ne manque ni de grâce ni de haut pittoresque. Nous n'avons qu'une montagne, le Muveran ; mais nous l'avons de première main, et pour qui sait la voir, elle n'est pas à elle seule moins inépuisable que vos sommets multipliés. D'ailleurs, quand il ne nous suffit plus de la regarder, nous la gravissons, afin d'apprendre combien vous êtes peu de chose, vous et les perspectives dont vous vous vantez. »

On peut croire que les *Gryonnistes* ne restent point muets à ce discours. Répliques, dupliques se succèdent ; mais plus on s'anime, moins on se persuade. Je ne connais pas de *Gryonniste* qui ait passé à l'ennemi, ni de *Planiste* qui ait fait à son parti l'affront d'un transfuge. Mais voici qu'on va leur jouer un bon tour, aux uns et aux autres. Séparés par une vallée qui est presque une gorge, tant elle est profonde et tant les flancs en sont escarpés, ils se rencontraient surtout dans la plaine, au retour. Aujourd'hui on projette une route hardie, la route

dite du rocher de l'Aigle, qui sera carrossable, et filera à plat, moyennant un long développement, des Plans à Gryon ou de Gryon aux Plans. Les deux partis profiteront-ils de l'occasion pour se réconcilier? Je l'ignore, mais plus d'un touriste, animé d'un louable éclectisme, fera souvent la course de Bex à Gryon avec retour par les Plans, ou vice-versa.

Cet Avançon, que ceux de Gryon aiment à entendre de loin et ceux des Plans à voir de près, est un riche torrent, à la physionomie mobile et changeante. — De grâce! messieurs les actionnaires de l'industrielle, n'allez pas nous le gâter! — Alimenté moitié par des sources plus pures que le cristal, moitié par des ruisseaux qui ont couru sur les moraines des glaciers, il se clarifie chaque nuit et se trouble chaque jour. Il est d'ailleurs si rapide et si tourmenté que c'est à peine si l'on peut indiquer une seule anse, un seul entonnoir où il se repose un instant. Bouillonner, voilà sa vie. A mesure qu'on en remonte le cours, on le voit se diviser et se subdiviser. Mais quelque embranchement que l'on suive, on est sûr d'atteindre à de hauts pâturages où, pendant la chaude saison, se réunissent de nombreux troupeaux. Ici encore apparaît le contraste des Plans et de Gryon. L'Avançon de Gryon conduit à Anzeindaz, c'est-à-dire à un plateau largement ouvert, qui fait col et occupe le dessus de la montagne, tandis que l'Avançon des Plans, ou du moins sa branche principale, conduit à un cirque de rochers sans issue, dont les parois abritent les pauvres chalets de Nant, toujours menacés par l'avalanche. Un troisième Avançon, affluent de celui des Plans, fait l'intermédiaire entre les deux premiers. Cette disposition n'est point étran-

gère au charme des Alpes de Bex. Nulle part il n'y a plus de variété dans les sites. Il semble vraiment que la nature ait voulu y épuiser les formes du pittoresque. J'en reviens justement. Pendant de longues années j'en avais parcouru les sentiers; mais dès lors la fortune m'avait conduit vers d'autres vallées et sur d'autres sommets. Je me demandais si je retrouverais les Alpes de Bex aussi belles, aussi attachantes qu'elles m'avaient paru jadis. Je craignais une déception analogue à celle qu'on éprouve lorsque, au retour d'une grande ville, on voit combien sont étroites et pauvres les rues de la ville natale. Eh bien non, les Alpes de Bex sont dignes du souvenir que j'en avais emporté, et s'il est dans notre Suisse des contrées où la nature a travaillé sur une plus grande échelle, il n'en est guère où elle ait fait une œuvre plus complète dans sa diversité.

Il faut s'élever bien au-dessus des pâturages, il faut gravir les rochers et escalader les cimes pour voir cette diversité se fondre et disparaître dans un ensemble radieux. On le fait de Gryon en grimpant aux Diablerets; des Plans en escaladant le Muveran, la Dent de Morcles, les Diablerets aussi, si l'on veut. Certes, ces trois sommets ne se ressemblent guère. L'un est une dent, comme l'indique son nom; le Muveran est un large feuillet debout et tordu; les Diablerets sont un faîte glaciaire. Mais pour peu que le temps soit beau, une fois sur la cime, l'ensemble est trop grandiose pour qu'on s'arrête aux détails, surtout si le soleil illumine les hautes Alpes valaisannes. Car c'est là le triomphe par excellence de ces magnifiques signaux, à 3000 mètres de hauteur: ils sont pour les Alpes pennines ce

qu'est le Jura pour les Alpes en général, un belvéder. On a devant soi cette armée splendide, on la voit se déployer de front, et plus on la contemple, plus l'imagination s'y perd comme dans un rêve surnaturel. Une heure de ciel pur, passée sur la Dent de Morcles, sur le Muveran ou sur les Diablerets, voilà la couronne d'un séjour à Bex. Mais quoi ! faut-il absolument aller si haut ? N'y a-t-il point de remise pour les malades, les femmes et les vieillards ? Eh ! sans doute, qu'il y en a. Dans ce pays il a été pourvu à tout. Voyez-vous cette arète, d'abord peu marquée, qui prend naissance en arrière du village et monte à la Dent de Morcles. Gravissez-en le tiers, jusqu'au *Mazot des Dames*,— nom de bon augure, — ou bien la moitié, jusqu'à la Croix de Javernaz, — un cheval vous y portera au besoin, — ou bien encore les deux tiers, jusqu'à la Grandvire, et vous verrez se préparer graduellement le spectacle du sommet. C'est à la brèche de Saint-Maurice qu'on doit cette heureuse fortune. A mesure qu'on s'élève, elle s'ouvre plus largement et donne sur des masses glaciaires de plus en plus considérables, le Mont-Blanc avec tous ses vassaux, le Vélan, le Combin, etc. A la Croix de Javernaz, c'est déjà bien beau ; mais à la Grandvire, c'est saisissant. Les précipices opposés de la Dent de Morcles et de la Dent du Midi forment l'encadrement, encadrement sauvage, car il n'y a pas en Suisse de précipices calcaires plus formidables, et par delà cette sombre porte brillent les plus beaux glaciers de toute la chaîne des Alpes.

GUIDE ET DESCRIPTIONS

PARTICULIÈRES



CHAPITRE I.

BEX, LE VILLAGE.

Bex est à une petite lieue de Saint-Maurice, à quatre de Martigny et à dix de Sion; à deux lieues d'Aigle, quatre de Villeneuve, six de Vevey, dix de Lausanne. Il est à 435 mètres au-dessus de la mer, à 60 mètres au-dessus du niveau du

lac Léman, dont il est séparé par quatre lieues de plaine, en pente insensible, et à 26 mètres au-dessus du lit du Rhône, pris en face, au point le plus rapproché, au bac de Massongex.

Un torrent qui descend des plus hauts sommets des Alpes vaudoises, l'Avançon, traverse le village, situé au point même où le torrent se dégage des derniers contreforts de la montagne et se fait jour vers la plaine du Rhône.

Dans sa partie supérieure, le village est resserré et s'allonge au bord de l'Avançon; plus bas l'espace s'ouvre et le village se développe à droite et à gauche, au pied des coteaux qui dominent immédiatement la plaine.

Le principal groupe de maisons est sur la rive droite, à quelque distance de l'Avançon. C'est là qu'on trouve l'église, la maison d'école, la maison communale, les magasins les mieux achalandés et les maisons les plus modernes. De ce côté, Bex grandit rapidement, à cause du voisinage de la gare. Les constructions élégantes s'y sont multipliées depuis quelques années.

Les autres groupes sont plus rustiques. Quelques-uns ont des noms particuliers: l'Allex, à sept ou huit minutes de l'église, de l'autre côté de l'Avançon; Léchaud, qui, avec le Glarey, comprend la partie supérieure du village. Plusieurs ponts mettent en communication ces différents groupes semés sur les deux rives.

Bex n'a pas d'édifices, mais beaucoup de maisons bien bâties et qui dénotent l'aisance. Il y a dans les environs de charmantes villas. Dans le village même, on remarque la *Place,* et plus bas la rue qui tend à la gare, avec l'église d'un côté

et, de l'autre, les hôtels de l'Union et des Bains. C'est la partie la plus animée de Bex. On dirait une petite ville de campagne, propre et gaie. Plus haut, au Glarey, au milieu de maisons rustiques, se trouve le *Château*, ancienne construction, entourée de beaux jardins, qui est actuellement la propriété de M. Grenier. Sous la maison communale, qui n'a rien de remarquable d'ailleurs, il y a une halle, dont les arcades longent la rue. L'église est spacieuse, d'un style simple. Le clocher en est assez élevé pour annoncer de loin le village au milieu des noyers. Il porte à l'entrée, sur le fronton, la date de 1501; c'est le seul reste de l'ancienne église, détruite par un incendie et rebâtie en 1813.

Les environs immédiats offrent partout de beaux ombrages, noyers, châtaigniers, qui enserrent le village et lui prêtent un charme particulier de grâce et de fraîcheur. Çà et là des jardins verdoyants séparent les maisons. Le groupe principal s'abrite en partie sous un rocher perpendiculaire, dont la paroi soutient les premières esplanades de la colline du Montet. Des chênes, aux rameaux noueux et tordus, s'avancent sur le bord du rocher et le surplombent. Il y a environ quarante ans qu'un enfant voulut les imiter. Il tomba, mais si heureusement qu'il en fut quitte pour quelques meurtrissures, malgré une chute de plus de 30 mètres. On le releva entre quatre ceps de vigne, aux échalas pointus et menaçants. Cet enfant, fils d'un ancien et respectable instituteur, bien connu à Bex, dirige aujourd'hui la principale école normale protestante de France, à Courbevoie, près Paris.

De Bex au Rhône s'étend une plaine dont la largeur est

d'environ une demi-lieue, et dont le sol, formé par les alluvions du fleuve et de deux de ses affluents, l'Avançon et la Grionne, est d'une remarquable fertilité. Aux champs de pommes de terre succèdent les prairies artificielles, les potagers, les champs de blé ou d'autres céréales. En amont du village, s'élèvent des collines, dont les versants les mieux exposés sont cultivés en vigne, tandis que les pentes qui regardent le nord ou l'occident sont en vergers ou en forêts. La richesse naturelle du sol a déterminé la vocation de la plupart des habitants de Bex. Ils sont campagnards et vivent du produit de leurs terres. Cependant l'industrie n'est pas absolument étrangère à Bex; elle tend à s'y développer de plus en plus. Outre les mines et salines, qui méritent un article à part, Bex possède de grands établissements de meunerie, une fabrique de pâtes d'Italie, des scieries de bois et de marbre, une papeterie, etc.

Un chemin de fer qui, d'un côté, se dirige sur le Valais, de l'autre, sur Aigle, Villeneuve, Vevey et Lausanne, où il se relie avec toutes les grandes lignes suisses, passe dans la plaine, à douze minutes du village. La route qui conduit à la gare, naguère bien soleillée, deviendra une belle avenue ombragée. Il y a un buffet à la gare, et, en face, un restaurant.

Grâce aux progrès de l'agriculture et de l'industrie, ainsi qu'à la facilité toujours plus grande des voies de communication et à la renommée croissante de ses environs, la population de Bex augmente assez rapidement. En 1803 le cercle de Bex comptait 2298 habitants. Le récensement de 1860 en

accusait 3552; celui de 1870, 4628. La commune compte 3864 habitants, et le village 2640. Dans la bonne saison, la population est sensiblement plus forte, à cause des étrangers en séjour.

La contrée de Bex doit avoir été habitée dans des temps très reculés; on y a trouvé des antiquités appartenant à l'âge du bronze, fers de lance, poignards, colliers. On rapporte à Bex la mention que fait l'évêque Marius, dans sa chronique (574), d'un lieu nommé *Baccis*, près duquel les Francs livrèrent bataille aux Lombards et les défirent. Ce mot *Baccis* ou *Baccus* signifie, dans la basse latinité, un bac, et M. le baron de Gingins voudrait le rapporter plutôt au lieu où l'on passe le Rhône, en face de Bex, à Massongex. Les premiers documents positifs qui affirment l'existence de Bex sont du douzième siècle; le plus ancien est de 1138.

« La seigneurie de Bex, dit l'auteur du *Dictionnaire historique et géographique du canton de Vaud*, M. Martignier, a été partagée en plusieurs coseigneuriages dans tout le cours du moyen âge. La plus ancienne seigneurie est probablement celle qui dérivait de l'église de St. Clément, patron du lieu, et relevait du siége épiscopal de Sion. — Les nobles de Bex ont été investis les premiers des droits de l'évêque; ils figurent comme garants du traité conclu en 1179 entre l'évêque de Sion et le comte de Savoie, Humbert III. *Ex parte comitis juraverunt barones isti: Giroldus de Baz, Warnerus de Baz.* — Girold de Bex, qui vivait au milieu du XIIe siècle, ayant réuni en sa main une partie des fiefs de Bex, qui étaient mouvants de différents seigneurs, fit bâtir le château de Bex, dont on voit

encore les ruines sur la colline de Chiètres, et fonda, auprès de l'église de Saint-Clément, le bourg de Bex (burgum novum). Dès lors, Girold prit le titre de seigneur de Bex; il paraît avec cette qualification dans un acte de 1177. Il relevait à la fois des évêques de Sion et des comtes de Savoie. »

La fille de Girold de Bex ayant épousé Aymon de la Tour, d'une famille déjà puissante dans le Valais et dans le Chablais vaudois, la seigneurie de Bex passa dans les mains des de la Tour. Plus tard, dès la fin du XIII[e] et le commencement du XIV[e] siècle, on la trouve partagée entre les de Blonay, l'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du Pays de Vaud, et les de Greysier, d'une famille du Genevois, de la maison du Faucigny. Les Tavelli en possédaient aussi une part.

En 1386, la part des de Greysier passa entre les mains des de Blonay. Bertholet de Greysier, le dernier du nom parmi les coseigneurs de Bex, eut une vie assez orageuse et finit mal. En 1338, il avait tué par le glaive Perronet, dit Court, de Lugrin, habitant de Bex. Fugitif et dépouillé de tous ses biens, il servit durant six années la maison de Savoie dans ses guerres contre le Valais et y perdit un fils. Enfin le comte Amédée VI lui accorda absolution entière pour son crime, qu'il expia en fondant et dotant un autel à Lugrin. Il fut réintégré dans tous ses biens et dignités. Mais sa vieillesse n'en fut guère plus heureuse. Endetté et incapable de satisfaire ses créanciers, il dut céder à Jean de Blonay tous ses biens, fiefs et seigneuries. Ce fut ainsi que les deux tiers de la seigneurie de Bex passèrent dans la famille

de Blonay, qui les conserva jusqu'en 1431. A cette date, mourut un autre Jean de Blonay, lequel ne laissa que des filles. La cadette, Marguerite, fut mariée à Antoine de Duin, fils de Jean de Duin, seigneur du château supérieur de Conflans. C'est par elle que la seigneurie du château de Bex passa dans la maison de Duin. Bientôt le château de Bex prit le nom de ses nouveaux maîtres. Pierre de Duin en était le seigneur, lorsque se passa un événement qui laissa dans la contrée un souvenir de terreur. Bex fut envahi un dimanche matin (11 oct. 1464) par une bande d'environ 500 hommes, parlant allemand et venant de Frutigen, du Simmenthal et de la Gruyère. Ils avaient pris les sentiers de la montagne, et, débouchant par la vallée de l'Avançon, ils entrèrent dans le village au moment où tout le monde était à la messe. Ils étaient commandés par un ancien avoyer de Berne, le chevalier Nicolas de Scharnachthal. Ils pénétrèrent jusques dans l'église avant que l'alarme eût été donnée, et y firent grand scandale. Ils s'y bornèrent cependant à des menaces, l'un d'eux faisant le moulinet avec sa lance (vibrabat lanceam circum circa). Ils n'en voulaient pas à la population du village, mais seulement à un riche particulier, nommé Rodolphe Asperlin, qui devait à la république de Berne 6000 florins du Rhin. Ils cernèrent la maison d'Asperlin, la fouillèrent et n'y trouvèrent pas celui qu'ils cherchaient, non plus qu'à l'église. Rod. Asperlin venait, très à propos, de partir pour l'abbaye de Saint-Maurice. Furieux de voir leur entreprise manquée, ils livrèrent sa maison au pillage, sans oublier la cave, remplie des meilleurs vins du Valais. Ils buvaient avec des

écuelles, comme si c'était de l'eau, et faisaient un terrible vacarme, disent les témoins oculaires (elevaverunt sonum eorum et valde clamabant).

Pierre de Duin fit aussitôt convoquer toutes les milices de la contrée environnante, et se rendit de sa personne auprès du chef de la bande.

— Savez-vous la langue romande? lui dit-il.

— Oui.

— Etes-vous noble?

— Je suis noble et chevalier.

— Dans quelles intentions avez-vous fait irruption sur les terres de S. A. le duc de Savoie?

— Je suis venu d'après les ordres de Messeigneurs de Berne et avec l'autorisation du duc votre maître, pour m'emparer de la personne de Rodolphe Asperlin et le détenir comme otage, jusqu'au payement de la somme de 6000 florins du Rhin dus à Messeigneurs de Berne, et pour le paiement desquels nous n'avons pu obtenir raison ni auprès de l'évêque de Sion, ni auprès de Rodolphe Asperlin.

Pierre de Duin, entendant affirmer que le duc de Savoie avait autorisé cette brusque invasion, n'osa pas donner suite à la convocation de ses vassaux. Il offrit au chevalier de Scharnachtal de l'aboucher avec Rod. Asperlin et de lui donner douze otages, pris parmi ses gens; mais le chevalier ne voulut rien entendre, et le pillage continua. Bientôt la bande avinée se livra à des excès de toute nature; plusieurs particuliers inoffensifs furent gravement maltraités, et peu s'en fallut que le seigneur de Duin lui-même ne payât de sa vie les efforts

qu'il faisait pour arrêter le désordre et protéger ses vassaux.

Enfin les assaillants chargèrent leur butin, évalué à 20000 florins du Rhin, sur les chars qu'ils trouvèrent dans le village, et prirent la route d'Ollon, emmenant avec eux le chanoine Asperlin, fils de Rodolphe, qu'ils avaient fait prisonnier, à défaut du père.

La bande bivouaqua à Ollon, sur la place du village, autour de grands feux. Bientôt ils eurent regret au bon vin qu'ils avaient laissé dans la cave de Rod. Asperlin, et ils décidèrent de le faire chercher. Les particuliers d'Ollon mettant peu d'empressement à leur fournir les chars et les chevaux nécessaires, ils les rendirent plus dociles à coups de fourchon. Il n'y a guère qu'une heure d'Ollon à Bex. Les chars furent bientôt de retour, et toute la nuit ne fut qu'une orgie, dont les contemporains nous ont conservé de pittoresques descriptions (bibebant immoderate et turpiter sic quod evomebant per carrieras). Le lendemain, ils se retirèrent par la vallée des Ormonts avec leur prisonnier et le butin. Le chanoine Asperlin ne fut remis en liberté que l'année suivante. (Voir sur cet événement et, en général, sur l'histoire de Bex au moyen âge, le Dictionnaire ci-dessus mentionné de MM. Martignier et de Crousaz.)

Cette visite des Bernois en annonçait d'autres. Pendant les guerres de Bourgogne, le Chablais vaudois, quoique éloigné des lieux où devaient se livrer les batailles décisives, Grandson et Morat, eut particulièrement à souffrir. La duchesse Yolande de Savoie, alliée du duc de Bourgogne, lui envoyait sans cesse des renforts, qui passaient les Alpes par le Saint-Ber-

nard. Berne et le Haut-Valais, son allié, jugèrent nécessaire de fermer le passage. De là une série de campagnes qui tournèrent finalement à l'avantage de Berne, mais non sans des luttes sanglantes. Ces guerres de Bourgogne furent terribles ; ce n'étaient que pillages, incendies, massacres, violences de toute nature. Partout où ils rencontraient une résistance sérieuse, les Bernois ne faisaient point de quartier. La frayeur des *Allemands* fut telle, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le district d'Aigle, que la plupart des habitants se réfugièrent dans les montagnes et y passèrent des années. Les châteaux d'Aigremont, dans la vallée des Ormonts, de Saint-Triphon, près d'Aigle, et de Duin, ou de Bex, furent détruits pendant ces guerres. Il est à remarquer toutefois que la tradition populaire attribue la ruine de ces châteaux non aux Bernois, mais aux paysans. La tradition est surtout précise pour celui d'Aigremont. Si elle est exacte, comme le croit M. Juste Olivier (voir son *Canton de Vaud,* II, 704 et sq.), les paysans auraient profité de l'occasion pour se venger et, si possible, s'affranchir. Quoi qu'il en soit, le 12 août 1476, six semaines après la bataille de Morat, fut signé le traité de Fribourg, qui donna à Berne et Fribourg les quatre mandements d'Aigle, Ollon, Bex et les Ormonts.

Berne seule jouit d'une autorité réelle sur cette partie du Pays de Vaud, qui, à la suite d'un arrangement entre les deux villes (1484), lui appartint exclusivement. Elle en profita pour y introduire la réformation aussitôt qu'elle l'eut adoptée pour elle-même, en 1528. Il y eut bien quelque opposition. A Aigle, où prêchait Farel, la population se précipita

dans l'église, la première fois qu'il voulut en occuper la chaire, et la voix du réformateur fut couverte par les vociférations de la foule et de longs roulements de tambour. A Ollon, même tumulte. Les femmes allèrent le saisir dans la chaire, et le poursuivirent jusque hors du village à coups de pierres et de pots de terre. Aux Ormonts, la population déclara que « plutôt que de renoncer à la foi de ses pères, elle choisirait un nouveau souverain. » A Bex, les commencements de Simon Robert, compatriote de Farel , accouru de France à sa voix, ne furent guère plus faciles. Mais Berne avait la main ferme. Elle envoya pour soutenir les pasteurs un homme de guerre, Rodolphe Nægueli, qui punit sévèrement les fauteurs des troubles, destitua les magistrats communaux qui y avaient pris part, bannit les curés et les vicaires, proclama la déchéance de tous les prêtres de l'église romaine, et s'empara de tous les biens de cure, qui durent servir soit à l'entretien du nouveau culte, soit à l'assistance des pauvres et à l'instruction des enfants. Les mesures énergiques de Nægueli produisirent leur effet. Bex donna l'exemple de la soumission, et fut ainsi l'une des premières paroisses du Pays de Vaud où la réformation se trouva régulièrement établie.

Dès lors, l'histoire de Bex se confond avec celle du Pays de Vaud. Il dépendit d'un gouverneur bernois résidant à Aigle, et dont le gouvernement comprenait Ollon, Bex, Aigle et les Ormonts. Il ne paraît pas que cette contrée ait eu moins à souffrir que les autres des agents du gouvernement bernois. Lorsque, en 1613 , dans un moment de justice et de sagesse, Berne se décida à examiner de plus près les plaintes inces-

santes de ses sujets vaudois, le gouverneur d'Aigle, Pierre de Werdt, fut banni et condamné à une amende de mille couronnes. Cependant la mauvaise administration des gouverneurs ne contribua pas seule à répandre de bonne heure à Bex et aux environs des idées de liberté et d'indépendance. Le voisinage du Bas-Valais, et les relations journalières des habitants des deux rives du Rhône y contribuèrent beaucoup. Le Bas-Valais était sous la domination du Haut-Valais, et en supportait le joug impatiemment. Il se souleva en 1790. Peu s'en fallut que son exemple ne fût immédiatement suivi par les populations de Bex et d'Aigle; elles prirent dans les années suivantes une part très active aux mouvements qui devaient avoir pour résultat l'affranchissement complet du Pays de Vaud et sa constitution comme canton indépendant. Ce fut à Bex néanmoins que le gouvernement bernois trouva le plus fidèle et le plus héroïque de ses défenseurs, Frédéric de Rovéréa, descendant d'une ancienne et noble famille, qui possédait encore des fiefs importants aux environs de Bex à la fin du siècle passé. Officier distingué, brillant et résolu, il combattit contre les Français à la tête de la légion, appelée la légion fidèle, et ne posa les armes que le dernier, plusieurs jours après la chute de Berne. Les mémoires qu'il a laissés sont une des sources les plus importantes pour l'histoire du canton de Vaud et de la Suisse toute entière pendant cette période de crise. Il en est peu de plus intéressants. Rovéréa est un des écrivains les plus originaux qu'ait produits notre pays.

La continuation des luttes politiques entre le Bas et le Haut-Valais a entretenu longtemps encore à Bex et aux environs

une certaine excitation politique. En 1844, entre autres, les Bas-Valaisans y furent activement soutenus par les sympathies de la population.

Bex est aujourd'hui le chef-lieu d'un cercle (le canton de Vaud est divisé en soixante cercles) qui comprend deux paroisses, Bex et Gryon, et quatre communes, Bex, Gryon, Lavey et Morcles. Le cercle de Bex a nommé jusqu'ici quatre députés au grand Conseil. Le chiffre de 4500 habitants ayant été dépassé, il en nommera désormais cinq. Bex fait partie du district d'Aigle, dont la population totale s'élève à 17 911 habitants. C'est à Aigle que réside le préfet et que se réunit le tribunal du district.

Aujourd'hui, Bex est en pleine voie de développement. Les étrangers y sont toujours plus nombreux et l'industrie plus prospère; la population augmente et le prix des terres hausse rapidement. Si le chemin de fer du Valais réussit jamais à franchir le Simplon, Bex réunira tous les éléments de prospérité. C'est grand dommage que la gare ne soit pas de moitié plus rapprochée du village. La compagnie de l'Ouest, lorsqu'elle a construit le chemin de fer, espérait, en suivant la voie la plus directe, rendre impossible la concurrence de la ligne projetée sur l'autre rive. Elle n'y a pas réussi; mais elle n'en a pas moins sacrifié à cette espérance l'intérêt de grands et riches villages, qu'elle aurait pu desservir dans des conditions bien autrement favorables.

CHAPITRE II.

LE GRAND HOTEL ET LES BAINS.

—∞—

L'Hôtel. — Bex ne comptait il y a quinze ou vingt ans que deux hôtels, l'un et l'autre modestes, et deux pensions : l'*Hôtel de l'Union,* en face de l'église, l'hôtel de la *Maison de Ville,* la pension de *Crochet* et celle de *Montchalet.* L'affluence toujours plus grande des étrangers a nécessité la création d'établissements nouveaux, entre autres l'*Hôtel des Bains,* dans le village, tout près de l'*Hôtel de l'Union,* et plus bas, en face de l'avenue de la gare, l'*Hôtel Belle Vue.* Ces établissements, tous recommandables et bien tenus, n'ont pas tardé à être insuffisants. Une société de capitalistes s'est fondée pour en créer un nouveau, qui, sous le nom de *Grand Hôtel et Bains des Salines,* rivalise avec ce qu'on trouve de plus confortable à Vevey et à Interlaken. M. Feller en est le gérant.

Le Grand Hôtel est au-dessus du village, à demi-heure de

Grand Hôtel des Salines.

la gare pour les piétons, quart d'heure pour les voitures. Le chemin que suivent ordinairement les voitures remonte l'avenue de la gare dans toute sa longueur, traverse le village, également dans toute sa longueur, et remonte l'Avançon, par la route du Bévieux, jusqu'à l'avenue de l'hôtel, qui prend à droite de la route. Un autre chemin, qui n'est guère plus long, quitte l'avenue de la gare à la première croisée à droite, va traverser l'Avançon au-dessous du village, et conduit à l'hôtel par la rive gauche et le quartier dit du Glarey. Ce chemin, qui évite les rues pavées, est plus pittoresque que le précédent. Il est très accessible aux petites voitures ; mais c'est surtout aux piétons qu'il convient de le recommander. Il offre de beaux points de vue sur les Alpes vaudoises, avec un premier plan très heureux, formé par les divers groupes du village de Bex.

Le Grand Hôtel est situé sur une des terrasses naturelles qui dominent Bex, au milieu d'un vaste parc, qui appartient à la société, et dans une situation telle qu'il n'a à craindre aucun voisinage gênant. La principale façade regarde l'occident et a vue directe sur la Dent du Midi. Cette admirable montagne a de tout temps frappé les voyageurs. C'est une des montagnes classiques de la Suisse. Isolée, dominant immédiatement la plaine, elle occupe tout l'espace compris entre le Rhône, le Val d'Illiez et la fissure par où s'échappe la Sallanche, qui forme en tombant dans la plaine la cascade de Pissevache. C'est un triangle, qui ne mesure pas moins de trois lieues de côté. Vue du nord ou du midi, c'est-à-dire de Vevey ou des hauteurs qui dominent Martigny, elle compte sept sommités rivales ; de

l'est, c'est-à-dire de Bex, on en voit une principale, celle qui s'avance sur la vallée, et une seconde à droite. Aucune montagne n'est plus riche de formes, aucune ne repose sur des bases plus larges, aucune ne s'élance en flèche plus hardie. Sa projection verticale est d'une puissance extraordinaire. Elle ne mesure guère que 3185^{m} au-dessus de la mer, un peu plus que l'Oldenhorn, un peu moins que les Diablerets, le Titlis, le Piz Languard. De ces 3185^{m} il faut en défalquer 409, qui indiquent la hauteur au-dessus de la mer du village de Massongex, situé immédiatement au pied. Il reste une hauteur relative de 2776^{m}. Ce chiffre est considérable. Le Cervin, auquel la carte Dufour donne 4482^{m}, ne domine Zermatt que de 2862^{m}. Ainsi, tandis que la différence entre les hauteurs absolues est de 1300^{m}, la différence entre les hauteurs relatives n'est que de 86^{m}. Le Combin, qui dépasse les plus hauts sommets de la chaîne bernoise et ne compte pas beaucoup de rivaux dans la chaîne pennine, est moins élevé par rapport au bourg de Saint-Pierre que la Dent du Midi par rapport à Massongex. Elle l'emporte de même sur la Bernina, le Tœdi, la Blumlisalp et l'immense majorité des pointes suisses. Il n'y a guère que quelques-unes des cimes du groupe du Mont-Rose et de l'Oberland, la Jungfrau, entre autres, dont la projection de la base au faîte soit plus forte que celle de la Dent du Midi.

Le Grand Hôtel est bien placé pour faire ressortir cette puissance d'élancement. La distance est favorable, ni trop loin, ni trop près, et l'on est déjà un peu au-dessus de la plaine. Les montagnes paraissent toujours plus élevées lorsqu'on en domine la base, et qu'elles se dégagent de la

profondeur pour vous dépasser de toute la hauteur du ciel.

Trois arêtes d'inégale importance, partant toutes trois des bords du Rhône, vont soutenir ou former les sommets de la Dent du Midi. L'une, la plus éloignée, l'arête sud, est toute entière rocheuse; ses angles vifs, son aspect rude et sombre, accusent une roche granitique et qui ne se laisse guère entamer. D'un seul élan, elle s'élève au-dessus des chaînes reculées qui forment la ligne de l'horizon, puis elle continue son ascension sur le fond libre du ciel, et ne se repose un instant qu'après avoir profilé la noire silhouette du Salantin, tête sévère, nue, compacte; ensuite, elle s'infléchit vers le nord, parallèlement à la vallée, reprend sa route aérienne, dépasse son premier élan, se brise, se déchire, entasse quelques sommets irréguliers et sauvages, et, par un effort suprême, le plus hardi, le plus énergique, se dresse soudain jusqu'à la cime. La seconde, prise entre les deux autres, n'est qu'une arête d'appui, un utile contrefort; de maigres pâturages, des bois clair-semés sont suspendus à ses flancs; elle monte par le plus court chemin jusqu'au pied des rochers supérieurs, où elle s'efface. La troisième, la plus rapprochée, n'est pas d'abord une arête vive, mais une croupe spacieuse, un large promontoire avancé sur la plaine, coupé de vallons et d'esplanades, et tel qu'on passe d'un versant à l'autre par d'insensibles transitions. Le sol ne se montre nulle part. On ne voit que noyers et châtaigniers. La houle du feuillage suit tous les mouvements du terrain, se dérobant dans les replis ondulés, étalant ses richesses sur la pente et se prolongeant en vagues fuyantes sur les terrasses aplanies. Tous les angles disparaissent sous les flots de

cette toison de verdure. Seule, la pointe d'un clocher perce les arbres, et trahit un hameau dans l'épaisseur de la forêt. Plus haut, les châtaigniers cèdent la place aux hêtres, dont la verdure ne tarde pas à se mêler à celle des sapins; puis viennent les pâturages, et c'est alors seulement que l'arête s'accentue. Elle gagne rapidement le sommet d'une pointe élégante, la Pointe de Veyrossaz ou la Petite Dent, verte, fine, élancée, qui contraste avec le dôme obscur du Salantin, après quoi, elle semble hésiter un instant, comme si elle cherchait une route pour aller à la rencontre de ses sœurs, puis elle s'élance à son tour, et d'un essor puissant, soutenu, mais toujours facile, elle fuit vers les profondeurs de l'azur, y découpe ses dentelures, y blanchit sous la neige éternelle, et s'incline enfin doucement pour rejoindre à perte de vue l'arête verticale du sud.

La Dent du Midi n'imite pas ces géants des Alpes, le Cervin, le Finsteraar, qui, debout au fond de hautes vallées, et reposant sur les plateaux où s'accumulent leurs glaciers, sont à peine plus nus au sommet qu'à la base. Elle s'élève au-dessus de chaudes et riches contrées, qu'elle enrichit encore en leur renvoyant les rayons du soleil qui se réfléchissent sur ses flancs. A ses pieds règne une végétation digne de l'Italie ; sur ses sommets reposent les neiges du pôle, et, entre deux, toute la série des possibles. Les produits et les phénomènes des zones les plus éloignées se sont donné rendez-vous sur ces pentes. Il en résulte un effet de profusion créatrice d'autant plus splendide que la montagne a des formes plus accidentées, des expositions plus changeantes, des terrains plus divers. Un tableau pareil est de ceux qu'on n'épuise pas. Et cependant on

n'y remarque ni embarras, ni encombrement. Chaque chose a sa place, et de cette surabondance naît un ensemble dont l'unité est aussi manifeste que la variété en est infinie. Un ordre ingénieux a présidé à la distribution de ces richesses. Les trois arêtes que nous avons suivies servent à les grouper. Séparées par des enfoncements obscurs, elles forment autant de plans successifs, ayant chacun leur série de teintes, leur gamme de couleurs. La distance contribue à en varier les tons. Chacune a d'ailleurs sa physionomie et sa beauté propres. Celle de Veyrossaz, la plus rapprochée, cache son point de départ dans les plis de douces collines, qui reverdissent au printemps avec le luxe de séve des terres les plus fortunées ; celle qui sert de contrefort est alpine dès la base ; une paroi taillée à pic l'élève immédiatement au-dessus des forêts nourricières, et sa seule verdure est celle des pâturages et des sapins échelonnés ; celle du Salantin débute par l'âpre granit, dont la surface, travaillée par les glaciers d'autrefois et noircie par les siècles, nourrit dans ses fissures de vieux pins tortueux. Telles elles sont à l'origine, telles on les retrouve sur les hauteurs dénudées. La première reste flexible et gracieuse ; la seconde ne cesse pas de se hâter vers le but ; la troisième persiste dans ses mouvements brusques et hardis. Seulement à mesure que, par des voies différentes, elles montent et vont se rapprochant les unes des autres, les contrastes se transforment en nuances délicates, qui se fondent et s'harmonisent. Evidemment, elles ont une visée commune. Si éloignées qu'elles soient au départ, elles ne dessinent qu'une montagne. Elles ont beau retomber sur elles-mêmes, se briser, s'attarder, elles convergent égale-

ment vers cette cime qui n'est qu'un point. C'est là-haut qu'est leur centre et leur but, là-haut qu'il faut qu'elles arrivent et que, l'œuvre achevée, elles se réunissent triomphantes.

Vue du Grand Hôtel, la Dent du Midi est fort bien entourée. A sa droite, se creuse une vallée latérale, fraîche et spacieuse, le Val d'Illiez ; à sa gauche, fort en arrière, apparaissent les glaciers du Trient, toujours calmes et purs. La verte colline de Duin, qui égaie les premiers plans de son bouquet de châtaigniers et de sa vieille tour romantique, contribue aussi à la faire ressortir et à l'encadrer heureusement. Et cependant, elle gagne encore à être isolée. Plus d'une fois le voyageur ira chercher dans le parc quelque noyer ou quelque châtaignier, dont les branches, recourbées en voûte, forment autour d'elle un berceau de feuillage. Il aura ainsi un tableau découpé par la nature, un tableau dont il ne se détachera qu'à regret. Le naturaliste y trouvera comme un abrégé de la création, et celui qui ne demande aux Alpes que les émotions de la poésie, ne se lassera pas de ce dessin pur et grand, qui fait concourir à la beauté d'une seule montagne toutes les ressources de l'architecture alpine et tous les degrés d'énergie vitale dont l'échelle se déploie sur une moitié d'hémisphère. C'est un monde couronné d'une cime[1].

Le soir et le matin tous les regards chercheront la Dent du

[1] Cette description est prise en partie de l'ouvrage dont nous avons publié jusqu'ici quatre séries, sous ce titre : *Les Alpes suisses.* Voir série II, pag. 206 et suivantes. Une remarque semblable pourrait s'appliquer à d'autres passages du présent *Guide.* Il nous suffira d'en avoir averti le lecteur une fois pour toutes.

Midi, aussi bien qu'à Interlaken ils cherchent la Jungfrau. Mais à l'heure où la lumière commence à fatiguer les yeux de son éclat, on sentira le prix des paysages plus modestes et plus reposants qui regardent les autres façades de l'hôtel, à l'est et au nord. Une vallécule, dont on a profité pour un jardin potager, dégage la perspective. On est très près de la montagne sans en être écrasé. On ne voit pas les hautes cimes: Dent de Morcles, Muveran, Diablerets; on ne voit que les avant-monts qui les soutiennent de leurs gradins; mais ces avant-monts ne manquent ni de caractère ni de pittoresque. Ici, se présente de face la pente ardue, presque partout verdoyante, qui s'élève jusqu'aux arêtes crénelées de Châtillon et de Javernaz; là, fuient en perspective les monts de Gryon, dont le sommet se couronne d'une dentelure de sapins, et dont les larges versants sont semés de bouquets de bois, de vertes prairies, de chalets, de maisons rustiques et de hameaux qui sourient au milieu des vergers et des moissons. Plus bas, c'est le Montet, qui d'un côté appuie ses forêts contre la montagne, et de l'autre s'incline vers la plaine en multipliant les terrasses et les ondulations. Entre ces versants opposés, les uns plus ardus, les autres plus riants, s'ouvre la vallée de l'Avançon, riche d'ombrages et toujours animée par la voix du torrent. Il n'y a pas de ce côté d'objet imposant qui attire invinciblement le regard, mais des scènes variées, où la grâce des collines s'unit à la hardiesse des monts, et que l'imagination se plaît à peupler de rustiques et naïves idylles.

De jolis chemins sillonnent le parc de l'hôtel et ses environs immédiats. Je laisse au voyageur le soin de les chercher. Pour-

quoi lui enlever le plaisir de découvrir le promontoire qui s'avance sur la vallée de l'Avançon, ainsi que la facile promenade qui l'attend sur les pentes ardues de la forêt, derrière l'hôtel? Je ne dis rien non plus des pièces d'eau, des jets d'eau, des grottes avec cascades où il ira chercher la fraîcheur; quelques heures de séjour suffiront à lui prouver qu'on n'a rien négligé pour multiplier autour de lui les jouissances et les surprises agréables.

Quant à l'hôtel lui-même, on y trouvera tout ce qu'on peut attendre d'un grand établissement bien tenu. La chambre à manger, chauffée par un calorifère et par une cheminée, est au rez-de-chaussée. Elle regarde le nord et donne sur une pelouse plantée de vieux châtaigniers. A côté s'ouvrent trois salons, le long desquels règne un péristyle avec vue sur la terrasse et la Dent du Midi. Le premier est un salon de restauration, le second un salon de lecture, pourvu de journaux et de revues, le troisième est un salon de conversation. Plus loin, il y en a un quatrième pour les fumeurs, avec billard. L'hôtel compte 150 lits, distribués dans une centaine de chambres, dont plusieurs jouissent d'un balcon. Inutile de dire que tout ce qui est nécessaire pour les promenades, chevaux, ânes, voitures, est à la disposition des voyageurs. Il y a un bureau télégraphique dans la maison. Un petit bazar, installé à cent pas de la porte d'entrée, est assez bien assorti des articles courants qu'il est agréable d'avoir sous la main. Pour le reste, on trouvera à Bex de bons magasins. Plusieurs sont encore à l'ancienne mode villageoise. On en cite un, par exemple, où l'on peut se pourvoir de tout, depuis la viande de boucherie

jusqu'aux jouets d'enfants. D'autres, plus citadins, s'attachent sérieusement à une spécialité.

Un mot encore sur l'eau de source qui alimente le jet d'eau et les fontaines du parc. Elle provient des montagnes de Bex, les plus riches en bonnes eaux qu'il y ait en Suisse. Dans le voisinage du vallon des Plans, à deux lieues au-dessus de Bex, il sort de terre une quantité vraiment phénoménale de sources abondantes, toutes plus limpides et plus fraîches les unes que les autres, de l'eau de cristal. Plusieurs ont une température qui, dans les jours les plus chauds de l'été, ne dépasse pas 5 ou 6 degrés centigrades. C'est d'une de ces sources, une des meilleures et des plus riches (1500 litres par seconde) que la société du Grand Hôtel a obtenu la concession. Une conduite souterraine, de 9 kilomètres, l'amène jusqu'à l'hôtel. Grâce aux forêts qui recouvrent les flancs de la montagne et qui y entretiennent une fraîcheur perpétuelle, grâce aussi à la pente et à la rapidité avec laquelle cette distance peut être franchie, l'eau des sources des Plans arrive à l'hôtel avec une température qui n'est que de très peu plus élevée que sa température primitive. Le plus beau des luxes est celui de l'eau. Tous les hôtels ne peuvent pas se l'accorder; à Bex, il est poussé jusqu'à la profusion.

Les bains. — C'est à l'obligeance de M. le docteur Cossy, médecin des bains, que nous devons les détails suivants. Nous citons textuellement :

L'établissement des bains est relié à l'hôtel par une aile ou galerie couverte. Il est destiné principalement à l'exploitation

médicale des eaux minérales provenant des salines (eau salée proprement dite et eaux mères) et de l'eau froide.

La *source froide*, destinée à l'hydrothérapie, ainsi qu'aux autres usages des deux établissements réunis, est magnifique. D'une pureté rare, d'un volume considérable, elle offre à son point de captage, dans la montagne, la température invariable de $+ 4\ ^1/_2$ R. A son arrivée aux bains, sa température est encore de $+ 6\ ^1/_2$ R.

Les *eaux salées*, proprement dites, celles qui contiennent encore tout leur sel de cuisine, sont amenées directement de la saline, par des canaux, jusqu'aux baignoires. Leur quantité peut suffire aux plus grands développements que l'on puisse prévoir. Elles sont froides, et quant à leur composition, une très récente analyse (1870) de M. le professeur Bischoff, de Lausanne, a fourni les résultats suivants:

	Eau : 1 litre. Grammes.
Chlorure de sodium	156.668
» de potassium	2.654
» de magnésium	1.077
Sulfate de calcium	6.759
» de strontium	0.019
» de magnésium	1.018
Carbonate de magnésium	0.505
Silice	0.016
Phosphate de fer et d'aluminium . .	0.039
Chlorure de lithium	0.012
A reporter,	168.767

		Grammes.
	Report,	168.767
Iodure et bromure de magnésium . .		0.004
Acide borique (non dosé)		—
Ammoniaque et matières organiques .		1.475
	Somme,	170.246

Ces eaux minérales rentrent, comme on le voit, dans la classe des eaux chlorurées sodiques fortes, bromo-iodurées. Elles s'adressent directement au lymphatisme sous toutes ses formes, et vu leur trop forte minéralisation, elles doivent, pour l'usage médical, tant intérieur qu'extérieur, être coupées avec l'eau simple, chargée ou non, suivant les cas, d'acide carbonique.

Il en est de même des *eaux mères* des salines, c'est-à-dire du liquide concentré, d'une activité remarquable, qui reste après l'extraction du sel de cuisine dans les chaudières qui ont servi à l'évaporation. En voici l'analyse.

	Eau mère : 1 litre.
	Grammes.
Chlorure de magnésium	142.80
» de calcium	40.39
» de potassium	38.62
» de sodium	33.92
Brômure de magnésium	0.65
Iodure de magnésium	0.08
Sulfate de soude	35.49
Silice	0.15
A reporter,	292.10

	Grammes.
Report,	292.10
Alumine	0.39
Carbonate de chaux, traces	—
Fer, traces	—
Matière organique indéterminée . .	—
	292.49

(Analyse de Pyrame Morin, de Genève.)

La construction du bâtiment des bains destiné à exploiter médicalement les éléments indiqués ci-dessus, a été étudiée avec le plus grand soin.

Le *premier étage* contient spécialement ce qui est relatif à l'application des eaux minérales. Il comprend:

1° Vingt *cabinets de bains,* bien installés, précédés chacun d'un vestiaire, et munis de baignoires en fonte émaillée, de calibres divers. Deux cents bains par jour peuvent être donnés sans difficulté.

2° Une grande *salle d'inhalation* des eaux salées. L'appareil de pulvérisation, placé au centre, se compose de seize becs et de trois candélabres, d'où l'eau, brisée, s'échappe en quelque sorte à l'état de fumée.

Le *rez-de-chaussée* comprend :

1° Deux salles de *douches,* une pour chaque sexe. Chacune d'elles est meublée de cinq appareils complets pour l'emploi de l'eau à toutes les températures intermédiaires entre + $6^1/_2$ R. et + 40 R. La pression est d'environ 12 mètres. Citons la douche à haute pression (système d'Aix) pour le massage, la douche en cercle, la douche filiforme, destinée à l'*aquapuncture.*

2° Le compartiment des *étuves* (*bains russes*), avec son vestiaire, sa grande douche, à volonté tiède, chaude ou froide, sa piscine d'eau froide et ses stalles de sudation et de repos.

3° Les locaux (bains turcs) destinés à l'emploi du calorique sec et rayonnant, composés : d'un grand vestiaire, d'une salle à + 30 degrés (tépidarium), d'une autre salle en forme de coupole, dont la température peut être élevée à + 65 degrés (caldarium), d'un local comprenant une douche, à volonté tiède, chaude ou froide, et une piscine froide, enfin de stalles de repos.

4° Enumérons encore l'*hydrofère* pour les bains de poussière d'eau minérale, les *bains de siége* à température et à pression variées, la *douche ascendante,* les *douches de vapeur,* les douches et bains d'*acide carbonique,* les baignoires destinées aux bains médicamenteux (bourgeons de sapin, etc).

La *buvette* est située à l'extrémité du large promenoir (Trinkhalle) qui occupe le rez-de-chaussée du bâtiment entre l'hôtel et les bains. Elle est à trois robinets. Là, suivant les indications, les malades pourront boire soit l'eau froide simple, soit l'eau salée ou les eaux mères, gazeuses et titrées.

Un dépôt d'eaux minérales diverses, en bouteilles, est annexé à cette buvette.

Telle est l'énumération rapide des moyens de traitement que réunit le nouvel établissement de bains des salines de Bex. Aux éléments minéraux, qui à eux seuls ont suffi pour assurer ailleurs le succès de bains célèbres, il joint tout ce qui est nécessaire pour faire la cure hydrothérapique complète sous toutes ses formes.

Climat. — Bex est une des quatre-vingts stations météorologiques instituées en Suisse par les soins de la Société helvétique des sciences naturelles. M. Rosset, instituteur, chargé de faire les observations, s'en est acquitté avec la plus consciencieuse exactitude. Les instruments ont été vérifiés à Berne, et l'installation en a été surveillée par M. le professeur Ch. Dufour, de Morges. On peut donc envisager comme parfaitement authentiques les chiffres que nous allons donner, et qui nous ont été communiqués par l'observateur lui-même. Au reste, chacun peut en vérifier l'exactitude en consultant les publications officielles de la Société helvétique des sciences naturelles. M. Rosset se fera un plaisir de les mettre à la disposition des voyageurs qui désireraient plus de détails.

Les observations ont commencé le 1er décembre 1863, et sont encore aujourd'hui continuées régulièrement. Elles se font trois fois par jour, à sept heures du matin, une heure après-midi et neuf heures du soir. Elles accusent pour une période de sept ans une moyenne de 9,9 centigrades. Les moyennes mensuelles, calculées également pour la période entière, oscillent entre 0,2 (janvier) et 19,4 (juillet).

Une station météorologique toute semblable ayant été installée à Montreux, on peut aujourd'hui établir une comparaison certaine entre les deux localités. La moyenne pour Montreux est de 10,8, soit 0,9 de plus qu'à Bex. Les moyennes mensuelles y ont oscillé entre 1,4 (janvier) et 20,1 (juillet).

Voici, au reste, le tableau des résultats obtenus mois par mois. [1]

	BEX chiffre moyen.	MONTREUX chiffre moyen.	DIFFÉRENCES en faveur de Montreux.
Janvier	0,2.	1,4.	1,2.
Février	3,4.	3,9.	0,5.
Mars	4,4.	4,9.	0,5.
Avril	10,7.	10,7.	0.0.
Mai	15,4.	15,7.	0,3.
Juin	17,5.	17.9.	0,4.
Juillet	19,4.	20,1.	0,7.
Août	17,2.	18,3.	1.1.
Septembre	15,5.	16,4.	0,9.
Octobre	9,6.	10,6.	1,0.
Novembre	4,4.	5,6.	1,2.
Décembre	1,1.	2.9.	1,8.

On voit qu'il y a beaucoup d'analogie entre les deux climats. Au printemps, la différence est nulle; elle s'accentue en été, pour atteindre son maximum en hiver.

Si, au lieu de prendre les moyennes générales, nous nous bornons aux observations du milieu du jour, nous arrivons à des résultats assez différents. Le mois de décembre est le seul où, pendant la durée des observations, la température du milieu du jour ait été plus élevée à Montreux qu'à Bex, et la différence n'a été que de 0,5 (5,2 contre 4,7). En janvier, il y a égalité (4,2). En février, Bex l'emporte de 1,3 (8,0 contre 6,7). En avril, la différence atteint 3,1 (17,3 contre 14,2) ; en mai, 3,0 (22,0 contre 19.0); en juin, 2.6 (23,9 contre 21,3); dans les mois

[1] Les chiffres de Montreux ne représentent que six ans et demi d'observations, les résultats des derniers mois de l'année 1870 n'ayant pas encore été publiés.

d'été et d'automne, Bex continue à l'emporter, mais la différence diminue. La différence moyenne est de 1,4 en faveur de Bex. La plus forte moyenne mensuelle de Bex, à une heure après-midi, est de 28,4, en juillet 1869; à Montreux de 25,4, même mois.

Le soir et le matin, il fait, au contraire, plus frais à Bex qu'à Montreux, et la différence est assez sensible pour que la balance totale penche, comme on l'a vu, en faveur de Montreux.

Le climat de Montreux se distingue donc de celui de Bex par des variations de température moins sensibles. En revanche, il pleut à Montreux plus qu'à Bex, et le ciel y est plus couvert. Pendant ces sept années, il est tombé à Montreux, en moyenne, 1278 millimètres d'eau par an, tandis qu'il n'en est tombé que 893 à Bex. La différence est de près d'un tiers. Le nombre moyen des jours où il y a eu chute d'eau ou de neige est de 136 à Montreux, et de 108 à Bex, soit 28 de moins. L'étendue visible du ciel étant représentée par 100, la moyenne de ciel couvert est de 52 pour Bex et de 58 pour Montreux, différence d'autant plus forte qu'à Bex les montagnes sont beaucoup plus rapprochées, en sorte que les nuages qui flottent autour de leurs sommets couvrent une partie du ciel relativement plus grande. On serait tenté de conclure de ces données que le climat de Bex est plus sec que celui de Montreux. Il n'en est rien. Quoiqu'il tombe moins d'eau à Bex, l'air y tient en suspens un peu plus d'humidité. Soit 100 le point de saturation, l'humidité moyenne de l'air a été de 79 à Bex et de 77 à Montreux. Le voisinage des forêts explique probablement cette singulière anomalie.

La station météorologique de Bex étant installée au centre du village, c'est au village et non à l'hôtel que se rapportent les indications ci-dessus. Quoique les observations scientifiques fassent défaut, on peut affirmer en sûreté de conscience que le plateau où est situé l'hôtel jouit de tous les avantages du climat de Bex, sans en avoir les inconvénients. En été, la chaleur y est tempérée par la fraîcheur de l'Avançon; il est rare qu'une brise légère n'y souffle pas, même dans les jours les plus chauds. En hiver, on n'y sent pas l'âpre voisinage de la plaine du Rhône, encore humide et froide, quoique fort assainie depuis quelques années. M. le docteur Cossy estime que, sur le plateau de l'hôtel, l'oscillation du thermomètre doit être dans chaque sens moins forte de plus de 2 degrés; M. Rosset, dont l'opinion est d'un grand poids en pareille matière, partage entièrement l'avis du docteur Cossy.

Le village et l'hôtel sont également à l'abri des vents du nord. Le vent du nord-ouest, vulgairement appelé *joran* ou *bise noire,* s'y fait peu sentir, surtout à l'hôtel. En revanche, les environs de Bex sont exposés au *föhn,* vent chaud du sud, qui règne surtout au printemps et en automne. C'est lui qui fait fondre la neige au mois de mars, et qui mûrit les raisins et les châtaignes en octobre. Il n'est pénible que quand il souffle avec violence, ce qui arrive quelquefois, mais ne dure jamais longtemps. Le brouillard est rare à Bex. Il arrive très fréquemment qu'il y règne le plus beau soleil, pendant que de Genève à Vevey ou à Villeneuve, on est enseveli sous une épaisse couche de vapeurs opaques. Le brouillard dit *de la plaine*, brouillard très mince, qui se forme parfois le soir sur

le Rhône et sur les marais de ses rives, n'atteint jamais le village. Bex jouissait autrefois d'une assez mauvaise réputation sous le rapport des moustiques. C'était un peu comme en Valais. Il y en a encore aujourd'hui, mais pas beaucoup plus qu'ailleurs. Les travaux d'assainissement faits dans la plaine en ont fort diminué le nombre, et l'on en trouve d'autant moins qu'on s'approche plus des bases de la montagne. A l'hôtel, on peut se dire à l'abri de ce fléau.

CHAPITRE III.

LES SALINES.

—∞—

M. de Vallière, directeur des salines de Bex, a bien voulu rédiger pour nous un mémoire étendu sur l'histoire des salines et sur leur exploitation actuelle. Les pages qui suivent n'en sont qu'un résumé fidèle et souvent une simple copie. Elles suffiront à la curiosité de la plupart des visiteurs. Les personnes qui voudraient des renseignements plus détaillés, ou qui désireraient étudier sérieusement les salines, soit pour se faire une idée complète de l'exploitation, soit en vue de quelque recherche d'histoire naturelle, peuvent compter sur la complaisance de M. le directeur de Vallière.

Indications générales. — Quoique l'exploitation actuelle du sel dans le district d'Aigle se borne aux travaux des deux mines réunies du Fondement et du Bouillet, l'une et l'autre

6

En 1723, la galerie inférieure fut prolongée jusqu'à quelque distance des sources; de là, un escalier montant, de 200 marches, fut pratiqué dans la roche, et les sources furent abordées par un système de galeries analogue à celui du Labyrinthe, situé immédiatement au-dessus. On y fit exactement les mêmes expériences, et déjà en 1742 les abaissements successifs arrivaient au niveau de la galerie inférieure, qui, prolongée une seconde fois, perça de part en part le réservoir des sources, ou le *Cylindre.*

Ce nom de Cylindre est caractéristique. Il vient de ce qu'on assimilait la roche baignée par les sources à un cylindre spongieux, qu'il fallait percer toujours plus bas pour recueillir toute l'eau qui y était emmagasinée. Plus on l'attaquait profond, plus l'eau devait être salée.

La direction, voyant approcher le moment où les abaissements atteindraient le niveau de la galerie inférieure, avisa aux moyens de continuer l'exploitation. Elle adopta, dès 1726, un plan de M. de Rovéréaz, tendant à répéter sur une plus grande échelle l'opération déjà faite: un nouvel escalier devait pénétrer de plus en plus profond, servir de point de départ à une série nouvelle d'abaissements, et communiquer avec une nouvelle galerie inférieure. Les travaux étaient déjà en voie d'exécution, la galerie inférieure du Bouillet était commencée, lorsqu'on soumit le plan à un ingénieur saxon, le baron de Beust. Le baron de Beust assura qu'il ne faudrait pas moins de 120 ans pour jouir du fruit des travaux proposés par M. de Rovéréaz, avec une dépense totale de 800 000 livres au minimum. Il répondait d'atteindre les sources par un travail qui

ne devait pas durer plus de cinq ans et ne pas coûter plus de 20000 livres. Seulement il ne consentait à livrer son secret que moyennant une récompense préalable de 80000 livres. Les offres de M. de Beust furent acceptées, et les 80000 livres ayant été bien et dûment payées, il proposa de longer le cylindre par un puits vertical, de partir de ce puits pour les galeries d'abaissement, et de pomper les eaux obtenues au moyen d'une machine. On se mit aussitôt à l'œuvre, et le travail proposé par M. de Beust fut rapidement exécuté. Une roue de 36 pieds de diamètre était mise en mouvement par les eaux de la Gryonne, tombant d'une hauteur de 380 pieds au moyen d'une conduite verticale; cette roue faisait travailler une machine qui pompait l'eau du puits creusé le long du cylindre et où aboutissaient les galeries d'abaissement.

« Il faut lire les relations du temps, dit M. de Vallière, pour se faire une idée de l'admiration que provoquait cette immense machine, à laquelle on arrivait par un souterrain étroit, de 3000 pieds de longueur. Mais M. de Beust ne serait pas moins surpris, s'il revenait aujourd'hui dans la mine, d'y voir une autre machine, qui pompe l'eau salée comme la sienne ; qui, en outre, perce la roche ou enlève les vagonnets chargés de matériaux ; qui fait tous ces travaux en même temps ou séparément, et dont cependant la roue motrice n'a que 32 centimètres de diamètre, tellement qu'un homme la porte facilement sous son bras [1]. »

Les travaux entrepris sur les conseils de M. de Beust ne ré-

[1] La machine actuelle est sortie des ateliers de M. B. Roy et Comp., à Vevey.

pondirent point aux espérances qu'on en avait conçues. Dès les premières années, la salure des sources amenées dans le puits baissa si rapidement qu'on renonça à le creuser au delà de 60 pieds.

Les recherches se dirigèrent alors d'un autre côté; elles eurent pour objet principal de trouver de nouvelles sources. Les premières tentatives, sous la direction du fameux de Haller, eurent peu de succès. Un instant on put croire à l'abandon des salines. Elles furent sauvées par l'exécution d'un plan dû à M. de Rovéréaz, qui fit côtoyer le cylindre par une galerie dite du Quatrième côté, destinée à explorer le seul côté du cylindre qui n'eût pas encore été abordé; de cette galerie partaient des transversales, qui pénétraient dans le Cylindre. Ces travaux, continués sous la direction de M. Wild, aboutirent à la découverte des sources les plus riches qu'on eût rencontrées jusqu'alors, celle de Bon-Succès, N° 1, avec 21 et $^1/_2$ pour cent de sel, et celle de Bon-Succès, N° 2, avec 23 pour cent. Elle donnèrent ensemble, en 1802, 12 420 quintaux de sel, tandis que toutes les autres sources réunies n'en donnèrent que 7400.

En même temps, M. Wild entreprenait des travaux considérables, tendant à percer la montagne de part en part. Toutes les sources salées, jusqu'à présent découvertes, paraissent venir du plateau de Chésières et de Villars, au-dessus d'Ollon, à 1250 mètres d'altitude environ, d'où elles se déversent soit du côté du vallon de la Gryonne, soit du côté de la vallée des Ormonts. C'est sous ce plateau que doit se trouver le grand dépôt de sel gemme du bassin. L'espoir de M. Wild était d'y atteindre. Il ouvrit une première galerie sous le village de Chésières,

la galerie des Vauds, au bord d'un des affluents de la Gryonne, la petite Gryonne; une seconde sur le versant de la Grande-Eau, près du village d'Exergillod; une troisième à peu de distance d'Arveyes. Ces trois galeries devaient se rejoindre. Celle des Vauds prit une grande importance à cause de la roche salée, qu'on traversa bientôt sur une longueur de près de deux mille pieds. Toutes les mesures furent prises pour l'exploiter. Un puits fut creusé, qui devait rejoindre la galerie à 500 pieds de profondeur et donner à la mine de l'air et une seconde issue. Une troisième issue était en projet. Malheureusement, la galerie avait été percée dans un terrain sans consistance, provenant d'un ancien éboulement. Il fallait un travail incessant pour en affermir les parois. Maintes fois les mineurs furent emprisonnés par des chutes de terre. L'emplacement du puits ne fut pas plus heureusement choisi. S'ouvrant à quelques toises d'un petit marais, et traversant du haut en bas le même terrain meuble que la galerie horizontale, il fut obstrué à plusieurs reprises ou rempli par les eaux. Ces difficultés rebutèrent M. Struve, qui avait succédé à M. Wild. Les travaux, quoique fort avancés, furent abandonnés, et l'on revint au grand projet de Rovéréaz condamné par le baron de Beust. Il n'en est pas moins vrai, au dire de tous les anciens mineurs, qui ont vu la galerie des Vauds, et de toutes les personnes compétentes, que c'est là, sous le plateau de Villars, qu'est l'avenir des salines de Bex. Le tout est d'y arriver par un chemin sûr. On le peut, en partant des galeries actuelles du Fondement. « C'est une vaste entreprise, dit M. de Vallière, mais qui ne peut manquer d'avoir l'avenir pour elle.»

Le plan de M. de Rovéréaz consistait, on s'en souvient, à percer une nouvelle galerie, celle du Bouillet, s'ouvrant à quelques minutes des Devens et s'enfonçant dans la montagne fort au-dessous des précédentes, avec lesquelles elle devait être mise en communication soit par un escalier, soit par la continuation du puits qu'avait fait établir M. de Beust. Ce travail prit 15 ans, au lieu des 120 prédits par M. de Beust, et il amena, en 1820, la découverte du massif de roc salé que traverse la galerie du Bouillet.

C'était la quatrième fois qu'on rencontrait le roc salé en perforant la montagne. On l'avait déjà rencontré en 1720, par la galerie du Fondement, et l'on avait dès lors essayé de l'exploiter, mais sans grand succès. La masse, d'ailleurs, n'était pas considérable; une seconde tentative d'exploitation, dirigée par MM. de Graffenried et de Charpentier, l'eut bientôt épuisée. On l'avait rencontré, une seconde fois, par la galerie des Vauds, abandonnée sous l'administration de M. de Struve, et une troisième fois, en 1816, par une galerie particulière, celle de Bon-Espoir, qui part d'une des transversales de la galerie du Quatrième côté, célèbre déjà par la découverte des sources de Bon-Succès. Cette galerie de Bon-Espoir est fort en pente. Elle fut percée par M. de Charpentier, dans le temps même où il faisait faire les travaux du Bouillet, et dirigée par lui vers un certain point, indiqué déjà en 1724 par M. de Rovéréaz, comme probablement occupé par le roc salé. Le succès fut complet. On atteignit, à 600 pieds du point de départ, un roc salé très riche, qui donna lieu à la double exploitation de Bon-Espoir et de Bonne-Attente, qui sont maintenant réunies et

n'en forment plus qu'une, sous le nom d'exploitation du Coulat.

La rencontre du roc salé par la galerie de Bon-Espoir et par celle du Bouillet mit fin au système des abaissements. Dès lors on n'a plus exploité que la roche salée, et on l'a fait jusqu'à ces dernières années d'après le système suivant :

On faisait sauter le roc à la poudre. On brisait les blocs ainsi obtenus en fragments de trois à six pouces cubes, puis on les transportait dans les dessaloirs, vastes réservoirs, de la contenance de 4500 à 6000 pieds cubes, où ils étaient soumis à trois lessivages d'eau douce ou d'eau plus ou moins salée, provenant des sources disponibles ou à portée. L'eau des deux premiers lessivages était seule suffisamment saturée pour qu'il valût la peine de la faire évaporer, ce qui se faisait naturellement hors de la mine, dans les établissements du Bévieux ; celle du troisième lessivage était le plus souvent lancée dans quelque autre dessaloir. Les trois lessivages achevés, il fallait vider le dessaloir pour le remplir à nouveau. Les fragments de roche dessalée étaient transportés hors de la mine.

Ce système d'exploitation, quoique très simple en apparence, avait l'inconvénient d'être très coûteux, grâce surtout au roulage perpétuel qu'il exigeait pour transporter les quartiers de roc soit du lieu de l'exploitation aux dessaloirs, soit des dessaloirs hors de la mine. Cet inconvénient devint de plus en plus grand à mesure que les chemins de fer nous amenèrent à meilleur marché le sel d'autres salines, surtout celui de la mer. Le moment vint où l'état ne put plus exploiter qu'avec perte. Il allait abandonner les salines, lorsqu'il se présenta une compagnie qui en demanda et en obtint la conces-

sion. Cette compagnie a pris possession des travaux le 1er juillet 1867. Elle a simplifié l'administration et déjà fort amélioré l'exploitation. Le premier problème à résoudre était de faire disparaître le roulage. On a tenté, dans ce but, de dessaler sur place. A mesure que la pierre salée est extraite de la roche, elle est placée dans les vides formés par l'ancienne exploitation et entassée comme dans les dessaloirs. Il ne reste qu'à pomper l'eau introduite. A cet effet, une turbine, de la force de 12 chevaux, a été établie dans l'exploitation du Bouillet, où cette méthode est mise à l'épreuve. Elle fait mouvoir deux pompes, qui vont à 80 pieds de profondeur chercher l'eau salée, la même eau que celle qui met en mouvement la machine. Tout fait espérer que les efforts de la nouvelle compagnie seront couronnés de succès. Le prix de revient a déjà considérablement baissé. En tout cas, le moment est opportun pour visiter les salines, surtout pour les hommes spéciaux. Ils pourront y suivre des expériences d'un réel intérêt.

Visite des salines. — On aborde ordinairement les salines par la galerie du Bouillet. De l'hôtel au Bouillet la distance est d'environ 50 minutes. En voiture, on suit la grande route par le Bévieux et les Devens. Les piétons peuvent s'accorder le plaisir d'une promenade plus pittoresque en prenant au Bévieux l'ancien chemin de Gryon, qui coupe les lacets de la route actuelle. On passe à côté des nouveaux réservoirs contenant l'eau salée destinée aux bains de l'hôtel. On reprend la route au pied de la grande montée, à sa sortie du bois, puis, au premier contour, on s'engage à gauche dans le sentier des

tuyaux qui amènent l'eau salée à la saline du Bévieux. Après avoir serpenté un instant sous les châtaigniers, le sentier entre dans les vignes, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la plaine du Rhône. La colline que l'on a en face de soi, sur laquelle est perché le village d'Antagne, cache le lac. Après les vignes viennent des prés en pente, puis une belle forêt de hêtres, que l'on ne quitte plus jusqu'au Bouillet. L'entrée de la mine est sur la rive gauche de la Gryonne, vis-à-vis du village de Forchex, que l'on aperçoit de l'autre côté du ravin.

On trouve au Bouillet tout ce qu'il faut : un guide, des lampes, des manteaux pour protéger les habits. Si l'on a chaud, il ne faut pas entrer tout de suite dans la mine. La première partie de la galerie est percée dans un terrain meuble ; c'est pourquoi les parois en sont soutenues par des ouvrages en bois. Des poutres placées longitudinalement sur le sol humide permettent de cheminer à pied sec ; mais il faut un instant d'apprentissage pour marcher sans hésitation. A 200 pieds de l'entrée, on aborde le roc vif, et le boisage cesse ; 150 pieds plus loin, on trouve le réservoir rond, de 5024 pieds carrés de surface ; l'écho en est remarquable. On peut s'amuser à y tirer des coups de pistolet. Quelques pas plus loin, on aborde un autre réservoir, l'ancien réservoir, comme on l'appelle, de 7580 pieds carrés de surface. Une galerie en bois permet d'en faire le tour. Elle a été placée lors de la visite que fit aux salines l'impératrice Marie-Louise. Vient ensuite le grand puits du Bouillet, fait par les soins de M. de Beust (on se rappelle que de son temps la galerie du Bouillet était commencée) pour sonder le sol et trouver des sources. Il est formé de deux puits, dont le second

s'ouvre au fond du premier, mais un peu de côté. Ils ont ensemble 750 pieds de profondeur, sans compter un trou de sonde de 150 pieds au fond du puits inférieur, ce qui porte le niveau le plus bas bien au-dessous du lac Léman. A diverses hauteurs, des galeries partent du puits dans toutes les directions. Pour donner une idée de la profondeur, les guides ont coutume d'allumer un cornet de papier graissé et de le laisser tomber dans le puits, où on le voit s'éteindre bien avant qu'il ait atteint le fond. — De là, on continue à suivre la galerie, qui se dirige toujours de l'ouest à l'est, et l'on ne trouve rien de bien remarquable jusqu'au puits du Bey de la Coulisse, qui s'ouvre de bas en haut, perpendiculairement à l'axe de la galerie et rejoint une autre galerie 250 pieds plus haut. Ce puits a èté établi pour multiplier les points d'attaque lorsqu'on perçait la grande galerie du Bouillet. A côté du puits, à droite, s'ouvre la galerie dite de Sainte-Hélène, qui a traversé un massif de roc salé. On l'a abandonnée à la suite d'une explosion de feu grisou, qui eut lieu en 1841 et tua ou blessa quelques personnes qui visitaient la mine; leur guide fut aussi très maltraité. C'est le seul accident de ce genre dont on ait connaissance depuis qu'on exploite le roc salé.

Plus loin, à 5800 pieds de l'entrée de la mine (environ deux kilomètres) on arrive à l'exploitation actuelle du Bouillet. Il y a cinq étages superposés de salles creusées dans le roc, quelques-unes sur une longueur de 2000 pieds. Des puits établissent la communication avec les salles inférieures; des rampes donnent accès aux salles supérieures. C'est dans la salle inférieure qu'est l'eau salée que pompe la turbine. Il est intéres-

sant de voir fonctionner les trépans ou sondes, qui ne s'arrêteront que lorsqu'ils auront percé toute l'épaisseur encore inconnue de la roche salée.

Beaucoup de personnes se contentent de visiter cette exploitation et retournent par le même chemin. Celles qui veulent aller plus loin doivent se décider à monter le grand escalier du Bouillet, qui a 735 marches. Il est un peu rétréci par la conduite, en fonte, qui amène l'eau sur la turbine, et par celle, en bois, qui conduit les eaux salées du Fondement dans les réservoirs du Bouillet. Toutefois, en se donnant le temps de reprendre haleine sur les paliers ménagés de 50 en 50 marches, on arrivera au bout de cette ascension sans trop de fatigue.

Cet escalier conduit à la principale galerie du Fondement. qui était la galerie inférieure avant qu'on eût percé celle du Bouillet. Une fois cette galerie atteinte, on n'a plus un long chemin pour gagner le jour; mais ce serait renoncer à la véritable récompense de la peine qu'on s'est donnée; la partie la plus intéressante de la mine est, en effet, l'exploitation du Coulat. On y arrive en s'engageant dans la galerie dite du Quatrième côté, qui part de celle du Fondement, longe le Cylindre, et donne naissance à une série de transversales. Ces transversales, on s'en souvient, pénètrent dans le Cylindre. On s'engage dans la Quatrième, et l'on visite, en passant, au fond d'un petit boyau, le gîte des beaux cristaux de gypse (sélénites) dont les échantillons sont recherchés par tous les musées de l'Europe. Plus loin, sur la gauche, s'ouvre la galerie de Bon-Espoir, par laquelle on arrive bientôt à l'exploitation du Coulat. Les salles en sont disposées de la même

manière qu'au Bouillet, mais sur une échelle plus grandiose. La première fois qu'on les visite, on est toujours surpris à la vue de ces plafonds parfaitement horizontaux, soutenus par de rares piliers espacés de 100 à 200 pieds. « Je ne pense pas, dit M. de Vallière, que les plus vastes cryptes des temples hindous offrent rien de pareil. » Les coups de mine impriment à l'air une vibration extraordinaire, qui se prolonge dans les souterrains avec un fracas pareil à celui du tonnerre.

La galerie du Quatrième côté, avec ses transversales, et celle du Fondement, offrent d'autres travaux intéressants, qu'on peut visiter soit en allant à l'exploitation du Coulat, soit en en revenant : ainsi, dans la première transversale, le puits des abaissements ; plus loin, celui d'Augure, plein jusqu'au bord d'acide carbonique (la lampe s'y éteint immédiatement) ; près du haut du grand escalier, les salles de l'ancienne exploitation Graffenried, où conduit la rampe dite de la Recherche ; la chambre de la Roue, non loin du carrefour Graffenried, avec le puits du Tour, par lequel l'eau de la Gryonne tombait sur la roue ; à côté, le puits de Providence, qui franchit verticalement toute la hauteur du grand escalier, etc. On peut tout voir, ou choisir, à son gré. L'essentiel, une fois qu'on a monté les 735 marches, est de ne pas manquer l'exploitation du Coulat.

Les infatigables peuvent s'accorder le plaisir d'un nouvel escalier, qui conduit aux galeries supérieures du Fondement. Ils auront ainsi parcouru les trois étages de la mine, et auront fait sous terre, à partir du bas de l'escalier du Bouillet, une ascension de 830 pieds. Mais ce dernier escalier, auquel on atteint par une échelle, n'est pas trop engageant. Il faut se rési-

gner à l'humidité et à une grimpée pénible, dans un boyau étroit et bas, où il faut souvent se baisser et ramper presque autant que marcher. En chemin, ils rencontreront l'entrée de la galerie du Labyrinthe, où il ne s'agit pas de s'aventurer sans guide et sans plan.

Ceux à qui il prendra fantaisie d'essayer cette dernière expédition sortiront de la mine par la galerie supérieure du Fondement, dans un vallon pittoresque, à près d'une heure au-dessus de l'entrée du Bouillet. Mais la plupart des visiteurs, après avoir visité l'exploitation du Coulat, sortiront par la principale galerie du Fondement. Ils verront, en passant, un ancien réservoir, maintenant vide, pour les eaux soufrées. Deux ou trois cents pas plus loin, ils seront éblouis par la lumière du jour, dont l'œil a déjà perdu l'habitude, après quatre ou cinq heures passées sous terre, à la clarté rougeâtre des lampes fumeuses.

Les maisons du Coulat, en face desquelles on débouche, servent à loger le contre-maître de l'exploitation et le forgeron. La descente au Bouillet prend vingt-cinq à trente minutes. Le chemin est rapide et aurait besoin de réparations. Il serpente au bord du ravin de la Gryonne, à travers des bois d'aulnes et de sapins. Un autre chemin, beaucoup plus joli, prend à gauche, au haut de la grande descente. Il traverse des bois et des prairies, et offre de fort beaux points de vue sur la vallée du Rhône et les Alpes. Il va rejoindre, au bas du village de Fenalet, la route de Bex à Gryon, qu'on n'a qu'à suivre pour retourner au Bévieux. On peut en couper les principaux lacets par l'ancien chemin.

Notice géologique.—Les masses rocheuses dans lesquelles sont percées les galeries des salines de Bex, appartiennent à la formation du lias (terrains jurassiques inférieurs) caractérisé par de nombreux fossiles. Plus haut que le Coulat, sur les rocs qui bordent l'ancien chemin du Fondement, on trouve des bélemnites, l'ammonite de Buckland, des spinifères, etc. Les ammonites surtout abondent.

Le gypse est en grandes masses; à l'extérieur, le gypse hydraté ; à l'intérieur, le gypse anhydre. Les mines de Bex fournissent les plus beaux cristaux de gypse que l'on connaisse.

La roche salée est toujours limitée et enfermée par l'anhydrite. Le sel est ordinairement répandu dans une couche de marne très dure et toute parsemée de rognons et de cailloux roulés. Ces boules, comme les appellent les mineurs, mettent souvent leur patience à l'épreuve. Plus rarement la pierre salée est mélangée avec l'anhydrite ; elle est alors de moitié moins riche.

On compte qu'un pied cube de roche salée ordinaire donne trente livres de sel, ce qui correspond, en poids, au 25 pour 100. Dans les mines du Tyrol analogues à celles de Bex, la proportion est souvent de 40 pour 100. Un pied cube d'eau salée, saturée à 26 pour 100, donne 17 livres de sel.

Outre le gypse et la marne salée, les galeries traversent encore de puissantes couches d'un calcaire plus ou moins argileux et de calcaire magnésien. Ces roches alternent assez régulièrement.



Entrée de la vallée de l'Avançon.

CHAPITRE IV.

PROMENADES A PIED.

Les promenades que nous rangeons sous ce titre ne dépassent pas les environs immédiats de Bex, et sont toutes comprises dans un rayon d'une lieue, en prenant l'hôtel comme point central. La plus courte n'exige pas une heure, aller et retour ; les plus longues ne prendraient guère plus de trois heures, si on ne s'arrêtait pas en chemin. Les environs de Bex sont tellement riches en promenades, qu'on peut en faire

chaque jour une nouvelle. Nous ne mentionnerons que les principales.

ENTRÉE DE LA VALLÉE DE L'AVANÇON.

L'Avançon, qui coule à quelques cents pas de l'hôtel, réunit les eaux du versant méridional des Diablerets, d'Anzeindaz, de la Vare, d'Argentine, du Muveran et de tout le massif de la Dent de Morcles. Trois glaciers l'alimentent, ceux de Paneyrossaz, du Plan-Névé et des Martinets. Les ruisseaux qui s'écoulent des deux premiers se perdent sous terre, pour reparaître en sources limpides au fond des vallées ; le troisième est le seul dont les eaux ne se purifient pas par infiltration. Comme tous les torrents glaciaires, l'Avançon est pauvre en hiver ; il grossit au printemps, et atteint son maximum en été, au moment de la plus grande fonte. Le matin, l'eau en est claire, légère, d'un gris bleu très limpide ; elle se trouble vers les midi ; le soir, quand la journée a été chaude, c'est une véritable eau glaciaire, laiteuse et pesante, chargée des débris des moraines. Après un orage violent, elle devient noire, de la couleur de certaines roches du Muveran.

L'Avançon ne forme point de grandes cascades ; mais il ne cesse de bondir de gradins en gradins et de couvrir d'écume les blocs qui obstruent son lit. Il n'a ni trêve, ni repos ; il court toujours. Cette eau froide, au mouvement perpétuel, et qui remplit l'air de sa fine poussière, entretient une végétation d'une rare fraîcheur. Les blocs qu'elle baigne sont tapissés de mousses et de fleurettes alpines. Le rhododendron descend très bas sur les bords de l'Avançon. On l'y trouve

jusqu'au dessous de Frenières. Les palmes des fougères y atteignent une hauteur étonnante, et les tussilages y développent des feuilles en parasol à l'ombre desquelles un enfant pourrait dormir. C'est toujours une partie de plaisir qu'une promenade le long de l'Avançon, surtout dans les jours chauds de l'été.

Alexandre Dumas a raconté, dans ses *Impressions de voyage,* une partie de pêche faite de nuit sur les bords de l'Avançon, avec flambeaux et harpons. Les truites, attirées par la lumière, venaient à fleur d'eau se faire harponner par l'habile romancier. Aujourd'hui une pêche pareille serait tout à fait miraculeuse, attendu que l'Avançon ne nourrit plus de truites. Les montagnards disent qu'on n'y en a jamais vu, et qu'elles ne hantent que les torrents où elles trouvent pour s'abriter des anses tranquilles; mais un des pêcheurs les plus habiles de la contrée affirme en avoir pris autrefois jusqu'un peu au-dessus du village. Si on n'en prend plus, cela doit tenir soit à des changements survenus à l'embouchure du torrent, soit aux résidus qu'y jettent certaines fabriques. En tout cas, le récit d'Alexandre Dumas est exact comme description des lieux. C'est un peu au-dessous de Bex qu'il doit avoir nuitamment harponné la truite.

Autrefois, on se servait de l'Avançon pour le transport du bois coupé dans les forêts des montagnes de Bex. Chaque année, en juin et juillet, il se faisait des *flottées* considérables. Depuis qu'on a ouvert les routes de Gryon et des Plans, on transporte par la route tout le bois de hêtre et une grande partie du bois de sapin. On profite souvent de la neige pour

le faire glisser jusqu'à la plaine. Néanmoins, comme il y a toujours quelques coupes plus à portée de l'Avançon que de la route, on fait encore parfois une ou deux flottées au commencement de l'été. C'est un travail très intéressant à suivre. On jette le bois dans la rivière ou dans un de ses affluents. Si le courant n'est pas assez fort pour l'emporter, on établit une écluse qu'il suffit d'ouvrir pour lancer une masse d'eau irrésistible. J'ai vu le ruisseau de Javernaz, un des modestes affluents de l'Avançon, transformé ainsi en un torrent furieux, et entraînant dans sa course folle des centaines de troncs, qui rebondissaient avec lui de cascade en cascade. Une fois qu'on a atteint un cours d'eau suffisant, on se borne à suivre la flottée, pour dégager les troncs qui se sont pris en travers aux endroits resserrés, ou qui ont été déposés sur la rive. On se sert dans ce but d'un instrument appelé *grespil*, consistant en une longue perche de trois à six mètres, très forte, surtout vers son extrémité inférieure, où elle est armée d'une pointe de fer pour pousser et harponner les troncs, et d'un crochet latéral pour les tirer à soi. Sur certains points, où la gorge est plus étroite, les flotteurs se font dévaler avec des cordes jusqu'au bord de l'eau. Ailleurs, au-dessous de Frenières, par exemple, au confluent des deux bras principaux de l'Avançon, ils sont obligés de cheminer lentement au pied de grands ravins de gypse, que l'eau ronge par dessous et d'où se détachent à chaque instant, surtout quand il pleut, des éboulements plus ou moins considérables. Si l'on veut se faire une idée de ce que les travaux du montagnard peuvent avoir de pénible et de dangereux, il faut voir à l'œuvre les flotteurs de l'Avançon.

Promenade au Bévieux et à Sublin. — La promenade la plus courte et la plus simple qu'on puisse faire à l'entrée de la vallée de l'Avançon est celle du Bévieux. On y va par la grande route, et l'on revient par le chemin qui est en face, sur l'autre rive, ou vice-versa. Le tout exige une demi-heure. On ne peut se tromper nulle part, pourvu qu'on ne prenne pas, à dix minutes de l'hôtel, la route des Plans, qui se détache sur la droite. Au retour, on a le choix des ponts en face de l'hôtel ou un peu plus bas. Le chemin de la rive droite est plus frais, plus ombragé que la route ; il se tient plus près du torrent. Cette promenade, charmante le soir, en causant, n'est en réalité qu'un supplément à celles du parc.

Le Bévieux est, comme l'indique son nom (Bex vieux), un des endroits les plus anciennement habités de la contrée. C'est là qu'est aujourd'hui l'administration des salines, et que demeure M. de Vallière, le directeur de l'exploitation.

Au-dessus du Bévieux, le cours de l'Avançon devient de plus en plus intéressant ; c'est déjà l'Avançon de la montagne. Un chemin qui se détache de la route immédiatement avant le pont, remonte par la rive gauche jusqu'à Sublin, ferme isolée, au fond de la gorge, à dix minutes au-dessus du Bévieux. D'un côté tombe la forêt, de l'autre bouillonne le torrent. Les ruines d'un aqueduc, dont il ne reste que les hauts piliers, animent cette solitude. (Voir la vignette, page 103.) A Sublin, on passe sur la rive droite, et bientôt le sentier monte rapidement. Il vaut la peine de le suivre cinq minutes jusqu'à ce qu'on arrive près d'un tertre, à main gauche, dont on gagne faci-

lement le sommet, et d'où la vue embrasse l'ensemble de la vallée. C'est moins une vue qu'un tableau dessiné par la nature. L'Avançon bouillonne sous d'épais ombrages, et les lignes hardies des arêtes du Muveran ressortent à l'arrière-plan, encadrées par les forêts des deux pentes.

Pour le retour, il faut, en tout cas, descendre jusqu'à Sublin, d'où l'on peut varier la promenade, soit en s'engageant à main gauche, dans les jolis sentiers de la forêt, soit en passant un petit pont en bois, à droite, un peu au-dessous de Sublin, et en suivant un sentier qui gagne l'ancien chemin de Gryon.

Promenade à Fontana-Sola. — A trois quarts de lieue en amont de Sublin, toujours au bord de l'Avançon, se trouve la maison isolée de *Fontana-Sola.* On peut y arriver par le sentier de Sublin, qui, du point où nous l'avons laissé dans la promenade précédente, continue à remonter la vallée par la rive droite. Il est très pittoresque et très ombragé, mais étroit, rapide, pénible et en assez mauvais état. Dès l'année prochaine, il sera très avantageusement remplacé par une route des plus pittoresques, destinée à l'exploitation des forêts. Elle suivra de près le torrent, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, jusqu'à Fontana-Sola. On y travaille activement. En attendant, le plus simple pour ceux qui aiment les voies de facile accès, est de suivre la route des Plans, et de ne la quitter qu'après une heure de marche, cinq minutes après être sorti de la forêt, au bas des prés de Frenières, au lieu dit la Veneresse. On trouve là un sentier, qui s'engage à gauche, dans la prairie, et conduit droit à Fontana-Sola, où l'on passe



l'Avançon. De Fontana-Sola, un autre sentier vous ramène, à peu près à plat, jusqu'au village du Chêne, sur la route de Gryon, d'où l'on descend au Bévieux soit par la route, soit par l'ancien chemin, qui en évite les lacets.

Le charme de cette promenade consiste surtout dans la variété des sites. D'un côté, sur la route des Plans, de grandes forêts, plus alpines à mesure qu'on s'élève, entretiennent une ombre éternelle; de l'autre, les bouquets de bois de hêtres, les ravines soleillées, les prairies semées de chalets ou de fenils se succèdent sans interruption, et les points de vue changent à chaque pas selon que le sentier disparaît sous l'ombrage, dans les vallécules creusées par les ruisseaux, ou, prenant en

écharpe la pente nue, commande les horizons de la vallée. Le passage d'un versant à l'autre se fait au pont de Fontana-Sola, nom charmant et vrai, qui est, à lui seul, la meilleure des descriptions : fraîches eaux et mystérieuse solitude. Le matin, on montera par le côté de la vue, c'est-à-dire par le Chêne, pour avoir l'ombre au retour ; après midi, on fera la route en sens inverse, réservant pour le bouquet la vue du Muveran à l'approche du soir. Ce Muveran a toujours double part lorsque le soleil, à son coucher, partage entre les sommets des Alpes ses derniers et plus beaux rayons. Il a été orienté par la nature afin de resplendir à cette heure et d'effacer tous ses rivaux. Il brille d'autant plus qu'il est plus chauve et décharné. On le voit s'allumer de la base au faîte, et l'on croirait à un incendie plutôt qu'à des jeux de lumière. Ce n'est plus de la pierre, c'est de la braise, une montagne incandescente.

La promenade est d'environ trois heures. Si on craint la fatigue, on peut monter en voiture jusqu'au Chêne, et se faire chercher pour le retour à la Venéresse, ou vice-versa, ce qui réduit à une heure le trajet à faire à pied.

LE MONTET.

Notice géologique. — Le Montet est cette gracieuse colline qui s'élève de l'autre côté de l'Avançon, en face de l'hôtel, qu'elle domine d'environ 200 mètres. Montagnette avancée dans la plaine, elle est séparée de la montagne proprement dite par le plateau des Devens, qui n'est guère qu'à quarante mètres au-dessus du village de Bex. Sa position isolée et sa

forme ont pu faire croire à certains observateurs, désireux de trouver partout un petit bout de cataclysme, qu'il était le produit d'un vaste éboulement, dont on irait chercher l'origine sur les sommets d'Argentine ou des Diablerets. La géologie populaire l'explique un peu différemment. Elle parle d'un géant qui portait une *hottée* de terre, et qui l'a versée là. Elle dit aussi que le géant n'a fait que se reposer en passant; sa hotte avait un trou, et la terre qui a coulé pendant qu'il était assis a formé le Montet. Une seconde halte, un peu plus loin, aurait, de la même manière, formé la colline de Saint-Triphon. En réalité, le Montet est une petite montagne de gypse, dont les flancs sont chargés de plusieurs dépôts erratiques et glaciaires[1]. Il fait partie d'un vaste gisement de gypse, qui se montre immédiatement derrière l'hôtel des salines, au pied de la montagne, s'étend jusqu'au delà d'Ollon, et qu'on retrouve sur les cols qui coupent les ramifications latérales de la chaîne bernoise, à la Croix d'Arpilles, au Pillon, et plus loin, parallèlement à la grande ligne de dislocation des derniers soulèvements des hautes Alpes. On le trouve intimement uni à la corgneule (rauchwacke), roche poreuse, d'un aspect particulier, qu'on a quelquefois confondue avec le tuf, dont elle se distingue par la structure toujours anguleuse de ses pores. L'origine et l'âge de ces deux roches sœurs ne sont pas encore fixés d'une manière positive; cependant les observateurs les plus compétents sont d'accord pour les envisager comme des

[1] C'est à l'obligeance de M. Sylvius Chavannes, pasteur à Bex, un de nos géologues les plus distingués, que nous devons ces renseignements.

roches métamorphiques, c'est-à- dire qu'elles doivent leur état actuel à l'action intense de forces chimiques ; elles ont subi une transformation. Cette opinion s'appuie, entre autres, sur des phénomènes de transition, qui, nulle part, ne sont plus remarquables que dans les environs de Bex, où l'on peut rencontrer, dans une même couche, les états intermédiaires de la roche calcaire et de la corgneule, ainsi que de la corgneule et du gypse. On sait avec quelle facilité le gypse est attaqué par l'eau. Il en résulte que la plupart des collines de gypse sont sujettes à des effondrements de terrain parfois considérables. Sur le sommet du Montet, de nombreuses dépressions du sol, en forme de cratère ou de chaudière, attestent d'anciens effondrements. Le même phénomène s'est produit sur une plus grande échelle dans les environs d'Ollon. Une autre conséquence fâcheuse d'une désagrégation si facile est l'absence de sources sur les terrains gypseux. Le Montet manque d'eau, et c'est ce qui explique pourquoi les maisons d'habitation y font presque entièrement défaut, tandis qu'elles sont nombreuses sur les coteaux de Chiètres, de l'autre côté de l'Avançon. Les dépôts erratiques qui recouvrent le gypse sont surtout importants sur le versant oriental de la colline, celui qui regarde le Bévieux et les Devens. On y trouve d'anciennes moraines, et beaucoup de blocs isolés, dont quelques-uns jouissent d'une réputation classique, entre autres le Bloc-monstre et la Pierra-Bessa. (Voir page 111.) Toute cette partie du Montet est boisée. Sur les autres versants, la principale culture est celle de la vigne ; c'est la seule qui y prospère, à cause de la sécheresse du sol. La récolte est parfois considérable ; mais le vin n'est

jamais de qualité très supérieure. La vendange n'en est pas moins gaie. Au bas du vignoble qui regarde l'hôtel, s'étend une plaine ombragée, où se réunissent, pour dîner sur l'herbette, vendangeurs et vendangeuses. Entre onze heures et midi, la plus grande partie de la population de Bex s'y trouve rassemblée, formant mille groupes, tous plus joyeux les uns que les autres. On rit, on chante, on danse, au milieu des chars qui plient sous le poids du raisin. C'est la plus populaire des fêtes de l'année, la plus simple et la plus animée.

La flore du Montet est très variée. Sur le versant oriental, la végétation est déjà montagneuse. On y trouve en abondance, au premier printemps, la bruyère rose et l'anémone hépatique. Les châtaigneraies sont riches en orchidées, ainsi que les forêts de pins qui ombragent les ravines au-dessous du signal; enfin la végétation des pentes soleillées, au-dessus des vignes, fait pressentir celle du Valais. En fait d'espèces rares, Gaudin mentionne la *Campanula cervicaria*, l'*Orchis odoratissima*, la *Pyrola chlorantha*, etc. M. Jean Louis Thomas, le fils du célèbre botaniste, se fera un plaisir de donner aux amateurs des indications plus détaillées.

Ascension du Montet. — Il y a plusieurs manières de gravir le Montet. Bons ou mauvais, les chemins sont nombreux. Le plus doux et le plus pittoresque est celui du Bévieux. On suit la route de Gryon jusqu'au plateau qui domine le Bévieux, et sur lequel s'élevait anciennement un bâtiment de graduation; de là on prend, à main gauche, un chemin qui s'élève en zigzags jusqu'au sommet, traversant d'abord un bois de hê-

tres, puis des châtaigneraies. On compte trente-cinq minutes de l'hôtel au sommet. On peut faire la course à cheval.

Le sommet du Montet forme un plateau accidenté qui s'allonge du sud au nord. Le point culminant est un mamelon boisé. La vue en serait fort belle, si elle était dégagée; ce serait une vue d'ensemble sur la vallée du Rhône, la Dent du Midi, les glaciers du Trient et les Alpes de Bex. On aurait tout à la fois. Mais on y est perdu au milieu d'épais fourrés. Le Montet n'en a pas moins ses points de vue, un surtout qu'il faut chercher au bord du plateau, du côté de l'hôtel et presque directement au-dessus, tout près d'une rangée de vieux chênes aux troncs grêles et dépouillés. C'est à peu près la même vue que des balcons du Grand Hôtel, mais avec plus d'air, plus d'espace et de plus vastes horizons. Belle à toute heure du jour, elle l'est surtout au lever du soleil. Le premier rayon est pour les glaciers du Trient, véritables glaciers de hautes cimes, dont rien encore n'a souillé la pureté, et qui, tournés vers l'aurore, en réfléchissent avec amour la fraîche lumière. Aussitôt après s'allume le sommet de la Dent du Midi, qui regarde aussi l'orient. Elle était morte, cette reine des Alpes; elle prend vie, tandis qu'en face, la Dent de Morcles, encore endormie, continue son rôle de tous les jours, qui est de faire mieux ressortir la splendeur de sa rivale.

Si l'on est pressé, on peut descendre très rapidement, soit par un sentier assez abrupt, entre les vignes et les bois, qui tombe sur le hameau de la Scie, en face de l'hôtel, soit par un chemin qui s'engage obliquement dans le vignoble et va rejoindre la route dite de Parthiaz, simple route de dévestiture,

à l'usage des propriétaires de vignes. Sentier et chemin se voient également dès qu'on est au bord du plateau. Mais la véritable manière de faire la promenade du Montet est de prendre le temps nécessaire pour une longue flânerie. Ce serait peine perdue que de vouloir indiquer au voyageur les sentiers qui se croisent sur ce plateau ondulé. Il ira au gré de sa fantaisie. S'il veut de l'ombre, les grands bois ne manquent pas; s'il aime les retraites champêtres, les romantiques solitudes, voici des plis de terrain et des vallécules, qui se dérobent entre les tertres boisés; s'il préfère les points de vue à la fois dégagés et bien encadrés, il en trouvera toute une série en suivant autant que possible le bord des rampes qui tombent sur la plaine. Il est facile de se perdre sur ce plateau accidenté, qui n'a pas moins d'une demi lieue de longueur, du sud au nord; mais c'est un plaisir de plus. D'ailleurs on est sûr de ne pas se perdre pour plus longtemps qu'on ne voudrait. Il n'y a, pour se retrouver, qu'à suivre dans une direction quelconque le premier chemin venu; tous finissent par descendre sur un versant ou sur l'autre. A l'extrémité nord du plateau, se trouve un signal avec les ruines d'une vieille tour carrée et une belle échappée, entre les arbres, sur la plaine et le lac dans le lointain.

Le tour du Montet et la Pierra Bessa.—Le tour du Montet peut se faire en voiture, en une heure environ, par le Bévieux et les Devens, et retour par Bex. C'est une charmante promenade; mais à pied et par les sentiers elle l'est plus encore. On suit la route des Devens jusqu'au-dessus du Bévieux, d'où l'on s'enfonce dans la forêt, en laissant la route à droite. Les

sentiers s'y croisent en grand nombre, et l'on peut prendre celui qu'on veut, pourvu qu'on ne perde pas de vue cette indication générale qu'il ne faut s'engager ni à droite sur le plateau, ni trop à gauche sur la pente du Montet. Il faut, autant que possible, suivre les bases de la colline. Après dix minutes d'une paisible flânerie, on voit se dessiner dans la forêt des formes étranges. Ce sont les grands blocs erratiques du Montet, qui se dressent au milieu des hêtres et des sapins. Le premier est le Bloc-monstre, masse énorme, reposant sur la pente, dans une éclaircie. Deux minutes plus loin, et un peu plus bas, au milieu des arbres de haute futaie, se cache la Pierra Bessa, avec ses deux pointes fantastiques. Plus loin, en montant un peu, on trouvera d'autres groupes en grand nombre, dont quelques-uns très pittoresques, entre autres celui dont nous donnons le dessin. Ces blocs sont classiques, surtout les deux premiers. C'est en les étudiant que Charpentier a découvert la théorie, aujourd'hui incontestée, du transport des débris erratiques par les glaciers. Que de fois il sortit de sa maison (la maison aux volets verts et blancs, au pied de la montagne, de l'autre côté du plateau des Devens) sans autre but que de venir rôder autour de ces pierres mystérieuses et de chercher le secret de leur origine! Que de fois aussi, il y conduisit d'autres savants, pour leur faire, en présence de ces témoins antiques, les honneurs de sa découverte! Léopold de Buch hochait la tête, Agassiz finissait par se laisser convaincre; aujourd'hui les plus rebelles ont dû céder à l'évidence. Ces blocs nous racontent l'histoire d'un âge du monde; ils nous apprennent que ce petit glacier du Plan-Névé, qu'on



voit suspendu aux précipices du Muveran, n'est que le dernier débris d'un glacier formidable, lequel remplissait toute la vallée de l'Avançon, et venait aux Devens en rejoindre un bien plus formidable encore, celui du Rhône, qui débouchait du Valais et allait couvrir la moitié du plateau suisse.

Voici la description que donne Charpentier du Bloc-monstre et de la Pierra-Bessa.

« Près de ma demeure, aux Devens, il y a sur le flanc septentrional d'une petite montagne de gypse, appelée le Montet, un bloc calcaire provenant des montagnes qui bordent la vallée

de l'Avançon. La longueur moyenne de ce bloc est de 54 pieds, sa largeur de 49 et sa hauteur de 61 pieds ; il offre par conséquent un volume de 161 000 pieds cubes. Les arêtes et les angles sont peu émoussés. C'est le plus grand bloc erratique que je connaisse, je le nommerai *Bloc-monstre.*

» La *Pierra-Bessa* est un bloc calcaire de 42 000 pieds cubes, situé à environ 400 pieds du bloc monstre. Il provient également de la vallée de l'Avançon.... C'est une pyramide de 61 pieds de hauteur, dont la base est un triangle isocèle, les deux côtés longs ont environ 58 pieds chacun, et le côté court 32 pieds. Elle est fendue verticalement du sommet à la base. La fente est assez large pour qu'un homme puisse s'y introduire; un fragment de moyenne grosseur, détaché de la partie supérieure, est resté pris entre les parois de la crevasse. Cette rupture est évidemment le résultat d'une chute que le bloc a faite au moment où il a pris place. »

Charpentier explique ensuite comment la Pierra-Bessa a dû glisser sur le bord escarpé du glacier, au moment où il se retirait. La violence de la chute a déterminé la brisure, et l'appui du glacier a permis l'équilibre hardi de cette haute pyramide. (Voir Charpentier: *Essai sur les glaciers,* pages 125, 126, 146, 236 et sq.)

Le nom de Jean de Charpentier a été gravé par les soins de Jean Louis Thomas sur le Bloc-monstre.

En continuant par les sentiers de la forêt, on arrive à l'angle nord du Montet, en face des maisons des Devens, et l'on ne tarde pas à trouver un chemin fort bien tracé, le chemin dit de la Combaz, qui conduit à Bex en écharpant la colline. Il

monte un peu d'abord, dans le bois; puis il file à plat et vient traverser la magnifique châtaigneraie où se trouve la maison isolée de la Combaz, après quoi, il s'incline sur Bex, en traversant un vignoble. De la Combaz, la vue est très dégagée sur la plaine du Rhône jusqu'au lac Léman.

La promenade toute entière prendrait à peine deux heures, si l'on marchait toujours; mais il y a trop de tentations en chemin pour ne pas perdre une bonne heure de plus, peut-être davantage, à faire l'école buissonnière. On tourne autour des blocs erratiques, on escalade les plus accessibles, on va à la découverte de groupes nouveaux, on trouve mille fleurs à cueillir, et on ne résiste guère à la tentation de s'asseoir sous les châtaigniers antiques. Le mieux est d'y consacrer une après-midi, de passer dans la forêt les heures les plus chaudes, et de réserver le coucher du soleil pour une des stations favorables du chemin de la Combaz.

Campagne Billiard. — Ravissante villa, à quart d'heure de l'hôtel, sur la dernière terrasse du Montet, immédiatement au-dessus du rocher de gypse qui domine le village de Bex. On y va par un sentier, qui se détache à gauche du chemin de la Parthiaz, (rive droite de l'Avançon, un peu au-dessous du Pont de pierre, en face du domaine de l'hôtel). Ce sentier va longer le dessus du rocher, et offre partout les plus heureuses échappées. Près de la maison, dans une enceinte bien close, s'ébattent trois chamois. On peut, au retour, descendre sur Bex par l'avenue de la campagne.

LA TOUR DE DUIN.

La tour de Duin couronne la plus gracieuse des collines de toute la vallée du Rhône. C'est, avec quelques murs et quelques fossés, le dernier débris du château de Bex, comme on l'appelait dans l'origine. Construit au XIIe siècle, par Girold de Bex, ainsi qu'on l'a vu dans la notice sur le village de Bex, il passa entre les mains de différentes familles, des de la Tour, des de Greysier, des de Blonay, jusqu'en 1431, où Ant. de Duin en devint le seigneur, grâce à son mariage avec Marguerite de Blonay, la dernière des filles de Jean de Blonay. Il fut détruit pendant les guerres de Bourgogne, comme les châteaux de Saint-Triphon, d'Aigremont, etc. Le sire de Duin expia ainsi sa fidélité à la maison de Savoie. Cette ruine n'est plus aujourd'hui qu'un ornement pour la contrée. Elle appartient à M. Grenier, l'un des principaux promoteurs des diverses entreprises dont nous avons parlé dans l'introduction générale.

La colline de Duin n'est pas très élevée, 180 mètres au-dessus du Rhône; mais elle n'en est pas moins charmante. Vue de l'hôtel, elle fait l'effet d'un bouquet de châtaigniers. Il n'y a pas dans les environs de Bex de plus séduisants ombrages. Il faut dire que le châtaignier est, par excellence, l'arbre pittoresque. Il a rarement le développement du tilleul, du chêne, de l'érable. A l'ordinaire, en vieillissant, il voit mourir quelques-unes de ses branches, parfois les plus belles; mais il en pousse d'autres, et tout un groupe de châtaigniers peuvent naître d'un aïeul au tronc



La tour de Duin.

mort. De là des accidents sans nombre. Autant de châtaigniers, autant d'individus ou de groupes originaux. Le châtaignier est l'arbre du monde qui se répète le moins. Ses larges feuilles découpées, au bout de branches capricieusement tordues, encadrent le paysage mieux que ne pourrait le faire le feuillage d'aucune autre espèce; son ombre, presque aussi fraîche que celle du noyer, invite à s'asseoir, et les sentiers où la fatigue est le plus lente à venir, sont ceux qui circulent sur les pentes qu'il peuple de ses forêts.

Il faut se défier des sentiers, en apparence plus courts, qui partent des terrasses de l'hôtel, dans la direction de la tour de Duin. Le vrai chemin se prend à l'angle du domaine du château actuel de Bex, propriété de M. Grenier, dans le premier groupe de maisons, au-dessous de l'hôtel. C'est le chemin du hameau dit Châtel; il va longer par le pied le flanc oriental de la colline de Duin. Un peu après avoir passé le ruisseau, souvent à sec, de la Croisette, on trouve un sentier qui monte à droite, et va directement à la tour. La distance n'est guère que d'une demi-heure.

On pouvait autrefois, moyennant une clef et l'autorisation du propriétaire, monter au sommet de la tour. On ne le peut plus aujourd'hui, à moins d'y faire transporter une échelle assez haute pour en atteindre une autre, qui est restée fixée à la partie supérieure du mur. C'est dommage, car la vue a son cachet particulier, qui tient surtout à la grâce des premiers plans. Il vaut la peine de monter à ce belvédère, surtout au temps de la floraison des châtaigniers. Toutefois, il est probable que la plupart des promeneurs iront chercher à la tour de Duin moins la vue

que la ruine elle-même et les frais ombrages qui l'entourent. Les brillantes échappées que le hasard leur offrira, ne seront qu'un assaisonnement de plus au plaisir. S'asseoir et deviser, ou, si l'on est seul, dessiner, lire, rêver; voilà ce qu'on fait à la tour de Duin. Il est peu de ruines où s'associent plus heureusement les souvenirs du passé et les beautés toujours jeunes de la nature. Un lierre antique en tapisse les murs, et de vieux chênes ombragent le préau solitaire. On se figure tour à tour, entre les murailles de ce donjon, la triste vieillesse du sire Bertholet de Greysier, poursuivi par le souvenir de son crime, et forcé, avant de mourir, d'abandonner à ses créanciers le manoir de ses pères, la vie sans souci de l'ancienne noblesse vaudoise, réceptions, festins, chevauchées, et la grâce des jeunes châtelaines, car il n'y eut jamais, dans une résidence pareille, que de gracieuses châtelaines. Il en est deux dont les légendes populaires ont gardé le souvenir : la première, pour avoir entendu seule, dans une nuit d'insomnie, le cor du vacher de Javernaz, sonnant l'alarme tout au haut de la montagne, et appelant à l'aide son seigneur contre les Valaisans qui venaient enlever ses troupeaux; la seconde, pour avoir été miraculeusement protégée par la bonne fée Frisette, qui habitait la grotte de Saint-Maurice. (Voir pag. 133.)

Pour descendre, on peut varier la promenade de plus d'une manière. Il suffit de prendre un sentier au coin sud-est des terrasses de la ruine; il aboutit à une maison, d'où l'on peut prendre à gauche pour rejoindre le chemin du Châtel, ou à droite pour revenir à Bex, en passant par une ferme isolée, au pied des rochers de la tour.

LES COTEAUX DE CHIÈTRES.

Les coteaux de Chiètres forment une petite montagne d'environ deux lieues et demie de tour, entre le ruisseau de la Croisette, affluent de l'Avançon, la route de Bex à Saint-Maurice, et le ruisseau du Courset, qui, tombant des rochers de Javernaz, vient se jeter dans le Rhône, en face de Saint-Maurice. Ils présentent leurs escarpements au Rhône, qu'ils resserrent en face de Saint-Maurice. A l'est et du côté de Bex, ils s'inclinent en pentes adoucies, très richement accidentées et presque partout couvertes de forêts. La colline de Duin n'en est que le signal le plus avancé. Le dessus forme un plateau très irrégulier qui mesure une demi-lieue carrée; ce ne sont qu'ondulations, vallécules, collines, mamelons, bouquets de bois, clairières, prairies, fermes, et, çà et là, de jolies maisons de campagne. Le point le plus élevé, situé en arrière, au-dessus du village de Châtel, domine le Rhône de 208 mètres.

On a commis la même erreur pour les coteaux de Chiètres que pour la colline du Montet. On en a attribué la formation à un éboulement parti du sommet de la montagne de Javernaz. L'étude de leur constitution géologique, nous écrit M. Chavannes, prouve qu'ils se rattachent de la manière la plus étroite aux coteaux de Veyrossaz, disposés en terrasse de l'autre côté du Rhône. La correspondance des couches est parfaite. Les assises inférieures sont d'un calcaire d'aspect variable; les très rares fossiles qu'on y a trouvés appartiennent à l'époque jurassique

inférieure. Le sommet laisse fréquemment affleurer un calcaire argileux, schisteux, entièrement dénué de fossiles, et qui forme, en se délitant, un sous-sol excellent pour la vigne. Aussi les crus des Caillettes et de Crie jouissent-ils dans la contrée d'une réputation méritée. Comme le Montet, les coteaux de Chiètres ont leur fête d'automne, surtout animée le jour où l'on vendange le riche vignoble du versant sud, du côté du village de Lavey.

Les chemins et sentiers se croisent en tous sens sur les flancs et sur le dessus des coteaux de Chiètres. On peut y faire autant de promenades qu'on voudra. La plus naturellement indiquée est d'en faire le tour. C'est par là qu'on commencera, si l'on veut s'orienter.

Tour des coteaux de Chiètres. — On peut le faire en voiture, comme celui du Montet. On prend la route de Châtel, à l'angle du domaine du château de Bex, et on remonte lentement, avec elle, le versant nord du plateau qui sépare la colline de Chiètres de la montagne proprement dite. On traverse le village de Châtel, qui n'offre rien de remarquable; on continue pendant quelques minutes encore dans la même direction, puis la route tourne, s'incline vers la droite, et descend bientôt assez brusquement sur Saint-Maurice, d'où la grande route vous ramène à Bex. Faite en voiture, cette promenade peut être complétée par une visite aux bains de Lavey et aux diverses curiosités qu'offre la ville de Saint-Maurice. Nous la traiterons plus en détail au chapitre suivant, spécialement consacré aux excursions en voiture.

Le piéton peut faire le même tour à peu près, mais d'une manière beaucoup plus pittoresque. Au lieu de descendre au village, pour prendre la route de Châtel, il prend un sentier qui part de la terrasse de l'hôtel, au delà du jet d'eau. Ce sentier traverse d'abord de beaux vergers; puis il s'engage dans les châtaigneraies et va très directement à Châtel. De là, on suit la route jusqu'au groupe de maisons qui porte le nom de Couvaloup, un quart de lieue plus loin que le point culminant du plateau, et déjà sensiblement plus bas, sur le versant qui regarde le Rhône. C'est là que vient aboutir la route neuve de Chiètres, laquelle écharpe le flanc occidental de la colline, au-dessus des rochers qui dominent la plaine. Elle offre une succession de points de vue variés sur la plaine et les montagnes en face. En la suivant, on rentre à Bex par le hameau de l'Allex.

On peut aussi quitter la route de Châtel au point culminant du plateau, au lieu dit aux Caux, pour prendre un petit chemin à char, à droite, qui monte au Boët, sur les mamelons les plus élevés des coteaux de Chiètres. La vue en est fort belle, plus dégagée que celle du Montet. La Dent du Midi, vue de près, se présente dans toute sa hardiesse; le regard plonge directement sur Saint-Maurice et le grand cirque de ses rochers, dominés de loin par les beaux glaciers du Trient; les premiers plans, du côté de Chiètres et de la tour de Duin ne sont que verdure et gracieux accidents, par delà lesquels s'ouvrent les perspectives de la plaine du Rhône et du lac. Du Boët, le chemin va rejoindre la nouvelle route de Chiètres.

Enfin, on peut descendre, avec la route de Châtel, jusqu'au

pont de Saint-Maurice, qu'on ne passe pas, et remonter à la nouvelle route de Chiètres par le sentier des fortifications, sur la rive vaudoise, sentier ardu, qui monte de terrasse en terrasse et de bastion en bastion. On a vue directe sur les ouvrages correspondants, de l'autre côté du Rhône. Ce défilé, d'apparence formidable. est moins facile à défendre qu'il n'en a l'air. Il y aurait, sans doute, de grands obstacles à vaincre pour emporter d'assaut le passage; mais il est trop aisé de le tourner par le chemin même que nous avons suivi, et de venir déboucher en face du Rhône, derrière les ouvrages de la rive vaudoise.

La nouvelle route de Chiètres est bonne ; on peut donc faire en voiture la première des promenades que nous venons de décrire. Toutefois les coteaux de Chiètres attireront surtout les amateurs d'excursions à pied. Il faut de deux heures et demie à trois heures pour en faire le tour. La manière la plus longue est la dernière, celle des fortifications de Saint-Maurice; c'est aussi la plus pénible, parce qu'il y a beaucoup à remonter, par une pente exposée à toute l'ardeur du soleil.

Dans le cas où l'on désirerait utiliser pour le retour le chemin de fer de Saint-Maurice à Bex, et voir cependant les parties les plus intéressantes des coteaux de Chiètres, on pourrait combiner la promenade ainsi qu'il suit : Par le sentier jusqu'à la route de Châtel; par la route de Châtel aux Caux; par le petit chemin, à droite, au Boët; d'où descente sur la route neuve de Chiètres; puis, à Saint-Maurice, par le sentier des fortifications. Ce tour ne prendrait pas plus de deux heures.

Après l'une ou l'autre de ces promenades, on aura une idée générale des coteaux de Chiètres, et si l'on y revient, ce sera probablement pour prendre l'un des nombreux chemins ou sentiers qui se détachent de la nouvelle route de Chiètres, dans la direction de la tour de Duin ou de Châtel. Tantôt montant, tantôt descendant, ils circulent entre les mamelons qui accidentent le plateau supérieur, desservent au passage des fermes disséminées, et vont, comme au hasard, de retraite en retraite, de colline en colline. Un des plus jolis descend au lac Luissel, qui n'est plus guère aujourd'hui qu'un marais à moitié desséché. La tradition a conservé le souvenir d'une bataille livrée sur ses bords. Le 24 mars 1791, on y trouva, à six pieds de profondeur, des armes anciennes, telles que des épées à deux tranchants, et quelques fers de lance. Elles sont conservées au Musée de Lausanne.

AUX MONTS.

Immédiatement au-dessus de l'hôtel, sur la pente ininterrompue qui gagne l'arête de Châtillon et de Javernaz, se trouvent, au milieu des forêts, les vertes oasis des pâturages qu'on appelle les Monts. L'altitude en est d'environ 800 mètres au-dessus de la mer, soit moins de 400 mètres au-dessus de l'hôtel. On peut y arriver par le promenoir en zigzag que la société des Bains a fait établir sur la pente de la montagne, derrière l'hôtel. Tout au haut du promenoir, on trouve un petit chemin qui aboutit à l'une de ces oasis; d'où, tirant à droite, et filant à peu près à plat, par un très joli sentier,

on arrive à l'oasis principale, la plus belle pour la vue, et la plus spacieuse. On descend du côté opposé, par le sentier dit des Recourbes, qui tombe rapidement jusqu'au lit du ruisseau de la Croisette, qu'on longe par la rive droite jusqu'à ce qu'on arrive à la route de Châtel, à l'endroit même où elle franchit le ruisseau. Promenade d'environ deux heures et demie.

Un chemin plus facile, mais plus long d'une heure, passe par Plan Seujet. On remonte la route des Plans pendant quarante minutes environ. Dès qu'on a franchi le petit ruisseau appelé le Poët-Torrent, parce qu'il devient parfois un mauvais torrent (poët signifie laid, en patois) on prend un chemin montant, à droite. Si l'on s'accorde le luxe d'un char pour cette première partie, et qu'on veuille avoir un peu moins à monter à pied, on peut se faire conduire vingt minutes plus loin, jusqu'un peu avant le dernier des petits ruisseaux qui tombent des ravines de la forêt (il forme une cascatelle au bord de la route), et l'on trouve un autre chemin, qui monte également à droite, mais en obliquant en arrière; ces deux sentiers aboutissent aux *fenages* de Plan Seujet, qui sont à peu près à la hauteur des fenages des Monts; un sentier, qui file à droite, presque à plat, y conduit en ligne assez directe.

Je conseille particulièrement cette promenade aux personnes qui aiment à dessiner. A chaque instant on s'arrête devant un tableau tout fait. Les chalets des Monts, ombragés de grands noyers, forment des groupes qui appellent le pinceau. Au-dessous, la pente devient plus ardue et se dé-

robe. Une simple bordure de hêtres ou de sapins ferme le pâturage incliné, et le regard, sans être arrêté par aucun second plan, voit fuir au loin les lignes des montagnes de Savoie, du lac et du Jura. Si M. de Chateaubriand eût suivi le sentier des Monts, il est probable qu'il eût parlé moins mal du paysage alpestre ; il y aurait trouvé ce que cherchait l'instinct de son génie de peintre: un premier plan pittoresque, d'un relief bien saillant, et l'infini par delà.

Il existe des oasis semblables, à peu près au même niveau, au-dessus du village de Châtel. On y monte de Châtel par un sentier direct et rapide. C'est le même genre de sites. Un très joli sentier de retour descend par la gorge du ruisseau du Courset. La promenade tout entière est d'environ quatre heures. Les escarpements de la brèche de Javernaz, dont on est dominé, sont d'un grand effet. Le ruisseau du Courset, qui tombe de ces hauteurs, est souvent à sec. En temps de pluie, il anime de hardies cascades cette entaille formidable.

CHAPITRE V.

PROMENADES EN VOITURE EN PLAINE.

Nous ne parlerons guère que des promenades en voiture faciles à faire en une demi-journée, même en s'accordant le temps nécessaire pour les compléter en se rendant, à pied, aux endroits les plus intéressants à visiter. Si l'on veut en faire de plus longues, les routes mènent loin.

Nous avons déjà mentionné, au chapitre précédent, le tour du Montet qu'on fait très agréablement en voiture par le Bévieux, les Devens et le village de Bex, ainsi que celui des coteaux de Chiètres. Simples et jolies promenades d'une heure et une heure et demie. Pour les promenades plus longues, que nous avons à décrire, on pourra, dans plus d'un cas, remplacer la voiture par le chemin de fer, qui marche plus vite et à meilleur marché; mais le chemin de fer est à demi-lieue

de l'hôtel ; il passe à distance des points les plus intéressants, et il a toujours l'inconvénient d'astreindre les voyageurs à ses heures.

LAVEY ET SAINT-MAURICE.

Cette promenade est de celles que tous les étrangers voudront avoir faites, soit à pied, soit en voiture, soit en utilisant le chemin de fer. La plus agréable manière de la faire en voiture, est, selon nous, d'aller aux Bains de Lavey par Châtel et le village de Lavey, et de revenir par la grande route, en s'arrêtant à Saint-Maurice. Les haltes déduites, un bon trotteur ferait le tour en deux heures.

Le village de Lavey, caché dans ses vergers, est très riant, mais n'offre rien de remarquable. Les bains sont au bord du Rhône, demi-lieue plus loin. Le nom de Lavey (en latin Lavetum) semble indiquer que ces eaux étaient connues dans l'antiquité. M. de Gingins, le savant historien, suppose que du temps des Romains Lavey était déjà une station thermale. Ce qui le confirme dans cette idée, c'est la tradition qui place à Saint-Maurice une statue d'Hygia, la déesse de la santé. Il est certain d'ailleurs que ces localités ont été très anciennement habitées. On a trouvé des antiquités de l'âge de la pierre à Es-Lex, un peu plus loin que les bains. M. de Gingins attribue la ruine de cette station à la chute du Tauretunum [1]. Quoi qu'il en soit, si les eaux thermales de Lavey

[1] *Tauretunum* est le nom d'une montagne, sur l'emplacement de laquelle on a beaucoup discuté, qui doit s'être éboulée, dans la vallée

ont été connues des anciens, elles ne le sont des modernes que depuis un demi-siècle. Un certain pêcheur, nommé Landry, doit avoir remarqué le premier, en 1813, qu'une source chaude sortait dans le lit même du Rhône ; mais il se garda d'en rien dire. Dix-huit ans plus tard, un autre pêcheur fit la même découverte. Celui-ci eut le bon esprit de la communiquer à M. de Charpentier, qui en fit part au gouvernement vaudois, et fut chargé des travaux nécessaires pour isoler la source. Des bains provisoires furent installés ; puis on construisit un premier hôtel ; bientôt Lavey devint une station thermale des plus fréquentées. Il faut que les eaux en soient efficaces, car le séjour de Lavey est peu séduisant. C'est une prison, prison pittoresque, qui vaut bien une promenade, mais où l'air manque à la longue. D'un côté, coule le Rhône, qui gronde et bouillonne comme un simple torrent ; de l'autre, tombent des rochers à pic, qui réfléchissent les rayons du soleil. Il n'y a, entre le fleuve et les rochers, qu'une étroite bande de terrain, où de maigres bosquets essaient de donner quelque ombrage. Sans le courant d'air que produit le voisinage du Rhône, les bains de Lavey seraient inhabitables en été. Autrefois on y était moins

du Rhône, en l'an 563. Ses ruines auraient barré le Rhône, qui, après avoir fait lac en arrière, aurait rompu sa digue et ravagé toute la vallée. On la cherchait autrefois plus bas, dans le voisinage de Noville et de Chessel. MM. de Gingins et Troyon veulent que le Tauretunum soit la Dent du Midi. S'ils ont raison, il est facile de comprendre comment la station de Lavey aurait été emportée par les eaux, après la rupture de la digue ; mais M. Morlot a fait valoir des arguments très forts en faveur de l'ancienne hypothèse, en lui donnant une précision toute nouvelle.

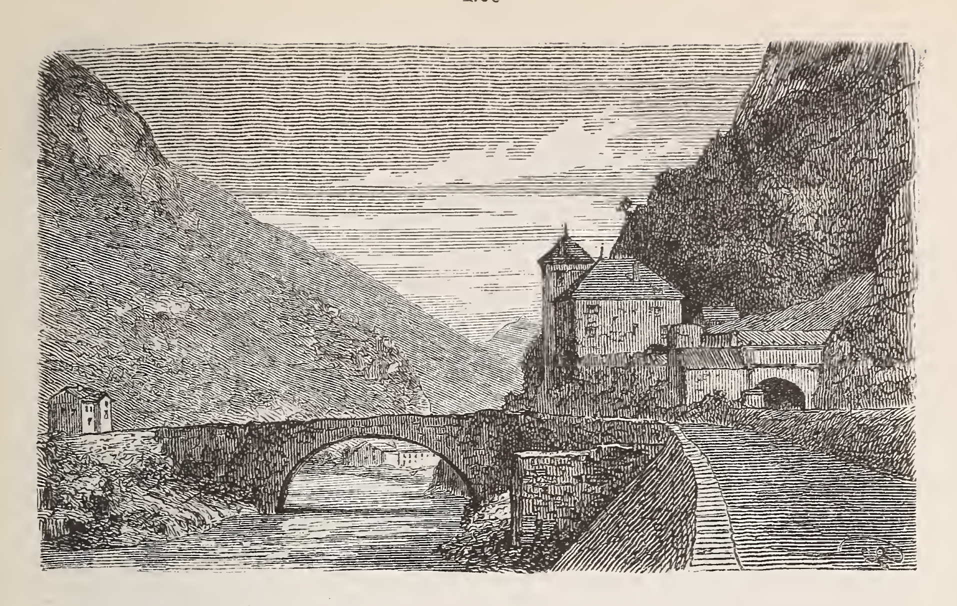
enfermé. Un pont en bois franchissait le Rhône en face des bains. Ce pont avait été construit par une société d'actionnaires qui espéraient en retirer un bénéfice, en prélevant un droit de passage sur les piétons et les voitures. Les baigneurs en profitaient pour s'échapper, moyennant quelques sous. Cependant la société jugea à propos de liquider. Elle fit vendre son pont aux enchères. Les propriétaires des hôtels commirent la faute de le laisser acheter par le gouvernement du Valais, qui s'empressa de le détruire, pour n'avoir plus à y entretenir un poste de gendarmerie, et pour fermer un débouché qui faisait tort à Saint-Maurice. Grande faute, dont les conséquences furent aggravées par l'insuffisance des premiers travaux destinés à encaisser la source. Les infiltrations de l'eau froide du Rhône augmentaient chaque année, et avaient déjà considérablement abaissé la température des eaux chaudes. Le gouvernement du canton de Vaud voulut au moins remédier à ce dernier inconvénient. Il fit faire, sous la direction de M. l'ingénieur Marguet, des travaux complets et définitifs. Un puits de 70 pieds de profondeur amena la découverte du point où la source jaillit du rocher. Soigneusement isolée, et à l'abri de toute infiltration, elle arrive aux bains avec une température de 47° centigrades. Sa température en sortant du rocher est de 52° centigrades. Nul doute que Lavey ne retrouvât une partie de sa vogue première, si le pont pouvait être rétabli. En attendant, il attire de nouveau les baigneurs sérieux, et l'on assure que des efforts intelligents vont être tentés pour rendre le séjour plus agréable. Selon M. le docteur Cossy, les eaux de Lavey sont surtout efficaces

pour guérir les affections catarrhales les plus invétérées des voies urinaires.

Après avoir visité les bains et la source, on fera encore quelques pas, au bord du Rhône, pour aller voir une cascade qui n'a pas beaucoup d'eau, mais qui est très gracieuse. Promenade favorite des baigneurs.

Au retour, on laisse à droite le village de Lavey et on passe le pont de Saint-Maurice, dont la voûte hardie, jetée d'un rocher à l'autre, franchit le Rhône d'un seul élan. Quoique la gravure, la peinture et la photographie aient mille fois reproduit ce site devenu classique, on revoit toujours avec le même plaisir ce fleuve encaissé dans son lit sauvage, ce pont jeté par dessus, ce vieux château, aux volets rouges et noirs, qui ferme le défilé, ces rochers à pic, hérissés de bastions, et contre lesquels s'adosse une ville presque aussi vieille qu'eux, cette vallée aux parois sévères, et, dans le lointain, le dôme du Catogne qui la ferme brusquement.

Aussitôt le pont franchi, et avant qu'on ait abordé les premières maisons de la ville, on verra de grands écriteaux parlant d'une grotte aux Fées, située plus haut, sur la pente, et les cicérone ne manqueront pas pour offrir leurs services. Si la grotte nous tente, allons-y; mais commençons par dresser notre plan de campagne, car il n'y a pas moins de quatre choses à voir à Saint-Maurice : la ville elle-même, le couvent, l'ermitage et la grotte. Les petits marcheurs se contenteront peut-être des deux premières; les jeunes gens à la jambe alerte pourront aller partout.



La ville de Saint-Maurice n'est pas belle, malgré une rangée de maisons d'un style assez aristocratique; mais elle est curieuse par son ancienneté, par sa situation et par sa population. C'est l'Agaunum des Romains, plus anciennement nommé Tarnade. Les Romains y ont laissé de nombreuses traces de leur passage, entre autres une quantité de pierres tumulaires. Ils y tenaient garnison et y avaient élevé des murailles. Le nom d'*Agaune,* beaucoup plus moderne, fait allusion au sacrifice de St. Maurice et de ses compagnons d'armes. « *Agones martyrum,* » disait St. Jérôme. C'est notre mot français, *agonie.* St. Maurice était le chef d'une légion, appelée *thébéenne,* sans doute parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde en Egypte. L'empereur Maximien voulut s'en servir pour anéantir le christianisme dans les Gaules. Elle refusa. Maximien la fit décimer deux fois; elle resta inébran-

lable. Enfin, il la fit tailler en pièces par ses troupes réunies. Chefs et soldats subirent la mort sans murmure, ni résistance. Ce massacre doit avoir eu lieu à Agaunum, le 22 septembre 286. On sait que l'authenticité de cette tradition a été fort contestée, et que nombre d'historiens l'ont révoquée en doute. Quoi qu'il en soit, Tarnade est devenu, sous le nom d'Agaunum d'abord, puis de Saint-Maurice, un lieu vénéré par la chrétienté. Il s'y faisait autrefois de nombreux pèlerinages. La population de la ville est de 1666 habitants.

L'abbaye de Saint-Maurice, de l'ordre des Augustins, passe pour le plus ancien couvent qui ait été fondé de ce côté des Alpes. Elle fut si richement dotée au VIe siècle, par Sigismond de Bourgogne, que le nombre des moines s'éleva, dit-on, à plus de cinq cents. Les bâtiments actuels, d'une architecture sévère, même triste, sont de date récente; ils ont remplacé ceux que détruisit l'incendie en 1693. Seule la grande tour est restée debout; on la dit du XIIIe siècle.

La bibliothèque renferme des manuscrits précieux. Le trésor est riche en reliques et en objets d'art. Signalons, entre autres, les restes de St. Maurice, dans une châsse plaquée en argent et ornée de pierres précieuses; deux bustes, l'un en argent, l'autre en argent doré, contenant les têtes de St. Candide et de St. Victor, martyrs thébéens; une statue équestre, en argent, haute de cinquante centimètres et représentant St. Maurice, don d'Emmanuel Philibert de Savoie; la mitre et la crosse du pape Félix V; un beau vase d'agathe, grec, d'une seule pièce; une aiguière en émail sur or, ornée de saphirs, qui, dit-on, a été donnée par le calife Haroun-al-Ras-

chid à l'empereur Charlemagne, et par celui-ci au monastère; le calice et le patène, en argent doré, du cardinal Matthieu Schinner; l'anneau de St. Maurice, saphir brut, serti d'or; un morceau de la vraie croix, donné par St. Louis ; un beau reliquaire en or, don du pape Eugène III, etc.

L'abbé de Saint-Maurice prend le titre de comte et d'évêque de Bethléem, *in partibus.* Le martyr dont il porte le nom est le patron d'un ordre célèbre, créé par Emmanuel Philibert, duc de Savoie, pour récompenser le mérite militaire, et approuvé par Grégoire XIII en 1572.

Avant de visiter le couvent, on traversera probablement, soit en voiture, soit à pied, la grande rue de la ville, parallèle au Rhône. Elle offre un curieux mélange de noblesse et de négligence. L'entrée en était fort étroite et sale, il y a peu d'années encore. Une réparation faite à la route l'a singulièrement améliorée ; mais la plupart des petites rues latérales ne sont guère engageantes. Pour aller au couvent, qui est situé au pied du rocher, tout près de l'ouverture du tunnel où s'engage la voie ferrée, il faut prendre l'une des deux premières rues à droite.

On ne parcourra pas la ville sans rencontrer des crétins. C'est la plaie du Bas Valais. Saint-Maurice en a moins que d'autres localités, Martigny, Branson, Fully; assez cependant pour qu'on soit sûr d'en voir, ne fît-on que passer. Heureusement qu'on y trouve aussi des visages mieux faits pour attirer et reposer les regards. Le crétinisme tient au pays, au manque d'air, à la chaleur énervante de ces gorges étouffées; il n'est point affaire de race. Les personnes vraiment belles

sont nombreuses dans la société aristocratique de Saint-Maurice et des environs; elles ne sont pas rares non plus parmi les simples paysannes. Le type n'est plus du tout celui de la Suisse centrale, de l'Oberland, de l'Unterwald, de Lucerne. Les traits sont plus accentués, le nez plus aquilin, le teint plus mat. On sent le voisinage de l'Italie.

Du couvent on se rend à l'ermitage de *Notre-Dame du Scex* (rocher, *saxum*). On passe la voie ferrée, entre le couvent et la gare, et l'on prend la petite route qui file au pied des rochers. L'ermitage se voit de loin. Il est situé sur une corniche assez étroite, au milieu de la paroi sémi-circulaire qui domine la ville. On y monte par un sentier qui se détache à droite de la route, et escalade l'un après l'autre les gradins du rocher. L'ermitage se compose d'une cabane pour l'ermite et d'une petite chapelle. Le premier des anachorètes de notre Dame du Scex fut St. Amé, religieux de l'abbaye de Saint-Maurice, qui s'y retira en l'an 610, et y passa trois années dans les rigueurs de la pénitence la plus austère. On cite des femmes parmi ses successeurs, entre autres demoiselle Wilhelmine, fille de Jean de Ripa, à la fin du XIVe siècle. Il y a vingt et quelques années, l'ermite était aveugle; une pauvre vieille femme, qui n'avait qu'un œil, lui apportait sa nourriture.

La promenade de l'ermitage prend environ une heure. On peut, au retour, aller visiter la chapelle de Véroliaz ou Vérolley *(verus locus)* située sur l'emplacement même où, selon la tradition, fut décimée la légion de St. Maurice. Il n'y a qu'à suivre, pendant une demi-heure encore, le chemin du pied des rochers.

La promenade de l'ermitage a de l'intérêt pour les botanistes. On reconnaît bientôt qu'on a mis le pied en Valais. Quelques-unes des plantes caractéristiques de ce pays, entre autres la grande armoise *(Artemisia Absinthium)*, au feuillage argenté et si richement découpé, se montrent partout sur les talus et parmi les décombres. Contre les rochers mêmes croissent des Epervières intéressantes, la Rue *(Ruta graveolens)* la Lunetière des rochers *(Biscutella saxatilis)*, etc.

Reste la grotte. Des écriteaux très apparents indiquent le chemin qui y conduit et la maison où l'on prend un guide, entre l'entrée de la ville et le pont. C'est une longue galerie formée par les eaux, une enfilade de couloirs et de salles plus ou moins spacieuses, ornées parfois de beaux stalactites. Une espèce d'étang, dans un enfoncement, y prend le nom de lac. Cette grotte était jadis la demeure de la fée Frisette, qui en avait fait un palais enchanté, dont les parois étincelaient de cristaux et de pierres précieuses. Frisette y reçut un jour la visite de fée Turlure, méchante fée, qu'un éboulement de rochers avait chassée de son antre, au pied des noirs Diablerets. Trop bonne pour lui refuser l'hospitalité, elle lui assigna pour demeure un couloir supérieur de la grotte ; mais auparavant elle lui fit promettre de ne faire aucun mal aux habitants de la contrée, et particulièrement à la noble famille des seigneurs de Duin. Turlure, qui avait peur de Frisette, tint parole pendant quelque temps, se bornant à changer en un désert les lieux sauvages où débouchait sa haute galerie. Mais un jour, voyant jouer au bord du Rhône les deux en-

fants de dame Yseult, châtelaine de Duin, elle ne put résister à la tentation, et les ayant pris par la main, sous prétexte de les conduire chez leur marraine, elle les précipita dans le Rhône. Frisette arriva juste à temps pour les sauver. Dans sa colère, elle frappa la méchante fée, qui tomba et se noya dans le Rhône; mais la baguette magique de Frisette se brisa, ce dont la bonne fée eut tant de chagrin qu'elle s'envola et ne revint plus.

Aujourd'hui la grotte de Frisette a perdu ses cristaux et ses diamants. Les parois en sont grises, et les guides qui y accompagnent les voyageurs n'ont rien de commun avec les divinités aériennes qui l'habitaient autrefois. Ce n'est plus qu'une curiosité naturelle. Néanmoins, en 1863, l'idée vint à quelques amateurs de Saint-Maurice de l'acheter et de l'exploiter au profit de l'orphelinat fondé dans cette ville peu de temps auparavant. Mais dans ce siècle de réclame, il fallait un patron à cette merveille récemment découverte. Frisette n'étant plus là, on se mit en quête de quelque autre enchanteur, et l'on trouva... devinez...... Alexandre Dumas, oui, Alexandre Dumas en personne, l'auteur de *Monte-Christo*. L'un des promoteurs de l'entreprise, M. Laurent Coppens, alla s'établir dans la grotte, et lui écrivit, assis sur quelque stalagmite, la lettre d'invitation que voici :

« De la grotte des Fées, à Saint-Maurice, 7 septembre 1864.

» Monsieur,

» Une belle œuvre, une bonne action! Vous allez saisir l'occasion par sa longue chevelure de rochers et de stalactites.

» Il y a à Saint-Maurice, en Valais, une belle, longue et magnifique grotte appartenant à l'orphelinat. L'orphelinat est pauvre, faites la réputation de sa grotte, et vous serez béni.

» Je ne puis faire mieux que de signaler cette bonne fortune à votre grand cœur.

« LAURENT COPPENS. »

Alexandre Dumas répondit par une lettre publiée dans le *Grand Journal*, en date du 2 octobre 1864. On y lisait.

« Vous comprenez que je ne demande pas mieux que de faire tout ce que je pourrai pour l'orphelinat de Saint-Maurice, et surtout pour mon vieil ami, M. Laurent Coppens.

» J'en serai d'autant plus enchanté que la mémoire de mon père se rattache déjà à la petite ville de Saint-Maurice, par un service rendu à quatre de ses habitants.

» Mon père, commandant en chef de l'armée des Alpes, était pendant l'hiver de 1793 à 1794, entré dans la petite ville de Saint-Maurice par un temps très rigoureux. La première chose qu'il avait aperçue sur la grande place, c'était une guillotine toute dressée et prête à fonctionner.

» Il s'était informé, et avait appris qu'on allait exécuter quatre malheureux, coupables d'avoir essayé de soustraire à la fonte les cloches d'une église.

» Le crime n'avait point paru à mon père digne de mort ; et se retournant vers Dermoncourt, son aide-de-camp :

» — Dermoncourt, lui avait-il dit, il fait très froid, comme tu le vois et comme tu peux même le sentir ; nous ne trouve-

rons peut-être pas de bois à l'endroit où nous allons, fais donc démolir et emporter cette vilaine machine peinte en rouge que tu vois là-bas, et nous nous chaufferons avec.

» Dermoncourt, habitué à l'obéissance passive, avait obéi passivement.

» Cette opération, exécutée avec une rapidité toute militaire, embarrassa beaucoup le bourreau, qui avait quatre hommes à guillotiner, et qui n'avait plus de guillotine.

» Ce que voyant mon père, il eut pitié du pauvre homme. Il prit les quatre prisonniers, lui en donna un reçu, et les invita à gagner, le plus vite possible, la montagne.

» Les prisonniers, comme on le pense bien, ne se le firent pas dire deux fois.

» Par un miracle, mon père ne paya point de sa tête ces quatre têtes qu'il avait sauvées, et grâce à la prise du Saint-Bernard valaisan et du Mont-Cenis, on lui pardonna ses attentats patriotiques.

» On comprend qu'après un tel antécédent, je ne puis refuser mon aide à l'orphelinat de Saint-Maurice.

» Noblesse oblige.

» ALEXANDRE DUMAS. »

C'est ainsi que la grotte de Saint-Maurice est devenue une institution de charité, et, comme telle, a été présentée au monde par l'auteur de *Monte-Christo*. Si l'on veut, avant d'y pénétrer, se faire une idée de tout ce qu'elle renferme de curieux, il n'y a qu'à se procurer le petit volume auquel nous venons d'emprunter la lettre de M. Laurent Coppens et celle

d'Alexandre Dumas : *La Grotte des Fées, à Saint-Maurice, par G. A. Gielly, Vevey, 1865,* ouvrage qui se vend aussi au profit de l'orphelinat. On y trouvera, en outre, la légende de Frisette, racontée tout au long, et le détail des traditions relatives à la légion thébéenne. Bornons-nous à ajouter que la grotte des Fées peut aujourd'hui être explorée sans danger jusqu'à une profondeur d'environ 700 mètres. Des souterrains étroits pénètrent plus loin dans l'intérieur de la montagne. Il est question de les élargir.

Le tour complet, en visitant toutes les curiosités de Saint-Maurice, ville, couvent, ermitage, chapelle, grotte, exige une journée presque entière. On peut dîner à Saint-Maurice ou à Lavey.

Les personnes bien avisées ne se borneront pas aux curiosités classiques de Saint-Maurice. Elles y retourneront, en se réservant quelques bonnes heures pour aller flâner sur ce plateau de Veyrossaz, si heureusement incliné vers le soleil levant, si riche, si plantureux. Je me garderai bien de leur tracer un itinéraire. Qu'elles aillent, en suivant le premier sentier venu. Il est des lieux où le sentiment de la liberté vaut cent fois toutes les indications possibles. D'ailleurs les chemins y abondent. Tous sont beaux. Bien osé qui choisirait.

PISSEVACHE ET LE TRIENT.

Promenade d'une matinée. De Bex au Trient, le point le plus éloigné, il n'y a qu'une heure et demie pour un cheval qui marche bien, autant pour le retour. On peut aussi faire

cette excursion en chemin de fer; on descend à la station de Vernayaz, entre le Trient et la cascade de Pissevache ; mais il y a dix minutes, à pied, de la station de Vernayaz au Trient, et vingt minutes, en sens inverse, de Vernayaz à la cascade. Cela fait une heure à pied, aller et retour, par une route droite, chargée de poussière et peu engageante. Il est vrai qu'on trouve aussi des voitures à la station de Vernayaz; mais alors l'économie est réduite à peu de chose, et l'on a toujours l'inconvénient d'aborder la cascade de Pissevache par le côté le moins favorable.

On se dirige sur Saint-Maurice; on traverse la ville dans sa longueur, et on continue par la route du Simplon. A quelques minutes de Saint-Maurice, on franchit le torrent du Voisin, qui descend de la Dent du Midi par une gorge étroite. Plus loin, quand on a dépassé les bains de Lavey, situés en face, de l'autre côté du Rhône, on monte assez longuement. La contrée est nue, sauvage ; ce ne sont que des entassements de cailloux et de graviers, sans autre végétation que des sapins rabougris, triste forêt, appelée le Bois-Noir. Ce champ de ruines a été formé en partie par les matériaux que charrie sans cesse le torrent de Saint-Barthélemy, en partie par des éboulements dont le plus récent et l'un des plus terribles eut lieu en août 1835. Le torrent de Saint-Barthélemy est un des plus mauvais du Valais. Il n'a guère qu'une lieue de cours, et il tombe des sommets mêmes de la Dent du Midi, ce qui fait une chute totale de près de 2500 mètres et suppose une pente moyenne d'environ 35 pour cent. Il rassemble non-seulement les eaux, mais les coulées d'argile d'un immense et formidable

cirque de ravins. Toutes les masses qui y tombent, se transforment en une boue qui descend lentement jusqu'au Bois-Noir. Les éboulements de la Dent du Midi ont toujours présenté l'aspect de coulées boueuses. Celui de 1835 dura plusieurs jours. On prétend que la foudre avait frappé les rochers de la cime, et détaché des blocs, qui entraînèrent sur leur passage de grandes masses de terre; mais il suffit d'avoir visité la gorge pour comprendre fort bien des accidents pareils, sans faire jouer à la foudre un rôle plus dramatique que vraisemblable.

Les divers affluents du torrent approfondissent sans cesse leurs sillons dans les ravines de la gorge, et préparent, en minant leurs bords, d'inévitables débâcles. Il y en a de petites à chaque orage. Il y en eut de terribles en 1635 et 1835. En 1635, l'évêque de Sion, Hildebrandt Jost, fit exorciser la montagne neuf jours durant. En 1835, la rupture d'équilibre eut lieu près des sommets. D'énormes masses de terre, de rocs, de glace, furent précipitées dans la gorge, d'où elles descendirent vers la plaine par coulées successives, lentes, mais irrésistibles. Un témoin oculaire, M. le conseiller d'état de Bons, parle d'une de ces coulées qui avait à peu près la vitesse d'un marcheur ordinaire. Des blocs gigantesques flottaient, portés par le courant, s'enfonçant ou se dressant tour à tour, cédant, aussi bien que les corps les plus légers, aux pressions de la masse liquide. Dans un rétrécissement de la gorge, il y eut un étrange combat; la coulée se gonflait, refluait en arrière, et se gonflait de nouveau; elle se fit jour, emportant tout ce qui s'opposait à son passage, et précipitant son cours avec d'ef-

frayants tournoiements, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant l'espace ouvert, elle se déversa en éventail sur les pentes du Bois-Noir [1].

Ce qui rend le ruisseau de Saint-Barthélemy plus redoutable encore, c'est qu'il tombe dans le Rhône à angle droit, et menace d'en barrer le cours. Il faut que le fleuve, acculé contre les montagnes de la rive vaudoise, se fasse torrent à son tour pour s'ouvrir un passage. Selon MM. de Gingins et Troyon, la fameuse chute du Tauretunum n'aurait été qu'une coulée analogue à celle de 1835, assez forte pour intercepter momentanément le passage du fleuve. (Voir la note, pag. 125.)

Il ne faut pas manquer, dès qu'on atteint le sommet du Bois-Noir, de regarder du côté de la gorge, pour voir la Dent du Midi. Elle se présente sous un aspect tout particulier. Ce n'est plus une dent, mais une aiguille. Nulle part cime plus légère ne commande de plus ténébreuses profondeurs. L'architecture a seule de semblables campaniles. Elle est si effilée, la base en est si étroite, l'essor si hardi, qu'on se demande si l'équilibre en est stable et s'il y a sûreté pour les passants. J'ignore si c'est un effet d'imagination ou d'optique, — peut-être cela tient-il à la difficulté de tenir longtemps la tête à demi renversée, peut-être aussi à certaines dentelures de l'une des arêtes, qui ressortent en noir sur le ciel lumineux du zénith — mais quand on s'assied au bord du chemin, pour la considérer plus à loisir, on finit toujours par la voir vaciller.

[1] Voir les *Souvenirs de deux étés* dans l'*Echo des Alpes*, par M. Emile Javelle. Ce que dit M. de Bons de blocs gigantesques portés par la débâcle n'a rien d'exagéré. J'ai observé ailleurs le même phénomène.

On peut fort bien manquer cette apparition, tant elle est fugitive; c'est l'affaire de quelques minutes entre le haut du Bois-Noir et le village d'Evionnaz.

Evionnaz, par-delà le Bois-Noir, sur l'autre versant du cône, est un pauvre village, d'aspect bien misérable. C'était, dit-on, une ville autrefois, et la tradition qui veut qu'elle ait été renversée par une chute de montagne, viendrait à l'appui de ceux qui identifient le Tauretunum et la Dent du Midi. On lit dans un certain nombre de *Guides* et autres ouvrages qu'il y eut en l'an 517 un concile à Evionnaz (en latin, Epaunum). Il se peut fort bien que l'Epaunum des anciens ait été une localité plus importante et de moins triste apparence que l'Evionnaz actuel; mais quant au concile de 517, il eut lieu, non à Epaunum, en Valais, mais à Epaone, aujourd'hui Saint-Romain-d'Albon, près de Vienne, en Dauphiné. Il fut convoqué par Sigismond, roi de Bourgogne, aux fins de régler les droits du clergé dans ses états. Le même Sigismond avait réuni deux ans auparavant, à Saint-Maurice, en Valais, un concile restreint, où assistèrent quatre évêques et huit comtes; il y abjura solennellement l'arianisme. Le souvenir du concile de Saint-Maurice et la ressemblance des noms d'Epaone et d'Epaunum expliquent l'erreur populaire relative au concile d'Evionnaz.

A gauche d'Evionnaz, entre le village et le Rhône, on remarquera un tertre où se trouvent quelques ouvrages de défense. Les hommes compétents prétendent que là est le point fort du défilé de Saint-Maurice. La position domine très avantageusement la route; mais elle suppose une agression venant d'Italie.

D'Evionnaz, on descend un peu, jusqu'à un ruisseau qui tombe des hauteurs du Salantin, puis la route file à plat et presque en ligne droite. Le Rhône, à gauche, n'a plus l'aspect d'un torrent, comme à Lavey ; contenu par la digue du Bois-Noir, il coule avec lenteur. A droite se dresse dans les airs la tête du Salantin, premier contrefort de l'arête méridionale de la Dent du Midi. — A l'extrémité de la plaine, on traverse le hameau de la Balme, dans les vergers duquel on pourrait cueillir, au mois de février ou de mars, le charmant *Bulbocodium vernum.* Au sortir du hameau, un promontoire rocheux accule la route contre le Rhône; elle en double le cap, et tout à coup l'on voit, à distance, blanchir le jet d'écume de la cascade de Pissevache. Le paysage s'accidente. Des rochers couronnés de pins s'étagent sur la droite ; les vergers de Mievelaz, un dernier village, reposent les yeux; puis la route traverse en chaussée une plaine inondée, et l'on arrive en face de la cascade.

J'ai regret de devoir dire que la cascade de Pissevache est beaucoup moins belle aujourd'hui qu'il y a quelques années, et que cela tient uniquement à une de ces spéculations inintelligentes qui font le désespoir de tous les vrais Suisses. Les splendides recettes de la société qui a établi la galerie des gorges du Trient, ont donné l'idée d'exploiter aussi la cascade de Pissevache. On a découvert qu'on pouvait à une certaine hauteur passer entre l'eau et le rocher; on a, pour y arriver, taillé dans le roc un sentier, qui, à la hauteur voulue, s'incline vers la cascade et passe derrière au moyen d'une galerie suspendue, en bois. Cette construction coupe

la cascade par le milieu, et fait, d'en bas, le plus mauvais effet. Quelqu'un demandait un jour si c'était un stand pour tirer à la carabine. Mais il y a plus : le sentier qui y conduit devait traverser plusieurs cascatelles, tombant nonchalamment à côté du jet principal. Impossible de passer sans être trempé jusqu'aux os. Pour remédier à cet inconvénient, on a réformé le lit du torrent, au point même où la cascade s'élance; on l'a si bien réformé qu'il n'y a plus le moindre filet latéral, et que toute l'eau tombe en une seule masse, comme un jet de fontaine.

La cascade de Pissevache manque d'ombre et de mystère. Les rochers du haut desquels elle jaillit sont nus et relativement uniformes, surtout quand on les voit en venant de Martigny et de Vernayaz. C'est ce qui explique la mauvaise humeur de quelques touristes, entre autres de Tœpffer, contre cette merveille tant vantée. Les bonnes femmes qui vendent, sous le nom de cristaux, des pierres quelconques, et qui ne cessent de harceler le passant, ne contribuent pas, non plus, à embellir le paysage; mais la cascade en elle-même n'en était pas moins admirable. Le jet principal, d'une rare puissance, se redressait en arc pour s'élancer avec plus de force, puis se divisait en mille gerbes d'écume, qui, dans leur chute, avaient le temps de se dénouer et de se renouer plusieurs fois. A côté, sur la droite, tombaient plusieurs filets d'eau, celui-ci plus riche et plus rapide, celui-là plus humble et plus paresseux, tous argentés, tous murmurants, pendant qu'au fort de l'abîme le flot le plus hardi tonnait et se brisait sur quelques dalles aiguës, pour rejaillir par bouffées successives, lancées

avec l'impétuosité de la fumée au sortir de la gueule d'un canon. Toutes ces eaux réunies et soudain transportées dans la plaine, cherchaient inutilement une pente et, se répandant au hasard dans la prairie, allaient s'accumuler contre la chaussée de la route, dernière étape avant de courir à des destins nouveaux, entraînées par le fleuve limoneux qui les attendait de l'autre côté.

Celui qui écrit ces lignes est persuadé qu'il reste deux belles choses à la cascade de Pissevache, le jet principal et le rejaillissement; il est de même persuadé que le spectacle dont on jouit du *stand* produit une forte impression de vertige et de tourbillonnement ; mais il laisse à chacun le soin d'aller s'en assurer, car depuis qu'on a gâté l'ensemble d'une cascade qu'il aimait, il ne la regarde plus que dans les photographies qui lui rappellent l'image d'autrefois. On n'a pas fait disparaître non plus le contraste qui existait entre cette fille de la montagne, pure, brillante, et la civilisation, c'est-à-dire la route poudreuse, contre laquelle elle venait soudain se heurter. On l'a renforcé, au contraire, soit par la création du chemin de fer, qui file parallèlement à la route, soit par cet affreux stand, qui représente des actionnaires, des coupons et des dividendes. Pauvre Naïade, on a troublé ses derniers moments; la civilisation est montée à sa rencontre, et lui a mis le corset de force sans lui laisser le temps d'achever en paix son alpestre voyage.

Il y avait mieux à faire, si l'on voulait à tout prix spéculer. Au-dessus de la cascade visible, il en est d'autres qui se dérobent aux regards dans une étroite fissure. Pourquoi

ne pas faire un sentier qui y conduise? Pourquoi, au lieu de gâter une cascade admirable, ne pas nous montrer celles que la gorge tient en réserve pour des spéculateurs plus intelligents? Il est absurde d'enlaidir un pays qui vit de sa beauté.

Quoique la Sallanche charrie très peu, elle a fini par entasser au pied des rochers un monticule de débris. C'est un belvédère naturel que la cascade s'est fait à elle-même, et d'où l'on va la voir. La station est aussi heureuse que possible. On peut s'approcher tant qu'on veut, jusqu'à ce qu'on soit mouillé à fond, et chercher le point de vue le plus favorable pour l'arc-en-ciel qui se joue sur les eaux. Ce monticule est situé du côté de Saint-Maurice; en face, il y a un moulin ou une scie, je ne sais, qui ne fait point mal, avec son vieil aqueduc. Les personnes qui auront gravi le sentier du *stand* pourront descendre sur le moulin. C'est du moulin que le paysage prête le plus aux critiques de Tœpffer; mais dans certaines saisons et à certaines heures du jour, c'est aussi de là que l'arc-en-ciel est le plus beau.

Après la cascade de Pissevache, voici le Trient, une autre surprise, mais d'un genre bien différent. En une heure, on voit les trois types essentiels des torrents alpins: celui de Saint-Barthélemy, torrent de ravines, toujours charriant, toujours menaçant, le génie de la destruction; la Sallanche, torrent pur, frais, lumineux, qui ne sait que glisser sur le granit et rebondir de cascade en cascade; le Trient, torrent sombre et patient, qui, de son eau grise, use et lime la roche, et se fraie, en vrai mineur, un chemin ténébreux au travers des parois qui lui barrent le passage.

Le Trient vient de loin. Il a cinq ou six lieues de cours, et conduit au Rhône les eaux de glaciers puissants. Un de ses affluents descend du Buet et des Aiguilles rouges, un autre de la Tour Salière et du mont Ruan ; un troisième, le principal, naît des glaciers dont il porte le nom, ces beaux glaciers du Trient, qui brillent d'un éclat si vif au lever du soleil. Les deux premiers affluents se rencontrent à Barberine, d'où ils viennent se réunir au troisième au-dessous du passage de la Tête Noire. De là au Rhône, le lit du Trient est une gorge, qui devient toujours plus étroite, et finit par n'être plus qu'une crevasse dans un rocher.

C'est dans cette crevasse que les touristes se promènent aujourd'hui, sur une galerie en bois, solidement fixée au roc. Deux parois de rocher, dont la moins haute mesure près de deux cents mètres, forment un corridor tortueux, où ne pénètre qu'une lumière diffuse. On n'y entre pas sans un frisson de terreur. Le travail des eaux est partout visible. Ce sont des excavations, des anses, des entonnoirs. Ici, le torrent est serré entre les murailles rapprochées ; là, il dort dans une vaste salle voûtée, qu'il s'est creusée lentement. Puis la fissure change d'aspect ; sans être plus étroite par le bas, elle est plus ouverte par le haut ; il y pénètre plus de lumière ; des plantes, des buissons, des sapins même, croissent sur les corniches, et le torrent bouillonne dans un lit plus accidenté. On va ainsi, passant d'un bord à l'autre, jusqu'à ce que la galerie s'arrête à un étranglement, où le Trient franchit d'un bond un des degrés de son chemin ténébreux. Il ne tombe pas de haut , mais cette chute, qui peut à peine s'appeler

une cascade, n'en est pas moins d'un grand effet, soit à cause de la puissance du flot, soit à cause du site, l'un des plus sauvages de la gorge. On prétend qu'on a l'intention de continuer la galerie et de profiter d'une corniche pour établir un chemin qui gravira la paroi, à main gauche; en attendant il faut s'en retourner comme on est venu.

Les Alpes suisses comptent plusieurs gorges pareilles, toutes creusées dans une roche granitique et compacte. Quelques-unes sont traversées par une route qui en écharpe les parois à une grande hauteur, celle de la Via-Mala, par exemple, de la Roffla, du Schyn. La gorge du Trient rappelle plutôt celle de la Tamina, au-dessus de Pfeffers, où l'on pénètre aussi en longeant le torrent. Cette dernière n'est pas la moins extraordinaire; c'est une longue cave voûtée, et si bien voûtée qu'en quelques endroits on peut passer sur la voûte; ailleurs une fissure y laisse pénétrer un rayon de lumière. Elle offre des accidents particuliers; un ruisseau, qui vient à rencontrer la fente de la voûte inachevée, tombe en cascade dans le gouffre; plus loin jaillissent de célèbres sources thermales. La gorge du Trient manque d'accidents pareils; mais elle rachète cette infériorité par ses proportions gigantesques, par la variété de ses excavations, par ses étranglements et ses contours formidables. Ce sont deux ouvrages cyclopéens : l'un est plus étrange dans son horreur sauvage, l'autre est d'un ouvrier plus puissant encore.

Le Trient a souvent des crues extraordinaires, ce qui s'explique facilement par le vaste bassin dont il réunit les eaux. Si l'on veut se faire une idée de la hauteur où il peut

atteindre, il suffit de chercher sur la roche les traces d'une première galerie qu'il emporta peu de temps après qu'on l'eut établie. On verra aussi les traces d'un autre chemin, formé de planches ajoutées bout à bout, qui servait jadis aux flotteurs, chemin étroit et glissant, où plus d'un a perdu la vie et où le voyageur ne s'engageait qu'en tremblant[1].

Pour les Suisses, surtout pour les Valaisans, le nom du Trient éveille de tristes souvenirs, des souvenirs de guerre civile. Il a souvent joué un rôle dans les luttes dont le Valais a été le théâtre, et cela dernièrement encore, en 1844. Les passions politiques, alors partout surexcitées, l'étaient en Valais plus que dans aucun autre canton. Le parti radical, dit de la *Jeune Suisse*, ayant pour chefs MM. Barman et Joris, était le plus fort dans le Bas-Valais ; quelques villages de la montagne, Salvan, Illiez, faisaient seuls opposition ; dans le Haut-Valais, une majorité voisine de l'unanimité était acquise à la *Vieille Suisse*, ennemie de toute réforme, et poussant le zèle clérical jusqu'au fanatisme. Pendant quelque temps, les violences furent à l'ordre du jour ; on préluda à la guerre civile par l'incendie et l'assassinat. Le gouvernement, incapable de rétablir l'ordre, implora l'intervention fédérale. Lucerne, qui était alors la ville *Vorort*, envoya un commissaire tout dévoué au parti clérical, le fameux Bernard Meyer, qui, au lieu de jouer le rôle de pacificateur, attisa la discorde. Des troupes allaient être mises sur pied. Berne et

[1] L'auteur de ces lignes a essayé de peindre, dans un récit intitulé, *Les cerises du vallon de Gueuroz*, la vie des flotteurs du Trient. Voir la première série des *Alpes suisses*.

Vaud, redoutant l'emploi que ferait le commissaire lucernois des forces qui lui seraient confiées, refusèrent leurs contingents, et interdirent aux bataillons d'autres cantons le passage sur leur territoire. Alors les Valaisans coururent aux armes. La lutte fut courte. La Vieille Suisse, plus unie, mieux disciplinée, se leva en masse. Huit mille montagnards, hommes de 16 à 55 et 60 ans, armés de sabres et de carabines, portant pour se reconnaître un chapelet au bras ou un morceau d'étoffe blanche au chapeau, marchèrent sur Sion, qu'ils occupèrent le 18 mai 1844. Les bandes de la Jeune Suisse, se voyant devancées et sentant leur infériorité, battirent en retraite. Elles allaient diminuant de village en village; chacun rentrait chez soi, et les plus compromis s'enfuyaient par les sentiers des montagnes. Quand elles arrivèrent au Trient, il ne restait guère que les hommes de Saint-Maurice, de Monthey, et des villages du bas, ayant encore à leur tête quelques-uns de leurs meilleurs chefs. Le passage se trouva fermé; le tablier du pont avait été enlevé, et bientôt un feu meurtrier éclata sur la petite troupe en désordre. C'étaient les montagnards de Salvan, qui, postés sur les rochers, jouaient de la carabine. Il n'y eut pas lutte, il y eut massacre. Les blessés laissés sur le carreau furent achevés par les gens de la Vieille Suisse. Je tiens d'un témoin oculaire et digne de foi qu'un prêtre excitait ses paroissiens à cet inutile et abominable carnage. MM. de Nucé et de Werra, des familles les plus distinguées de Saint-Maurice, tombèrent dans cette fatale journée. L'un des deux, assure-t-on, fut au nombre des blessés achevés après le combat. Le gros de la troupe se jeta dans les buissons, et

réussit à passer le Trient à son embouchure dans le Rhône.

J'ai dit qu'il fallait visiter la cascade de Pissevache le matin, à cause des effets de lumière; il en est de même du Trient. Il se peut qu'après avoir tout vu, on ait du temps devant soi, et qu'on désire l'utiliser pour une promenade à pied, pour ne rentrer que le soir. On peut en faire une très jolie, dont voici l'itinéraire.

Promenade à Salvan et au vallon de Gueuroz. — En face de l'hôtel de Vernayaz s'ouvre un petit chemin, avec un poteau indicateur: « Route de Chamouny. » Il va droit au pied de la montagne, dont les flancs, ardus et dépouillés, ne sont verdoyants que sur une bande étroite, arrosée par un ruisseau, et où croissent en abondance des arbres vigoureux. C'est là justement, à l'ombre des châtaigniers, des noyers, des hêtres, des aulnes, des érables, que le chemin, une sorte de sentier-route, multiplie ses lacets, passant et repassant les cascatelles du ruisseau. A mesure qu'on monte, la vue se dégage sur la plaine, avec sa route, son chemin de fer et son fleuve. Enfin on entre dans une forêt de sapins, et bientôt on débouche dans une petite vallée où le chemin profite de la pente adoucie. A main droite, on remarque quelques exploitations d'ardoise; à gauche, d'admirables échantillons de roches *moutonnées*, polies et striées par les anciens glaciers. Quand on en a fini avec la montée, on quitte la route pour s'engager à gauche, dans la forêt, et en gravir les tertres accidentés. Au sommet (985 mètres au-dessus de la mer, 524 au-dessus du Rhône), on jouit d'une vue en trois tableaux,

l'un du côté de Saint-Maurice et des montagnes vaudoises, l'autre du côté de Martigny et des hautes Alpes pennines, le troisième sur la vallée du Trient. De petits sentiers, que le bon sens indique, circulent entre les mamelons formés par les roches moutonnées, et conduisent au village paroissial de Salvan, blotti plus en arrière, comme dans un nid, un véritable village valaisan, aux maisons noires, aux granges adossées les unes contre les autres, aux ruelles étroites, et où tout le luxe est pour l'église.

Pour le retour, on prend un petit sentier, à gauche, au milieu du village. Dès qu'on est sorti d'une étroite ruelle, on descend rapidement, en zigzag; puis le chemin écharpe la pente, se rapprochant toujours du torrent, qu'il passe enfin sur un pont très pittoresque; après quoi, il remonte, à gauche, lentement et longuement, pour arriver sur une esplanade-vallon, le vallon de Gueuroz, bien connu des botanistes (les *Jeurs* de la carte Dufour). Ce vallon, à 670 mètres au-dessus de la mer, est semé de chalets adossés contre des blocs et ombragés de grands châtaigniers. Heureux séjour! Le dessinateur sera plus d'une fois tenté de prendre son album et ses crayons. Cependant on est à deux pas de la gorge terrible. Du bord de la prairie, on pourrait, d'un saut, plonger dans l'abîme, et rien n'est plus facile que d'aller s'en assurer de ses yeux. On fera bien de prendre un guide, pour éviter les endroits où l'abord du précipice est dangereux. En sortant du vallon, on se trouve immédiatement au-dessus de la plaine, où l'on descend, en un quart d'heure, par un sentier rapide, mais qui n'offre aucune difficulté; on arrive au pont du Trient, à l'entrée

même de la gorge. En marchant toujours, on ferait le tour en trois heures; mais si l'on veut avoir le temps d'en jouir et de s'arrêter aux sites intéressants, il faut compter cinq heures. On peut diminuer la fatigue de la course en prenant un mulet de Vernayaz à Salvan.

Cette promenade, toujours intéressante, l'est surtout au printemps, aux mois de mai et de juin, à cause de la végétation. Les botanistes préféreront la faire en sens inverse, pour trouver, en montant, leurs plus belles récoltes. Au retour, on est toujours pressé. Ils cueilleront une foule d'espèces rares et charmantes : une belle auricule rose (*Primula villosa*), partout abondante et faisant touffe dans les anfractuosités du granit à Gueuroz et à Salvan; une très jolie saxifrage (*Saxifraga leucantha* Gaud.), dans les mêmes localités, en montant à Gueuroz, un peu plus tardive que l'auricule; la *Vesicaria utriculata*, crucifère à grandes fleurs jaunes, qui n'est point rare contre les rochers à pic, mais presque toujours inabordable (quand on veut en faire provision, il faut prendre un chevrier et le dévaler au moyen de cordes); l'*Orchis sambucina*, à fleurs jaunes et à fleurs rouges, dans les prairies du vallon; la *Saxifraga bulbifera*, dans les mêmes prairies. Plus tard, en juillet, les roches moutonnées de Salvan sont émaillées de joubarbes aux étoiles de feu. (*Sempervivum montanum* et autres espèces.)

Les personnes qui auront fait cette promenade prendront un intérêt double au petit volume de M. Dubois, de Genève, intitulé *Nouvelles montagnardes*. Je me permets de leur recommander particulièrement la délicieuse nouvelle des *Cloches de Salvan*, et le morceau qui a pour titre le *Trient*.

Si l'on n'a pas le temps de faire une course aussi longue, et si l'on désire cependant voir la gorge d'en haut, il suffit de monter au vallon de Gueuroz, ce qui ne prendra pas plus d'une heure et demie, aller et retour. Si l'on a plus que le temps et si l'on a pris goût aux sublimes horreurs, on peut allongcr la promenade en allant visiter les gorges dites du *Triquent*, à demi-lieue de Salvan, sur la route de Chamouny. On les a rendues abordables, comme celle du Trient, par de hardis travaux.

MONTHEY.

Monthey est un grand village, presque une petite ville (2620 h.), situé en face de Bex, de l'autre côté du Rhône, au débouché du val d'Illiez. On peut y aller à pied assez directement, en passant le Rhône au bac de Massongex, tout près du confluent de l'Avançon et du Rhône. En voiture, il faut faire un assez long détour, pour aller chercher le pont de Saint-Maurice ou celui de Colombey; mais ce détour même fournit l'occasion d'une promenade qui a bien son prix. On va d'un côté et l'on revient de l'autre, au choix. Allons par Saint-Maurice.

Jusqu'à Saint-Maurice, rien de nouveau. Le pont franchi, on tourne à droite et on descend le cours du Rhône. A Massongex, demi-lieue au-dessous de Saint-Maurice, la route oblique à gauche, et file en ligne parfaitement droite sur Monthey (quarante minutes à pied). Pour donner à cette promenade tout son intérêt, il faut descendre de voiture à Massongex et se rendre à pied à Monthey, non par ce ruban fastidieux de

la route, mais par le chemin du hameau de Chouex, dont on on voit de Bex briller le clocher blanc au milieu de la forêt, chemin plein de séductions, qui part de Massongex, suit quelque temps les bases de la montagne, puis s'engage sur la pente et monte doucement jusqu'à l'église. Il ne se peut rien de plus idyllique que cette église de Chouex, au milieu de ses châtaigniers. « Si j'avais pu choisir mon sort, j'aurais choisi d'être toute ma vie curé de Chouex, » disait un grave magistrat, un homme d'état, qui venait de visiter cette ravissante retraite. Ces châtaigneraies du pied de la Dent du Midi, si riches vues de Bex, le sont plus encore quand on y est et qu'on s'y perd. Plusieurs hameaux se cachent dans l'épaisseur de la forêt, plusieurs chemins aussi, et l'on peut varier la promenade sans autre guide que les fantaisies et les tentations du moment. Il serait plus intéressant encore, mais beaucoup plus long (environ trois heures) de quitter la grande route dès Saint-Maurice, de gagner le plateau de Veyrossaz par le chemin des fortifications, et de prendre, à l'extrémité nord du plateau, un chemin qui va, presque à plat, au village de Chouex. C'est peut-être le plus beau de tous les chemins de la contrée.

A Monthey, il y a une verrerie. Mais il y a des verreries partout, tandis qu'il n'y a pas partout des blocs erratiques comme ceux dont la moraine s'étend sur la colline, à main droite. Allons donc aux blocs erratiques, laissant aux employés de la verrerie le soin de guider les voyageurs qui voudront voir fondre le verre et acheter des bibelots. Un de ces blocs, la pierre des Marmettes, est couronné d'un pavillon; il est posé



Massonger.

sur le penchant de la montagne, en plein vignoble, à dix minutes au-dessus de Monthey. On y monte par la nouvelle route du val d'Illiez. Impossible de le manquer, son pavillon le désigne aux regards. Il a soixante-trois pieds de longueur, trente-deux de largeur et trente de hauteur. Les simples touristes qui prendront la peine d'aller le voir seront plus que récompensés par la vue, n'eussent-ils d'ailleurs aucun goût pour les erratiques. C'est le pendant des vues des environs de Bex. On est assez dégagé de la plaine et des premiers obstacles de la pente pour que la Dent du Midi fasse déjà grande figure; mais les Alpes vaudoises se présentent bien mieux encore, de face et dans tout leur développement. Leurs principales vallées s'ouvrent largement au regard, et toutes leurs cimes sont rangées à la file en un demi-cercle allongé, Dent de Morcles, Muveran, Diablerets, puis les tours d'Aï, Chamossaire et les montagnes aux lignes plus douces qui protégent contre les vents du nord le golfe de Montreux.

Cette pierre des Marmettes annonce la moraine qui s'étend parallèlement à la vallée, du sud au nord, et remplit la forêt au delà du vignoble. De faciles sentiers permettent d'étudier à loisir ces vastes dépôts. Voici la description qu'en donne Charpentier, dans son *Essai sur les glaciers* (pag. 139) :

« L'un des faits les plus surprenants du terrrain erratique est, sans contredit, l'accumulation ou la réunion d'un nombre considérable de blocs tous de la même espèce de roche. Ces blocs sont tantôt éparpillés sur le terrain, mais peu espacés, tantôt groupés en forme de digues, de bandes ou de monticules. Le dépôt de ce genre le plus remarquable que je connaisse,

se trouve à quatre cents pieds au-dessus du Rhône, sur le flanc d'une montagne calcaire (Lias), près de Monthey, dans le Bas-Valais. C'est une bande de gros blocs, qui a de trois cents à huit cents pieds de largeur et trois quarts de lieue de longueur. Elle commence à dix minutes au-dessus de ce bourg, et s'étend horizontalement sur la pente de la montagne jusqu'aux précipices du Scex de Balme, de Colombey. Elle est entièrement formée de blocs de granit, à gros cristaux de feldspath, venant tous de la haute chaîne de montagnes qui borde la vallée de Ferret du côté nord-nord-ouest, et qui n'est autre chose que la continuation orientale de la chaîne du Mont-Blanc. Par conséquent, ces débris se trouvent à onze lieues au moins des montagnes d'où ils ont été détachés.

» Ces fragments étonnent autant par leur nombre que par leur volume. La Pierre des Marmettes fait partie de cette bande. Ce bloc est situé à peu près à son extrémité méridionale. Quoique sa masse soit de soixante mille pieds cubes, il y a là plusieurs autres blocs qui ne lui sont guère inférieurs en volume; beaucoup d'entre eux ont de soixante à soixante-dix pieds de longueur, de trente à quarante pieds de largeur, et de quinze à vingt pieds de hauteur. On en trouve un grand nombre de huit mille et de dix mille pieds cubes.

» Ces blocs ne sont pas moins remarquables par leur belle conservation. Presque tous ont encore la surface raboteuse, et les arêtes et les angles légèrement écornés. Quelques-uns sont fendus; mais la direction des fentes prouve jusqu'à l'évidence que ces ruptures sont le résultat d'une chute, et nullement d'un choc horizontal. Un énorme bloc de soixante-cinq pieds

de longueur est connu dans la contrée sous le nom de *Pierre à Mourgets;* en tombant, il a donné du coin sur un autre gros fragment, de manière qu'il s'est fendu horizontalement dans toute sa partie supérieure. Une portion de l'angle est entièrement détachée, et les éclats se trouvent encore accumulés sur le bloc qui a reçu le coup.

» Un très gros bloc, appelé la *Pierre à Dzo,* d'une forme irrégulière, polyédrique, est perché sur un autre; mais il n'y est retenu que par un troisième bloc fort petit et fendu verticalement par la chute du premier; sans cet appui, il se précipiterait sur le bourg de Monthey. Il est absolument impossible qu'un choc horizontal ait produit de pareils accidents.

» Je ne crois pas commettre une exagération en comptant la bande des blocs erratiques de Monthey parmi les objets les plus curieux, les plus remarquables et les plus instructifs que l'on puisse trouver dans les Alpes. Ces blocs jettent beaucoup de jour sur la cause probable du transport des débris erratiques; nous invitons les géologues qui visitent la Suisse occidentale, à aller voir ce dépôt vraiment extraordinaire. Nous recommandons également cette course aux peintres paysagistes, et à toutes les personnes d'un esprit assez cultivé pour aimer la contemplation des grands phénomènes de la nature et pour savoir en jouir. »

Après une visite à la verrerie ou aux blocs erratiques, on remonte en voiture, et, par un nouveau ruban, on file sur Colombey, demi-lieue plus bas. Bientôt, on prend à droite, on passe le Rhône, et on traverse la vallée pour rentrer à Bex.

Sans les haltes, la course serait d'un peu moins de trois

heures. Il faut y en ajouter autant pour la promenade à Chouex et aux blocs erratiques.

SAINT-TRIPHON, AIGLE, OLLON.

Trois quarts d'heure suffisent pour se rendre, en voiture, au village de Saint-Triphon, où l'on descend, pour gravir à pied la colline de la tour, qui domine le Rhône d'une centaine de mètres. Les collines de Saint-Triphon et de Charpigny coupent la plaine dans sa largeur. Celle de Charpigny, qui est du côté du Rhône, est formée par une série de coteaux accidentés. Celle de Saint-Triphon est d'une forme plus simple. On dirait un seul bloc, posé tout de son long sur la plaine. Au nord, il présente une tranche perpendiculaire; au sud, la pente est douce, et le village de Saint-Triphon s'y étage commodément. Il est surmonté d'une tour carrée, qu'on voit de très loin, comme un signal dans le paysage.

C'est à la tour qu'il faut monter. La vue rappelle celle du Montet, des coteaux de Chiètres et de la Pierre des Marmettes, mais en les complétant. C'est la plus générale des vues de la vallée. Tous les autres signaux sont déjetés d'un côté et plus à portée de tel massif; la tour de Saint-Triphon, debout comme une île au milieu de la plaine, la domine de tous les côtés, et n'a aucune spécialité, parce qu'elle est également à portée de tout. Elle n'aurait point de premier plan sans les collines de Charpigny, qui s'allongent vers le Rhône.

A Saint-Triphon, on est en face de la Dent du Midi; on n'en voit plus seulement, comme de Bex, la tranche du côté du

Rhône, on la voit développer de l'ouest à l'est sa longue arête aux sept dents, et entasser au-dessus des vertes prairies du val d'Illiez les remparts de sa haute muraille où se suspendent les glaciers. Si l'on était arrivé à Bex sans l'avoir vue de nulle part, si on ne la connaissait que sous la forme où elle se présente de la terrasse de l'hôtel, on serait tout surpris de cette métamorphose. Aux trois arêtes qui la soutiennent du côté de la vallée et qu'on voit en perspective, s'ajoute celle qui, de l'ouest, vient à leur rencontre. Elle se dégage, au fond du val d'Illiez, d'un groupe de montagnes dont les contours sont peu distincts, et monte d'une manière continue, avec une inclinaison de plus en plus forte, jusqu'à une hauteur où elle n'atteindra plus. La perspective peut faire illusion; mais un œil exercé ne s'y trompera pas, ce n'est pas la cime qui domine Bex, la *Cime de l'Est*, c'est le pic occidental qui marque le point culminant de la Dent du Midi. De ce premier sommet l'arête retombe, abrupte, perpendiculaire, mais pour se relever aussitôt et dessiner coup sur coup quelques cimes serrées les unes contre les autres, tournant leurs escarpements dans le même sens, chacune menaçant celle qui la suit. Puis les angles deviennent moins rudes, les dents plus larges, plus espacées; enfin, par un mouvement flexible, qui rappelle celui d'une aile qui s'ouvre ou d'une voile qui s'enfle, cette belle ligne de faîte se relève encore une fois et projette sur la plaine une dernière cime, la Cime de l'Est, qui, de Bex, masquait les autres, et où montent de leur côté les arêtes partant du Rhône.

La Cime de l'Est n'est donc pas la plus haute. Il n'importe, c'est encore elle qui commande le paysage. Moins élancée,

elle est plus imposante que jamais, et peut-être n'est-elle pas moins légère. Il n'est pas besoin, pour qu'une cime soit légère, de lignes toujours verticales. On connaît l'aiguille du Dru, à Chamouny. Le télescope y découvre à peine une saillie où un chamois se puisse tenir debout, les quatre pieds ramassés sur un point, comme ils ont coutume de faire quand la place leur manque; elle est si étroite et si aiguë qu'on se figurerait volontiers un des géants de la fable l'entourant de ses deux bras et joignant les mains par derrière. Et pourtant de quel poids elle pèse sur le sol! C'est un obélisque qui écrase son piédestal. La Dent du Midi n'a pas de ces témérités. La Cime de l'Est s'avance, sans doute, hardiment, comme pour voir ce qui se passe autour d'elle; mais elle se dégage par une arête dont l'inclinaison n'est pas beaucoup plus sensible que celle de certaines ondulations du Jura. Cependant elle vous enlève avec elle. Pour rejeter bien loin toute idée de pesanteur, il suffit de cette courbe flexible, de cette ligne au mouvement ménagé, mais d'un élan si naturel qu'il semble n'avoir rien coûté. Cette aisance de contours, cette facilité d'ascension excitent et ravissent l'imagination, qui, au lieu de replier ses ailes et de passer vite, comme sous l'aiguille du Dru, s'en va voltiger autour de la Cime de l'Est et ne s'en éloigne que pour y revenir, invinciblement attirée par la séduction de la grâce.

De même que sur la colline de Duin ou dans le parc de l'hôtel, il serait facile, à Saint-Triphon, d'isoler la Dent du Midi par quelque encadrement de feuillage; mais elle aurait moins à y gagner. Le détail n'est plus aussi apparent, et les grandes lignes de son profil semblent appeler d'autres lignes pour for-

mer avec elles un paysage plus étendu. Ces lignes sont là, car le regard embrasse tout le fond de ce golfe de plaine aventuré dans la montagne. La Dent du Midi n'en occupe qu'une partie; en face d'elle se dresse la Dent de Morcles. Brillant défi! La Dent du Midi a l'essor confiant que donne la certitude de la victoire; elle porte ses cimes au ciel avec une aisance superbe. La Dent de Morcles a les mouvements fiévreux et saccadés, et c'est avec un effort désespéré, un effort de Titan vaincu, qu'au dernier moment elle hasarde dans les airs ses deux tourelles pointues et chancelantes.

Toutes les cimes qui enserrent la vallée du Rhône, tant du côté vaudois que du côté valaisan, se voient également bien; on est au milieu de l'amphithéâtre qu'elles forment, et de tous les côtés le regard a le jeu libre. Cette position fait la beauté de la vue de Saint-Triphon et des coteaux de Charpigny; *on se voit autour,* comme disent nos montagnards quand ils veulent parler leur plus beau français; la vue est aussi très dégagée du côté du lac, dont la rive nord ferme le paysage de sa courbe gracieuse.

Les ruines dont on est entouré ajoutent à l'intérêt du site. Elles forment un ensemble assez vaste. A l'entrée du plateau, au-dessus du village, les restes d'un portail antique sont recouverts de lierre; à gauche, des débris de murs semblent indiquer l'existence d'un ancien château. Près de là s'ouvrait un souterrain, qui s'enfonçait à droite, dans la direction de la tour. On a dû en fermer l'entrée, parce que la voûte tombait en ruines et qu'il était dangereux d'y pénétrer. Plus loin sont les murs d'un bâtiment qui a été entretenu par

l'état jusqu'en 1848; il servait de signal. A l'extrême bord septentrional de la colline, on voit les ruines d'une chapelle, qui, au dire du doyen Bridel, était autrefois un lieu de pélerinage. Le sentier qui y conduit se nomme encore le *chemin des dames*. Enfin, sur la partie la plus élevée, est construite la tour, édifice carré de trente pieds de côté, aux murs de marbre taillé, très épais et sans ouverture jusqu'à une hauteur de vingt-cinq pieds. Plus haut sont de petites ouvertures, disposées sans symétrie. Plus haut encore, à quarante pieds environ, on voit des espèces de consoles en marbre, saillantes de cinq à six pieds, et qui semblent avoir soutenu une galerie extérieure. A part le toit, qui manque, la tour est bien conservée. Sa hauteur totale est de soixante pieds.

A quelle époque remontent toutes ces constructions? On ne sait trop. L'histoire de Saint-Triphon est enveloppée d'une obscurité qu'on aura d'autant plus de peine à percer, que des documents importants ont disparu dans les autodafé des *Bourla-Papei*[1]. L'opinion populaire fait remonter la construction de Saint-Triphon au temps des Romains. Saint-Triphon aurait été une de leurs stations militaires, sur la route qui tendait du Saint-Bernard, par Aventicum, à Augusta Rauracorum et Vindonissa, et qui passait entre Saint-Triphon et

[1] Les *Bourla-papei* (brûle-papiers) étaient des paysans insurgés, qui en 1802, se soulevèrent au cri de : « *Vivent les paysans! paix aux hommes! mort aux papiers!* » Ils brûlèrent les archives d'un grand nombre de communes et de châteaux. A Ollon, des chars à deux chevaux furent chargés de papiers et titres divers, et conduits sur le plateau de Saint-Triphon, où eut lieu l'autodafé.

Charpigny. Un milliaire romain, trouvé à Saint-Triphon, est conservé aux archives d'Ollon. Ce titre-là n'a pas été brûlé. Il porte la date de 325 et le nom de l'empereur Licinius. On voyait autrefois, sur le portail qui est à l'entrée du plateau, une pierre blanche avec une inscription en l'honneur de Caligula (Caïus-César-Germanicus); elle fut enlevée clandestinement vers 1810, dit M. Maillard[1], et vendue à quelque archéologue étranger. Selon M. Martignier (voir son *Dictionnaire historique,* page 879), elle aurait été transportée à Jouxtems, près Lausanne, dans une maison de campagne appartenant alors à M. César de Constant. Quant à la tour elle-même, elle doit être d'origine plus récente. Elle est construite de la même manière que celles de Gourze et de la Molière. Selon M. de Gingins, le château-fort de Saint-Triphon aurait été bâti au Xe siècle, par les rois rodolphiens, pour servir de refuge aux habitants de la contrée. Une charte de 1232 l'appelle maison *(domus).* Six ans plus tard, dans une autre pièce officielle, il est appelé château *(castrum).* M. Martignier en conclut que l'enceinte fortifiée fut établie dans cet intervalle.

C'est entre Saint-Triphon et Bex, dans la plaine, que Divicon battit les légions du consul Cassius, l'an 107 avant l'ère chrétienne. Les Helvétiens, réunis aux Cimbres et aux Teutons, voulaient pénétrer dans les Gaules et peut-être en Italie. Refoulés par les Romains, ils feignirent une retraite pour les attirer dans les défilés des Alpes. Cette manœuvre fut cou-

[1] *Notice sur Ollon,* par F. Maillard. Lausanne, 1870. Nous avons fait à cet opuscule plus d'un emprunt.

ronnée d'un plein succès. L'armée romaine les ayant suivis jusque par delà Saint-Triphon, ils débouchèrent brusquement des vallées latérales, l'enveloppèrent et l'accablèrent. Cassius et son lieutenant Pison périrent dans la mêlée. Ceux qui survécurent n'obtinrent la vie qu'aux conditions les plus humiliantes. Ils durent passer sous le joug, nus, au milieu des huées des vainqueurs. Cette page d'histoire a fourni le sujet d'un des chefs-d'œuvre de notre grand peintre, Ch. Gleyre. L'original en est au musée de Lausanne; la gravure vient de le populariser.

Les rochers de Saint-Triphon fournissent un beau marbre, dont l'exploitation a pris des proportions plus considérables depuis l'établissement des chemins de fer. A Olten, en 1865, à l'exposition des matériaux à bâtir fournis par les diverses carrières de la Suisse, on admira beaucoup les spécimens venus de Saint-Triphon, entre autres un bloc de trente-un pieds de longueur sur deux pieds de côté, et des bassins dont la contenance variait de trois mille à quatre mille pots. Les carrières occupent environ deux cents ouvriers

Les collines de Saint-Triphon et de Charpigny ne manquent pas d'intérêt pour le naturaliste. L'exploitation des carrières de marbre a amené la découverte d'un grand nombre de fossiles intéressants. Au sommet de la colline, tout près de la tour, croît dans les buissons la grande pervenche *(Vinca major)* cultivée dans les jardins, et, contre les rochers à pic qui dominent la plaine, la jolie potentille à fleurs blanches, connue en botanique sous le nom de *Potentilla caulescens;* mais elle n'est pas toujours abordable.

Après avoir visité Saint-Triphon et poussé, peut-être, une reconnaissance jusque sur les coteaux de Charpigny, on remonte en voiture. En vingt minutes, on est à Aigle, au débouché de la vallée des Ormonts. On voit, en passant, les rochers de Chalex, dont le promontoire s'avance jusqu'à la route, et où l'on pourra cueillir, au mois de mai, la *Stipa pennata*, une graminée dont l'aigrette est une plume soyeuse, d'une rare finesse, qui mesure jusqu'à un pied de hauteur.

Aigle [1] est une petite ville de 3307 habitants, chef-lieu du district. Il y a de bons hôtels et de jolies constructions nouvelles dans le voisinage de la gare. La principale rue file parallèlement au chemin de fer, jusqu'au pont jeté sur la Grande-Eau. L'aspect n'en est pas très riant, grâce à la couleur sombre de la pierre de Saint-Triphon; mais il est facile de voir que l'aisance règne dans la plupart de ces vieilles maisons grises.

Au-dessus du bourg, se trouve le quartier du Cloître, avec un vieux château gothique, flanqué de tourelles et surmonté d'une haute tour de marbre. Pillé et brûlé pendant les guerres de Bourgogne, il fut rebâti par les Bernois pour servir de résidence aux gouverneurs. Aujourd'hui, la commune y a installé la prison du district. Plus haut encore, à l'entrée de la gorge par où débouche la vallée des Ormonts, doit s'établir un hôtel assez considérable, avec des bains dans le genre de ceux de Bex. Les sources de Panex doivent fournir l'eau salée, et la source dite de Fontaney, l'eau froide.

D'Aigle, on envoie la voiture à Ollon, et on s'y rend à pied

[1] En latin, *Allium* et non *Aquila*. Le nom latin s'est conservé dans le patois : *Aille*.

par un très joli chemin, qui franchit une espèce de col entre le promontoire avancé des rochers de Chalex et la montagne proprement dite. On le prend au Cloître. Il s'élève en s'inclinant à droite, le long d'une pente boisée, qui est au premier printemps toute rouge de la bruyère du pied des Alpes *(Erica carnea)*. Sur le dessus, on trouve le vallon retiré de Verchy, ou Vers-Chiez, du nom d'un hameau qui s'y dérobe à tous les yeux. De Verchy, on prend le chemin des Tombey, qui écharpe le flanc de la montagne et descend directement à Ollon. Le chemin de Verchy, et des Tombey est très connu des antiquaires et des botanistes. Ceux-ci y cueillent plusieurs espèces rares, entre autres l'Astragale de Montpellier ; ceux-là y visitent les restes d'anciens tombeaux de l'époque celtique. Mais il n'est besoin pour le trouver charmant ni d'être botaniste, ni d'être antiquaire. C'est une des plus jolies promenades des environs et peu fatigante (50 minutes).

Ollon est un grand, beau et riche village, au pied de la montagne, entouré de splendides vergers. La population du village, tout entière adonnée à l'agriculture, est d'environ 1300 âmes ; celle de la commune était au 1er décembre 1870 de 3053 habitants. Ollon a aussi sa grotte des fées, connue sous le nom de Creux de Morisaz, et qu'on dit plus curieuse que celle de Saint-Maurice ; mais on y descend par un entonnoir à pentes raides et si étroit qu'un homme a peine à s'y glisser. M. Maillard en donne dans sa notice une description très détaillée. J'y renvoie ceux qui seraient curieux d'essayer cette descente aux enfers. Les collines des environs, formées de gypse, comme celle du Montet, sont sujettes à des effondre-

ments subits. En 1869, sur le chemin des Tombey, un bœuf, qui, sans se douter de rien, ruminait paisiblement, se vit engouffré soudain dans une crevasse de plus de quinze pieds de profondeur. Il fallut creuser une tranchée latérale pour le tirer de là.

D'Ollon, on revient à volonté par la grande route, ou par une route plus petite, qui longe le pied de la montagne, passe à Villy et à Salaz, et arrive aux Devens, d'où l'on rentre à l'hôtel par le Bévieux.

La course en voiture, sans halte, serait d'environ trois heures; il faut y ajouter plus d'une heure pour la visite à Saint-Triphon, et autant pour les coteaux de Verchy.

L'après-midi, il faudrait la faire en sens inverse et la calculer de manière à voir le coucher du soleil de Saint-Triphon. La face de la Dent du Midi qui regarde le val d'Illiez est celle que le soleil couchant éclaire de la manière la plus brillante.

Au bord de la route d'Ollon à Bex, se trouve la plaine de l'Arcossey, où ont lieu les revues et rassemblements militaires du district. Ce sont de grandes occasions de fête pour Aigle, Bex, Ollon et tous les villages voisins. La population s'y transporte en masse; on y dîne et on y danse sur l'herbette. C'est une scène des plus animées, qui fera certainement plaisir à ceux qui aiment à observer les mœurs des pays qu'ils visitent. Ils trouveront, peut-être, qu'on y boit beaucoup. *Potenter potatum est,* lit-on fréquemment dans les anciens manuaux des communes vaudoises à propos de repas officiels ou de fêtes populaires. Ce latin là ne fut jamais plus de mise qu'à propos des fêtes de l'Arcossey. Il faut dire qu'il y fait chaud, et que le vin est si bon dans le *grand* district!

CHAPITRE VI.

PROMENADES EN VOITURE A LA MONTAGNE.

Deux routes partent de Bex et se dirigent vers la montagne, l'une sur le versant gauche de la vallée de l'Avançon, l'autre sur le versant droit. La première tend aux hameaux de Frenières et des Plans; la seconde au village de Gryon. L'une et l'autre fournissent l'occasion d'une charmante promenade en voiture à la montagne. Ces deux promenades peuvent être faites en une matinée; mais une fois tranporté à Gryon ou aux Plans, on y perdra volontiers tout un jour. La route de Monthey à Champéry, au fond du val d'Illiez, en permet une troisième, qui demande un jour complet; il en est de même de celle d'Ollon à Chésières. Enfin, la route des Ormonts, d'Aigle au Plan des Iles, en permet une cinquième, qui exige deux jours pour être faite commodément. Je renvoie celle de Morcles au chapitre des excursions à pied.

Nous traiterons plus en détail les deux premières, que voudront faire tous les voyageurs auxquels l'âge, ou telle autre cause, ne permet pas les marches prolongées.

FRENIÈRES, LES PLANS, PONT DE NANT.

La route de Frenières se sépare de celle du Bévieux et de Gryon à quelques minutes de l'hôtel; elle monte à droite, tandis que l'autre s'incline vers l'Avançon. Elle aborde bientôt les châtaigneraies, où elle fait sur la gauche un lacet que les piétons coupent par l'ancien sentier; puis elle entre dans la forêt qui occupe jusqu'à une grande hauteur toute la rive gauche de l'Avançon. Il est peu de chemins où l'on se sente plus vite en montagne. La fraîcheur, les blocs moussus, et de jolies fleurettes inconnues à la plaine, vous donnent l'illusion de la région alpine avant qu'on ait atteint le niveau de la colline du Montet. On a toujours l'Avançon à gauche, dans la profondeur; à droite, la pente ardue et boisée. La route est bien tracée, la pente en est régulière, sans monotonie, et l'on passe d'une ravine à l'autre, en doublant toujours de verts promontoires, ce qui fait croire à des zigzags, tandis qu'en réalité on monte le plus directement possible. Après avoir franchi un dernier ruisseau, dont le lit est plus encaissé et qui tombe en cascatelle *sur* ou plutôt *sous* la route, on s'enfonce dans une épaisse sapinière, d'où l'on sort tout à coup pour entrer dans de très vertes prairies, où l'on monte un peu plus qu'auparavant. Ce sont les prés de Frenières, tout émaillés au printemps de perce-neige *(Crocus vernus)* et de gentianes bleues, en été, assez richement om-

bragés; on trouve encore de beaux noyers à cette hauteur, (868m).

A main gauche, dans le fond, on remarque des rochers de gypse; c'est au pied de ces rochers que se réunissent les deux Avançon, celui des Plans et celui d'Anzeindaz; Gryon est aussi à main gauche, mais à une grande hauteur, sur la pente, où il s'étale tout de son long.

Le hameau de Frenières, auquel on arrive bientôt, est distribué des deux côtés de l'Avançon des Plans de la manière la plus pittoresque. Le Muveran se présente fort bien, vu de Frenières; il paraît d'autant plus élevé qu'on n'en voit que les plus hautes parois, surgissant au-dessus d'avant-monts déjà très hardis. La première maison qu'on rencontre est presque la seule du village qui soit en pierre; c'est la pension Giraud. La plupart des autres sont en bois, noircies par le temps, avec des galeries sculptées et des inscriptions. Un sentier, qui prend immédiatement au-dessus de la pension Giraud, réunit les deux parties du village; il passe le torrent sur un petit pont en bois, qu'il vaut la peine d'aller voir, tant il est bien placé, juste à l'endroit où l'Avançon a les plus riches bouillonnements. Un peu plus haut, un chemin à char sert au même but que le sentier; on ne le suit pas; la route continue à droite, en montant. Bientôt elle sort des prés et rentre dans la forêt, en passant un ruisseau qui descend de Javernaz et fait mouvoir une scie. La route monte assez énergiquement; elle est plus étroite que par le bas, et parfois resserrée par des bans de rochers; aux endroits qui pourraient être dange-

reux, il y a de fortes barrières ; puis on passe un second ruisseau, qui descend des pâturages d'Osannaz, et tombe d'une grande hauteur, en glissant sur des rochers polis ; il ne lui manque que de l'eau pour former une admirable cascade, et il la forme parfois, après un orage, témoin le jour où, n'ayant plus place sous la voûte du pont, il l'a emportée. C'était en 1869, et il n'y a encore, au moment où j'écris, qu'un pont provisoire, en bois; mais on doit en construire un nouveau. Bientôt la route fait un assez grand contour, résultat de la disposition des pentes, et l'on jouit, en se retournant, d'une belle vue sur la vallée; puis on rentre en pleine forêt, et l'on file à peu près à plat, ou avec une pente beaucoup moins forte, jusqu'aux Plans. Des accidents pittoresques rendent intéressante cette dernière partie du chemin : tantôt d'énormes blocs, couverts de buissons et de mousses, surplombent la route, tantôt une fissure s'ouvre à gauche et plonge sur l'Avançon, dont on s'approche toujours plus, et qu'on passe enfin, sur le premier pont, pour déboucher aux Plans.

Les Plans sont une prairie circulaire, à peu près plate, comme l'indique leur nom. C'est un fond d'ancien lac, accidenté par des coulées de terre venues des hauteurs, et dont témoignent encore les gros blocs dont les prés sont semés. Un promontoire de rochers, tombant de la rive droite, faisait obstacle au torrent, qui, par un travail séculaire, a fini par égaliser le niveau entre le fond du lac comblé et la gorge d'issue. C'est ainsi que les Plans sont devenus une prairie, que le torrent traverse dans toute sa longueur. Il y a vingt ans, on n'y trouvait que de très modestes chalets et une hospitalité des

plus rustiques; deux ou trois chambres étaient à la disposition des très rares personnes qui prenaient goût à cette solitude. Aujourd'hui, les Plans regorgent d'étrangers pendant toute la bonne saison, et l'on y bâtit chaque année quelques chalets nouveaux. Celui de M. Bergeron, sur la rive gauche, est le centre d'une brillante société française; M. Edgar Quinet y a fait plusieurs séjours; c'est là qu'il a écrit l'introduction de son livre de la *Création* et une partie de ce bel ouvrage, qui est un des rares livres français où l'on sente l'air de la montagne. Plusieurs familles vaudoises, de Lausanne ou d'ailleurs, se sont accordé le plaisir d'un chalet aux Plans, pour y passer leurs vacances d'été; d'autres, sans être propriétaires, louent un chalet pour la saison et s'y établissent. Les pensions, dont il y a trois principales, celle de Mme Bernard, l'ancienne pension Marlétaz et celle de Jean Louis Marlétaz, fils, ne suffisent pas aux demandes toujours plus nombreuses. Jean Louis Marlétaz vient de bâtir un hôtel en pierre, au milieu du vallon.

Il y a dans les Alpes vaudoises deux vallons de formation semblable, dominés l'un et l'autre par de hautes sommités, ce sont le vallon des Plans, dont nous parlons maintenant, et le Plan des Iles qui est au fond de la vallée des Ormonts. Le Plan des Iles est plus vaste, plus ouvert, plus peuplé; sa montagne, les Diablerets, à la fois plus haute et plus grandiose, est embellie par les glaciers qui la couronnent et les nombreuses cascades qui sillonnent le cirque de ses rochers. Les Plans sont plus cachés et plus verts encore, si possible. Le Muveran, qui se dresse de toute sa hauteur au-dessus du vallon, et le

domine de deux mille mètres, n'a que de petits glaciers cachés dans les replis de ses flancs. Vu de la vallée, il ne présente qu'un immense massif de rochers. Ce n'en est pas moins une de ces montagnes auxquelles on s'affectionne. La façon dont il dresse sa tête chauve n'est pas d'une cime vulgaire; il la porte haute et fière, mais sans morgue ni ostentation; le profil en est pur autant que sauvage, et il y a dans cette masse décharnée je ne sais quelle noblesse native, quelle grâce hardie, qui attire et retient. La beauté en est relevée soit par le contraste des sommités, au faîte plus découpé, qui s'en dégagent sur la gauche[1], soit par les lignes boisées des avant-monts, qui forment l'encadrement du tableau. N'oublions pas de mentionner encore une cime isolée et gracieuse, qui ajoute à la richesse de cette scène alpestre. l'Argentine, haut piton de rocher blanc, bloc en apparence unique, posé, comme par la main d'un statuaire, sur un large socle de croupes verdoyantes. Les habitués des Plans ont coutume de l'appeler le *lion d'Argentine*. Le profil en est à peu près celui d'un lion couché, ou plutôt assis. La ligne verticale qui, du sommet, tombe sur les arêtes de Bovonnaz, en dessine la tête, tandis que la ligne opposée, celle qui repose sur le plateau vert de Surchamp, imite le mouvement ondoyant de la crinière et la perspective fuyante de l'échine.

Les meilleurs moments pour jouir de ce tableau sont le ma-

[1] Ce sont d'abord le *Roc-percé*, masse avancée et très pittoresque, puis, tout à fait à gauche, la *Tête-à-Pierre Grept*, haute sommité grise et ravinée, dont les flancs restent tachetés de neige toute l'année.

tin, jusqu'à neuf ou dix heures, le soir, au coucher du soleil, et la nuit, au clair de lune.

Le matin, les rayons obliques du soleil rasent les flancs du Muveran, et n'en font ressortir que les saillies, tandis que le vallon, bien éclairé, s'éveille et s'anime, gai comme un nid d'oiseaux. Le soir, c'est l'inverse: le vallon s'endort à l'ombre des collines qui en ferment l'issue et le séparent du monde entier; le Muveran, au contraire, regarde directement le soleil qui baisse à l'horizon, et, sur toute l'étendue de sa large façade, il n'y a pas un ravin, pas un bloc qui ne soit en pleine lumière. Aucune montagne, en Suisse, ne s'illumine plus entièrement aux rayons du soleil couchant; on dirait une masse incandescente, offrant tous les tons, selon que la roche est plus blanche ou plus grise, depuis le rouge feu au pourpre sombre. En outre, on a très souvent l'avantage d'observer sur le Muveran le phénomène de la seconde coloration. A la fin d'août ou en septembre, quand l'occident reste longtemps empourpré après le coucher du soleil, on peut être à peu près certain que les masses du Muveran s'éclaireront deux fois. Cette seconde coloration, qui n'est que le reflet des rougeurs de l'occident, est moins brillante que la première; mais elle a je ne sais quoi de fantastique, qui tient soit à la nature des teintes, soit à l'obscurité dans laquelle sont déjà plongés la vallée et les avant-monts. C'est un phénomène qui, de tout temps, a frappé l'imagination. On en parle beaucoup; mais peu de personnes l'ont exactement observé; aussi a-t-il donné lieu aux explications les plus aventurées. Il est familier à quiconque a fait aux Plans

un séjour d'été prolongé. Il n'est d'ailleurs point rare en soi; mais ce qui est très rare, c'est qu'il se produise avec un pareil degré d'intensité.

Enfin, voici la nuit et le clair de lune. Il en est de la lune comme du soleil, il ne faut pas voir l'astre lui-même si l'on veut se faire une idée de sa puissance de coloration. C'est ce qui arrive aux Plans, en été. La lune passe derrière les montagnes qui les dominent au sud, et du vallon même on ne la voit pas; mais les rochers du Muveran, qu'elle éclaire en plein, n'en sont que plus brillants et plus fantastiques. J'ai beaucoup parcouru les Alpes, et je puis dire que je n'y ai vu nulle part, même sur les hauts massifs glaciaires, le clair de lune produire des effets aussi grandioses. C'est, dans cet ordre de beautés, l'un des maximum que puisse atteindre la nature.

Les Plans sont un de ces sites heureux qu'il faut aborder par la station la plus favorable pour en avoir l'impression complète. Aussi ne saurais-je trop conseiller aux personnes qui y vont pour la première fois et qui ne redoutent pas une demi-heure de forte montée, de quitter la voiture à Frenières, de passer l'Avançon, en prenant le petit sentier immédiatement au-dessus de la pension Giraud, ou le chemin à char, quelques pas plus loin, et de monter par les sentiers de la rive droite. Le principal, sinon le meilleur, suit d'abord le torrent, puis monte à gauche dans la forêt, où il zigzague capricieusement et se ramifie en embranchements multipliés, qui ramènent tous au but. Un autre sentier, plus petit, monte dans les prés au-dessus du village, et ne rejoint qu'assez

haut celui de la forêt. Tous sont raides, mais sans difficulté: ils ont pour visée commune le sommet de l'épaulement qui fait barrière entre le bassin des Plans et celui de Frenières. La dernière partie de la montée, où il n'y a plus qu'un seul sentier, est particulièrement pittoresque: on longe le pied d'une paroi surplombante, à l'abri de laquelle le chemin, de plus en plus rapide, monte en escalier. Aussitôt ce pas franchi, on arrive sur l'épaulement, et l'on a soudain devant soi le vallon des Plans, qu'on domine de quelques mètres, et le tableau complet des montagnes qui l'enceignent. En faisant quelques pas à droite, on trouvera une place d'où la vue n'est pas gênée par les arbres et les broussailles. Une fois là, on peut, au lieu de descendre immédiatement vers le vallon, prendre le chemin qui monte à gauche et aller jusque sur le petit plateau dit des *Torneresses,* situé sur la même arête, mais un étage plus haut. Le détour n'est guère que de huit ou dix minutes. Un chalet, qu'on voit de tout loin, perché comme un nid d'aigle, et qui appartient à l'un des magistrats les plus connus du canton de Vaud [1], occupe l'emplacement le plus favorable de ce plateau supérieur, d'où la vue est également dégagée d'un côté sur le vallon des Plans, de l'autre sur Frenières, Bex, la vallée du Rhône et la Dent du Midi.

C'est de là, si j'ose transcrire ici un souvenir personnel, que je vis pour la première fois le vallon des Plans. C'était par une de ces claires matinées, qui, après plusieurs jours de

[1] Monsieur le conseiller d'état Ruchonnet.

pluie, annoncent le retour du beau temps. Le vallon, dont les prairies n'avaient pas encore été fauchées, était dans toute sa fraîcheur première; les plus belles fleurs des Alpes, entre autres la blanche Paradysie à fleur de lis, émaillaient les pelouses de la pente; les grandes forêts, mêlées de sapins, de mélèzes et de hêtres, n'étaient pas moins fraîches que la prairie; on eût dit un berceau de verdure, où, après le long sommeil de l'hiver, le printemps venait de s'éveiller en souriant, heureux berceau, caché par la Providence au pied d'un rempart de rochers, dont toutes les cimes étincelaient au soleil du matin. Ce souvenir date de plus de vingt ans; il n'a pas vieilli d'un jour.

A demi-lieue des Plans, se trouve le pâturage de Pont de Nant. On peut y monter en voiture; mais le mieux, de beaucoup, est d'aller à pied. Ce n'est qu'une promenade, dont le charme est diminué de moitié si on n'a pas la liberté de ses mouvements. La voiture, d'ailleurs, est obligée d'aller chercher le pont le plus en aval, ce qui est un assez grand détour. Les piétons passent l'Avançon en face du chalet Bergeron, ou, plus haut, en suivant un sentier qui traverse le vallon dans sa longueur, jusqu'à la dernière prairie, et franchit le torrent sur un pont de bois, couvert de mousses et de folles herbes, un pré suspendu. De là, on rejoint la route par l'ancien chemin, qui ne s'éloigne guère de l'Avançon, et qui est très pittoresque, mais fort encombré de blocs, de pièces de bois et de débris. De toute manière, la promenade est charmante; on est en pleine et riche forêt alpestre, au milieu des blocs moussus, groupés sur la pente, et avec un

superbe torrent, qui bondit à quelques pas. Des sources d'une merveilleuse fraîcheur jaillissent au bord du chemin. C'est, au reste, un des priviléges de ce district des Alpes, que les sources y abondent, toutes plus limpides, toutes plus fraîches les unes que les autres. Aussi les habitués des Plans y font-ils souvent des cures d'eau froide. L'eau des fontaines du hameau est déjà l'une des meilleures qu'on puisse rencontrer; la source qui alimente le Grand Hôtel, et qui sort à la naissance du vallon, reste glaciale dans les étés les plus chauds; celles qu'on rencontre en montant à Pont de Nant sont plus fraîches encore, et c'est par centaines qu'on peut compter dans les environs les sources dont la température oscille entre quatre et huit degrés. Les plus abondantes de beaucoup jaillissent de l'autre côté de l'Avançon, en face du chemin, au milieu d'une forêt épaisse et dont les abords ne sont pas faciles, car on ne peut guère y arriver qu'en franchissant le torrent. On prétend que c'est le débouché des eaux du vallon de la Vare, dont nous parlerons plus tard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, après de longues pluies, elles se font jour avec une puissance extraordinaire par plusieurs issues, et se précipitent en cascade dans l'Avançon, dont elles doublent le volume.

Non loin des sources, on remarquera une cascade, dont le premier bond n'a guère que dix ou quinze pieds de hauteur, mais qui se continue en rejaillissements écumeux, parmi le dédale des blocs dont le lit du torrent est obstrué. Les piétons qui suivent l'ancien chemin, peuvent prendre un petit sentier pour aller la voir de plus près. Ce sentier aboutit à



Pont-de-Nant.

une espèce de souterrain naturel, ouvert entre la pente abrupte et une masse détachée qui resserre le torrent. En s'y engageant, on arrive entre la cascade et le rocher. On peut toucher le flot de la main et en mesurer la puissance.

Plus haut, au point de jonction de la route et de l'ancien chemin, se trouve une pierre, qui a été presque complètement enfouie par les travaux qu'on a faits pour la route, et qui, autrefois, était connue de tous les montagnards, à plusieurs lieues à la ronde. On l'appelait la *Pierre à Tzamos,* en français, *Pierre aux Chamois.* Les heureux chasseurs qui rapportaient un chamois de la montagne ne manquaient pas de le déposer sur cette pierre et d'y laisser, en souvenir de leur passage, une touffe de poils, serrée sous un petit caillou. On y voyait souvent une demi-douzaine de ces trophées.

Plus loin, la route file à plat entre les plus beaux blocs et sous les plus beaux ombrages de la vallée, des hêtres au vaste feuillage, mêlés à des sapins séculaires. Malheureusement, depuis que le transport des bois durs, trop pesants pour être flottés, est devenu facile, la hache du bûcheron a fait plus d'une éclaircie dans ce coin de forêt. On en sort pour arriver à la jonction de deux Avançon, de force inégale, l'un, venant de la droite, évidemment glaciaire, l'autre, moins riche, plus clair, un ruisseau de belle eau de source. Entre les deux s'élève une côte ravinée, mise à nu par leurs affouillements. Elle ne mesure guère plus de cent pieds de hauteur. Un chemin ardu et pierreux, flanqué de quelques sentiers plus ardus encore, l'aborde directement, sans souci de la pente. Si on veut le suivre, il n'y a qu'à passer le premier

pont au-dessus de la jonction, et l'on arrive sur le pâturage de Pont de Nant en deux ou trois minutes. La route fait un assez long circuit, en remontant la vallée de droite, pour venir aboutir et mourir au même point.

Le pâturage de Pont de Nant[1] est une des stations les plus alpestres qu'on puisse trouver à pareille hauteur, 1260 mètres. La pelouse serait parfaitement unie sans les énormes blocs dont elle est émaillée. C'est la promenade favorite des étrangers qui résident aux Plans, et il n'est pas rare d'y trouver de nombreuses sociétés. La vue dont on jouit est totalement différente de celle des bassins inférieurs de la vallée, et l'effet de surprise est grand. On touche au Muveran; mais on le voit mal, masqué qu'il est par la haute muraille de ses premières assises, au pied desquelles s'abrite un pauvre chalet. La vue porte tout entière sur les vallées convergentes, creusées devant ce colosse, et dont les eaux se réunissent au bas de la côte qu'on vient de gravir. Celle qui s'ouvre à main gauche est ardue, montante, coupée de parois aux assises contournées. Dans le fond, par delà les dernières découpures de l'Argentine, qui n'est plus une tête de lion, mais une longue arête finement ciselée, on voit surgir un sommet plus haut que les autres, dont le faîte est couronné d'une bordure de glace; ce sont les Diablerets. Mais le plus beau coup d'œil et le plus nouveau s'offre à main droite. De ce côté, s'ouvre la vallée de Nant, profonde et large, dont les flancs, revêtus de forêts, sont dominés partout de parois

[1] *Nant* signifie ruisseau, dans le patois du pays; il est souvent employé comme nom commun : le nant de Javernaz, le nant du Richard, etc.

abruptes. Ici, le regard est comme porté par une heureuse perspective de plans successifs et fuyants, jusqu'à ce qu'il atteigne aux pentes reculées du fond, sur lesquelles s'allonge le glacier des Martinets, au pied des deux dents de Morcles.

A ce tableau d'une rare fraîcheur, à la fois sévère et captivant, s'ajoutent les détails prochains, le plaisir d'une véritable pelouse alpestre, au gazon fin et ras, les blocs déjà couverts de rosages, les grands sapins qui servent d'abris aux troupeaux, et dont plus d'un a été coupé en deux par l'orage ou l'avalanche, les sources qui jaillissent du milieu d'un lit de mousse, les fraises, les fines fraises de la montagne, les plus parfumées de toutes, qui abondent autour des troncs et sur le penchant de la côte, enfin les plantes rares, dont le botaniste remplit sa boîte et dont les dames font des bouquets. En plein rocher croît le bel ononis à feuilles rondes et à grandes fleurs roses; ailleurs, sous les pierres humides, le joli silène à quatre dents, dont les pétales sont si artistement découpés; plus loin, dans l'ombre épaisse de la forêt, la pyrole à une fleur, l'un des chefs-d'œuvre de la végétation alpestre, dont chaque corolle s'incline comme pour mieux répandre son parfum autour d'elle; partout, la jolie violette jaune à deux fleurs, le thym des Alpes, la petite astrance, à l'aigrette si fine, les véroniques bleues ou roses, les vergerettes lilas, et tant d'autres que je passe sous silence, mais que sûrement on ne négligera pas.

Nul ne regrettera le temps qu'il aura perdu à flâner dans cette gracieuse prairie, en poussant quelques pointes jusque

dans la forêt, ou au pied des grands rochers perpendiculaires. La fête sera complète si on a la chance de s'y trouver au moment où les montagnards jettent leur foin du haut des parois qui dominent la pelouse. Ils ont tout là haut des pâturages, qu'ils fauchent soigneusement, mais dont le foin pourrirait sur place ou ne pourrait être transporté qu'à grands frais, sans le précipice qui lui ouvre vers la plaine une route d'un genre nouveau. Ils l'y jettent par grandes masses ; mais malheur à eux s'ils ne choisissent pas bien leur moment! Pour peu que le vent souffle d'en bas, il l'enlève, l'éparpille fétu par fétu, et le pauvre faucheur n'en retrouve plus de quoi faire un repas à la plus sobre des chèvres de son étable. Même quand le vent est propice, il en reste des bottes énormes accrochées aux saillies des rochers, et c'est un spectacle vraiment digne d'intérêt que celui des efforts que font les montagnards pour les disputer à l'abîme. Une corniche gazonnée, sur certains points assez large, sur d'autres très étroite, s'engage dans la paroi, qu'elle traverse obliquement dans toute la largeur de sa haute façade. C'est le sentier des faucheurs, sentier vertigineux, où on les voit monter et descendre, armés de fourches, pour rejeter le foin qui s'est perdu dans les excavations du rocher. Ceux qui voudront se faire une juste idée de ce qu'est ce travail, n'ont qu'à essayer une promenade par cette longue corniche; qu'ils aillent seulement jusqu'au premier ou au second des couloirs qui la coupent de haut en bas. Inutile de leur recommander bon pied et bonne tête ; ils verront bientôt de quoi il retourne.

Au printemps et en automne, c'est-à-dire aux mois de juin et

de septembre, le pâturage de Pont de Nant est assez animé; on y trouve troupeaux et vachers, et l'on peut se rafraîchir en buvant du lait ou en *soupant* la crême, comme on dit au pays de Vaud; mais en juillet et en août il est désert, sauf les touristes de passage, les caravanes des promeneurs et les hirondelles, dont la plus haute station connue dans la vallée est au chalet blotti sous le rocher. Il n'offre alors d'autres ressources que celles que la bonne mère nature donne gratuitement, et si l'on veut y faire une halte un peu longue, on fera bien de prendre quelques provisions avec soi.

Il n'y a pour les voitures aucune autre voie de retour que la route par où l'on est monté; mais on peut la faire deux fois sans ennui. La descente est des plus rapides.

On parle d'une route qui reliera les Plans et Gryon, en tournant le Scex de l'Aigle, à deux ou trois cents mètres au-dessus de Frenières. Déjà les ingénieurs ont planté leurs piquets et l'on peut espérer que ce projet recevra une exécution prochaine. Quand ce trajet se fera sur des roues moins ailées que celles de l'imagination, les étrangers en séjour à Bex pourront, à peu de frais, s'accorder le plaisir d'une des plus belles parties de montagne en voiture qu'il y ait en Suisse. Jusque là le piéton seul peut faire entrer dans ses plans d'excursion une promenade à Pont de Nant combinée avec un retour par Gryon. Le sentier n'est pas difficile; on le prend au plateau des Torneresses, quelques pas au-dessus du chalet de M. Ruchonnet. Il écharpe hardiment la montagne, et va rejoindre le chemin qui descend d'Anzeindaz à Frenières, en face d'une scierie, vers laquelle on descend par un sentier très raide, tracé

dans la ravine. Le ruisseau franchi, on monte en quelques minutes au grand chemin de Gryon. Il faut compter une heure et demie des Plans à Gryon, et autant de Gryon à Bex.

Je rappelle aux piétons qu'ils pourront bientôt varier la promenade en utilisant, soit pour monter soit pour descendre, la route de dévestiture qu'on établit actuellement au bord de l'Avançon, du Bévieux à Fontana-Sola. (Voir pag. 102.) De Fontana-Sola, un sentier remonte les prés de Frenières et rejoint la route ordinaire un peu au-dessous du village.

GRYON.

Gryon est un peu plus élevé que les Plans, de 50 à 80 mètres, selon qu'on prend le bas ou le haut du village. L'église est à 1130 mètres au-dessus de la mer. A vol d'oiseau, la distance de Bex à Gryon est sensiblement plus courte que celle de Bex aux Plans; mais à pied ou en voiture elle est un peu plus forte, ce qui tient à la différence de niveau et à la pente beaucoup plus ardue sur laquelle la route multiplie ses lacets.

Gryon n'a d'ailleurs d'autre analogie avec les Plans que d'être situé dans la profonde coupure de la vallée de l'Avançon. Les Plans en sont un des bassins supérieurs; Gryon, à la fois plus près de la plaine et plus haut perché, en occupe un des versants. Les Plans, cachés à l'ombre de la montagne, sont une des stations alpestres les plus fraîches; Gryon, au contraire, se rôtit au soleil sur une pente bien

abritée et encore mieux exposée. En fait de culture, on ne trouve guère aux Plans que des prairies naturelles ; on y compte les champs de seigle ou de pommes de terre, et les sapins y prospèrent mieux que les céréales; les prairies ne manquent pas autour de Gryon, les sapins non plus; mais les champs d'orge, de seigle et de blé s'y dorent au soleil tout autour du village, et les paysans, au mois d'août, y font bonne moisson. Les Plans ne sont pas même un hameau, mais une prairie semée de chalets ; Gryon est mieux qu'un hameau, c'est un village, presque un grand village, avec une rue bien marquée, même des ruelles, une maison d'école qui porte le beau nom de collége, une cure, une église, et tout ce qui revient de droit à un chef-lieu de commune. C'est être quelque chose que d'être de Gryon.

Il n'y a pour le moment que deux hôtels à Gryon, qui sont moins des hôtels que des pensions d'été, quoiqu'on y soit bien reçu en toute saison. L'un s'appelle la pension *Saussaz*, l'autre la pension *Aulet*. Ces noms, qui sont ceux des propriétaires, ont fait de tout temps la joie des étrangers, qui ne se lassent pas de discuter la question encore incertaine de savoir ce qui vaut le mieux de la cuisine *au lait* ou de la cuisine *à la sauce*. Le fait est que ce calembourg est classique dans la localité, et qu'il est difficile de passer une heure à Gryon sans en rire au moins deux fois. On rit de tout là-haut, l'air de la montagne est si bon ! Néanmoins, nous avons voulu en avoir le cœur net ; mais plus nous avons approfondi la question, moins il nous a été possible de la résoudre, tant il y a de ressemblances entre ces deux cuisines rivales. Le fait est que ce

sont de bonnes cuisines bourgeoises, simples, solides, montagnardes, et qu'on ne maigrit ni au régime de la sauce, ni à celui du lait.

La route de Bex à Gryon est la même que celle de Bex aux Plans, jusqu'à dix minutes au-dessus du Grand Hôtel, où elle s'en détache sur la gauche en s'inclinant vers l'Avançon, qu'elle passe au Bévieux. Puis elle gagne le plateau des Devens par deux premiers lacets, qui préludent à ceux qu'elle multipliera dans la suite. Sur le plateau, elle se sépare de la route des Devens, pour attaquer la longue montée qui, d'étage en étage, doit la conduire au but. La pente sur laquelle elle zigzague fait face à la vallée du Rhône. La vue, quelque temps masquée par la colline du Montet, se dégage à mesure qu'on s'élève. La Dent du Midi, dont on ne voit d'abord que l'extrême sommet, se découvre peu à peu; les glaciers du Trient, qui forment au sud le fond du tableau, apparaissent de plus en plus majestueux, et la plaine, du côté du lac, se déroule toujours plus largement. A chaque lacet change la perspective. Pendant quelques minutes on a devant soi les sommités du sud ; vient un tournant, on fait face à la plaine, avec le lac et le Jura, et ainsi de suite. Les premiers plans d'ailleurs ne manquent pas pour animer le paysage, quoique la première partie de la montée se fasse au milieu de vignobles assez monotones; mais bientôt on atteint le village du Chêne, dont les maisons, pittoresquement assises sur la pente, ont un certain air de constructions italiennes. Les caves en sont réputées au loin; on les dit très hospitalières, et pour peu qu'on y compte des amis, il est prudent de passer vite. Plus

haut, on trouve d'autres hameaux d'un caractère plus alpestre, entre autres celui de Fenalet, entouré de vergers; on y montre encore la demeure d'Abram Thomas, le botaniste de la montagne, où de Haller et tant d'autres reçurent si souvent une généreuse hospitalité. Enfin la route, lasse de tant de zigzags, s'incline sur la droite, et passe des versants qui regardent la vallée du Rhône sur ceux qui regardent l'Avançon. Bientôt elle atteint le village des Posses, qu'on voit si bien de Bex qu'il semble qu'on y serait en quatre coups d'aile, pour peu qu'on fût alouette ou vautour. Le paysage a changé de caractère ; la plaine et les beaux glaciers du Trient ont presque entièrement disparu ; en revanche, toutes les sommités qui entourent la vallée de l'Avançon font cercle autour de nous ; mais, à peu de distance, on voit une sorte de bastion qui annonce un nouveau lacet de la route, et l'on se hâte pour jouir des perspectives nouvelles que promet cette station plus élevée. De là à Gryon, il n'y a que quelques minutes d'une montée relativement douce; le clocher pointu de l'église annonce qu'on touche au but.

Gryon est un très long village, dont la rue principale est si raide, que la route, au lieu de la remonter, a dû la prendre en travers, à mi-hauteur. Des constructions nouvelles la redresseront et l'aligneront probablement; mais groupé comme il l'est encore aujourd'hui, Gryon fait fort bien dans le paysage. Les maisons sont pour la plupart des chalets, vieux et brunis, quelques-uns construits avec soin et très élégamment sculptés. Le collége, qu'on trouve à gauche en entrant, est bâti en pierre; l'église est heureusement située; mais, au dire de

toutes les ménagères, la merveille de Gryon est le grand bassin de la grande fontaine. Et, en effet, si l'on prend la peine d'y réfléchir, on trouvera que ce n'est pas chose si simple qu'un bassin pareil à cette hauteur. Il est d'un seul bloc, en marbre, et ne mesure pas moins de vingt et quelques pieds de longueur, la largeur en proportion. Les connaisseurs devineront tout de suite d'où il vient. C'est du marbre de Saint-Triphon. Mais ce qui est moins facile à comprendre, c'est la manière dont il a pu faire le voyage de Saint-Triphon à Gryon. Par la route nouvelle, ce serait chose aisée. Une dizaine de bons chevaux en feraient l'affaire. Mais le bassin est plus vieux que la route, et dans le temps où il a été hissé à Gryon, il n'existait que l'ancien chemin, pierreux, raboteux, aux contours subits, moins un chemin qu'un couloir, et dont les piétons se servent encore aujourd'hui pour abréger. De robustes chevaux montagnards pourraient à la rigueur tirer par ce casse-cou un charriot à deux roues; mais comment y faire manœuvrer un attelage à plusieurs chevaux? On s'y prit différemment. Toute la population mâle de Gryon descendit à la rencontre du bassin communal, et vint s'y atteler au bas de la pente. C'était en hiver, la neige était dure, et dans les endroits les plus favorables on pouvait le faire glisser; ailleurs, on le faisait cheminer sur des rouleaux. En les voyant passer, le directeur des salines, qui était alors M. de Charpentier, paria sa tête qu'ils n'arriveraient jamais; mais l'honneur était engagé, et les gens de Gryon ont forte poigne. Le soir du premier jour, ils avaient fait à peu près le tiers du chemin; ils continuèrent à travailler

toute la nuit, au clair de lune, puis tout le lendemain. Le soir du second jour, ils avaient dépassé le village des Posses, et il ne restait guère qu'une dernière rampe ; mais tout le monde était à bout de forces, et les travailleurs allaient prendre le chemin du logis, laissant le monstre dormir à la belle étoile, lorsqu'on vit accourir toutes les femmes de Gryon, enflammées d'une sainte ardeur. Elles s'attelèrent, et minuit n'avait pas encore sonné à l'église paroissiale, que le bassin était en place, et qu'on dansait autour une ronde triomphale.

Gryon avait 256 habitants en 1803, 388 en 1860 ; aujourd'hui il en a 393. Le territoire de la commune est d'environ 1 700 000 perches, dont 500 000 en bois, 300 000 en prés, 42 000 en champs, et le reste, c'est-à-dire près de la moitié, en rochers et sommités inabordables aux troupeaux.

Les plus anciens documents connus qui parlent de Gryon sont du XII[e] siècle. La terre de Gryon appartenait alors à l'abbé de Saint-Maurice, sauf quelques fiefs qui furent successivement rachetés par l'abbaye, jusqu'à ce que tout le territoire se trouvât sous sa juridiction. Vers la fin du XIII[e] siècle, Gryon fut une pomme de discorde entre les abbés de Saint-Maurice et les seigneurs de Bex, dont les tentatives d'empiétement finirent par échouer. Un certain esprit d'indépendance paraît avoir de tout temps animé la population de ce village. En 1375, le pays de Vaud étant sous la domination des comtes de Savoie, les hommes de Gryon refusèrent de faire la chevauchée contre les Valaisans ; ils encoururent le ban à cette occasion, mais ils furent assez habiles pour s'en faire relever, moyennant vingt florins d'or, et pour obtenir du

comte Amédée VI d'être à l'avenir exempts de la chevauchée. Ils furent moins heureux sous la domination de Berne, quoiqu'ils continuassent à relever de l'abbé de Saint-Maurice, dont les droits furent expressément reconnus à diverses reprises, entre autres par une transaction positive en 1671. Leurs forêts donnèrent de grandes tentations à Messieurs de Berne, qui, embarrassés de trouver du bois pour l'exploitation des salines de Bex, n'imaginèrent rien de mieux que de sommer les communes voisines d'exhiber leurs titres de possession sur les forêts de leur ressort. Grand fut l'embarras des montagnards, qui n'avaient d'autre titre qu'une possession ininterrompue et incontestée depuis des temps si reculés qu'ils se confondaient à leurs yeux avec l'origine du monde. Berne trouva insuffisant un droit de possession que ne garantissaient pas des parchemins en règle, et, sans prendre la peine d'appuyer son raisonnement en montrant des titres à elle, elle déclara qu'elle s'adjugeait les dites forêts, mais que, par un effet de sa générosité, elle voulait bien consentir à partager avec les anciens soi-disant propriétaires. Aussitôt des arpenteurs furent envoyés pour exécuter le partage d'office, et bientôt on vit dans les forêts de Gryon des piquets, marqués de l'ours de Berne, destinés à fixer provisoirement les limites des nouvelles propriétés de leurs Excellences. Les habitants de Gryon eurent la naïveté de trouver le procédé peu net; ils prirent leurs haches et allèrent abattre ce qu'ils appelaient *les marques des voleurs.* Alors Berne exhiba ses titres, consistant en une troupe de soldats bien armés, qui occupèrent le village rebelle. Les gens de Gryon comprirent enfin qu'ils n'en avaient aucun

de la même force; leur pasteur intervint, il plaida vivement la cause de ses paroissiens, et Berne, toujours généreuse, fit grâce, non toutefois sans garder ce qu'elle avait pris. Depuis ce temps-là, les hommes de Gryon furent plus sages; néanmoins, aujourd'hui encore, on reconnaît en eux les descendants des hardis montagnards d'autrefois. Il n'est pas de population qui soit plus attachée à ses traditions et à son autonomie communale.

Je ne sais pourquoi Gryon s'appelle du même nom que le torrent de la Gryonne, qui descend des Diablerets et coule parallèlement à l'Avançon, dont il est séparé d'abord par les Rochers du Vent, puis par les larges croupes herbeuses du mont de Jorogne. C'est sur le mont de Jorogne qu'est situé le village de Gryon, mais sur le versant qui regarde l'Avançon. Quoi qu'il en soit, il doit à cette situation la réputation dont il jouit, et le nombre toujours plus grand des étrangers qui y séjournent en été. La vue en est aussi dégagée que possible sur toute la vallée de l'Avançon, dont pendant la nuit on entend le bruit sourd monter d'une profondeur de 400 mètres. On n'y est pas dans un petit monde à part, dans un nid de verdure au pied des rochers, comme aux Plans, mais sur une esplanade, d'où le regard embrasse un assez vaste tableau. A gauche, tout au fond, se dresse la ligne hérissée et fuyante des Diablerets, dont les pics multipliés sont sévèrement alignés par ordre de hauteur, du plus humble au plus fier, tous d'ailleurs plus ruinés les uns que les autres. Le dernier, le roi de cette famille de géants, porte sur la tête un diadème de glace. En face des Diablerets, fuit à son tour l'arête des

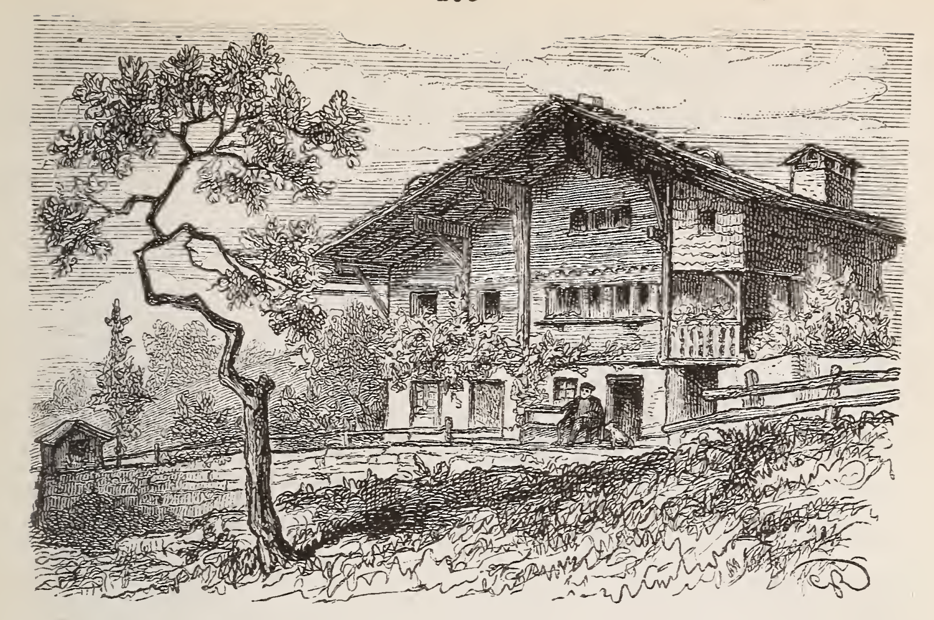
rochers d'Argentine, dont les blancs créneaux, en apparence plus solidement assis, semblent avoir été capricieusement sculptés par le ciseau d'un artiste, fin travail, auquel le temps a fait plus d'une brèche. Entre ces deux longues murailles se creuse une vallée montante, riche de prairies, de forêts, de bouquets de bois d'essences diverses, de chalets échelonnés de gradins en gradins, jusqu'aux pâturages supérieurs, dont la ligne de faîte laisse deviner à l'œil le col ondulé qui conduit de l'autre côté des monts. Cette vallée est celle de l'Avançon d'Anzeindaz, qui, par son exposition et par son caractère, fait le plus heureux des contrastes avec celle de l'Avançon des Plans, ouverte en face même de Gryon. Ouverte n'est pas le mot, car elle est au contraire aussi fermée que possible, et de toute part elle n'aboutit qu'à de formidables parois. Le regard y plonge, et n'en atteint le fond qu'au point même où elle vient rejoindre sa sœur, à deux pas de ce village de Frenières, qui se repose si gracieusement au fond de sa corbeille de verdure, et sur les toits duquel il semble qu'on pourrait jeter une pierre de la main; plus haut les avant-monts, entre lesquels le torrent se creuse un chemin tortueux, laissent deviner la prairie des Plans. Immédiatement au-dessus s'élèvent les masses hardies du Muveran, avec tous ses contreforts, tous ses auxiliaires, et son glacier de Plan Névé, qui, tout petit qu'il est, se donne des airs de grand glacier, blotti dans son nid d'aigle, d'où il déverse sur la pente sa haute cataracte de glace. A droite, se dresse une pointe aiguë, bizarrement recourbée, espèce de nain moqueur dont l'imagination populaire a fait le frère cadet du sombre

géant; c'est le petit Muveran; puis viennent les hautes et pittoresques sommités qui terminent la chaîne vaudoise : la Dent aux Favres, qui n'est pas une dent, mais une tête, ronde, massive, aux flancs taillés à coups de hache; la Tête noire, qui n'est pas une tête, mais une dent, ceinte à la base d'un blanc collier de neige; enfin les deux Dents de Morcles, qui se penchent l'une contre l'autre, hardies, provoquantes, engagées dans une querelle de ménage aussi vieille que le monde. Pour bien voir ces dernières cimes, il faut s'élever un peu au-dessus de Gryon, car, du village même, elles sont à demi masquées par les avant-monts, qui se détachent des Dents de Morcles, et développent largement leurs flancs ravinés et boisés. Enfin toutes les lignes du tableau s'abaissent vers la plaine, avec la vallée des deux Avançons réunis; mais la plaine elle-même se dérobe, et des profondeurs où l'œil la cherche, surgit la Dent du Midi, toujours isolée, toujours incomparable de puissance et d'élancement, et nullement diminuée par les créneaux bordés de glace de la Tour Salière, qui semblent faire corps avec elle.

On peut citer des vues plus grandioses, peu de plus riches en formes variées et en romantiques accidents. On est près de la montagne sans en être écrasé; les cimes sont d'autant plus hautes qu'on les voit s'élancer de plus bas, et à l'attrait des perspectives ascendantes s'ajoute celui, non moins puissant, des vues de profondeur. Les bruits du monde, torrents, cascades, voix du vent dans le feuillage, arrivent de tous les côtés à la fois, et la poitrine respire à pleins poumons un air léger, qui circule librement.

Les promenades ne manquent pas autour de Gryon; mais il en est une qui mérite d'être particulièrement recommandée aux touristes qui y arrivent en voiture le matin pour en repartir le soir, et qui n'ont que peu d'heures à y passer C'est. celle du mont de Jorogne, qui domine immédiatement le village, et dont les crêtes sont couronnées de légers mélèzes. Tous les sentiers qui montent y conduisent, et lorsqu'une fois on y est, le mieux est de s'y perdre. C'est un vaste plateau ondulé, avec des dépressions marécageuses, des terres plus ou moins boisées et partout de brillantes échappées de vue. Quand on se trouve sur le versant de l'Avançon, on a le même panorama que du village, mais plus libre encore, plus complet. Quand on aborde l'autre versant, on découvre la vallée de la Gryonne, les riches montagnes d'Ollon, les sommets de Chamossaire, les tours d'Aï, la large vallée du Rhône, dominée par la chaîne sévère des monts de Savoie, puis le lac et le Jura, qui bleuit dans le lointain. Si l'on choisit bien son point de vue, on peut avoir les deux perspectives à la fois; on peut aussi passer de l'une à l'autre, et se perdre, entre deux, dans des plis de terrain, d'où l'on ne voit que les mélèzes alentour, devant soi l'herbe touffue, et au-dessus le grand ciel bleu.

On peut se faire montrer, à quelque distance de Gryon, une pierre, dite la pierre du sauvage, qui représente assez imparfaitement un homme couché. Les gens du pays assurent qu'elle a été appelée ainsi en souvenir d'un personnage mystérieux, dont on n'a jamais su le nom ni l'histoire, et qui venait chaque jour s'y asseoir. Le doyen Bridel en a fait le sujet d'une romance, qu'on trouvera dans le tome Ier



du *Conservateur suisse.* Comme l'indique le titre même de la romance, *Blanche et Bernard*, c'est à une peine d'amour que le bon doyen attribuait la misanthropie du sauvage, et il ne le fait asseoir sur sa pierre que pour chercher du regard un lieu cher à son souvenir. A cette poésie quelque peu conventionnelle, on en préférera peut-être une plus vivante. Gryon a son poëte, un vrai poëte, qui en a fait sa patrie d'adoption. Si de l'église on descend la rue du village, l'ancienne rue, on ne tardera pas à arriver en face d'un chalet facile à reconnaître, attendu que c'est le dernier de tous, à main droite. Il n'a rien de très frappant; mais c'est un vrai chalet, en bois, bien proportionné, ornementé avec goût, et entouré de jolis jardins montagnards. (Voir la vignette.) C'est là que M. Juste Olivier passe régulièrement une partie de l'été, en face de ces Alpes, dont il a si bien senti et rendu la poésie,

soit dans son livre du *Canton de Vaud*, soit dans ses trois principaux recueils de poésies, les *Deux voix,* les *Chansons lointaines* et les *Chansons du soir*, soit enfin dans une de ses *Comédies de société* et dans plusieurs romans. Tous les Vaudois amis de leur poésie nationale, voudront voir ce simple chalet ; heureux ceux qui pourront y pénétrer et voir le poëte lui-même, non en passant, mais longuement et dans l'intimité. Ils y feront l'expérience de ce qu'est la poésie véritable, et de la différence qu'il y a entre celle qui remplit tant de livres et celle qui sort vivante de l'âme, avec sa mélodie chantante, comme dans le temps des anciens troubadours. M. Olivier n'est plus un jeune homme, et sa vie a été agitée par bien des traverses ; mais son imagination est aussi jeune que jamais, et il sait mieux que jamais faire revivre les antiques refrains nationaux. Peut-être l'un des charmes de sa poésie est-il dans la grâce d'un vers léger, voltigeant comme un sourire aux lèvres d'un homme dont le front commence à grisonner et qui a vu le fond de la vie. S'il est quelque illusion dont l'expérience ne l'ait point guéri, c'est à coup sûr celle de la patrie, dont nous ne guérirons pas plus que lui ; on ne sortira pas de son chalet sans fredonner involontairement les beaux vers qu'elle lui inspira jadis :

Il est, amis, une terre sacrée
Où tous ses fils veulent au moins mourir.
Du haut des monts dont elle est entourée
Lequel de nous la vit sans s'attendrir ?
Cimes qu'argente une neige durcie,
Rocs dans les airs dressés comme des tours,

Vallons fleuris, Helvétie, Helvétie
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours!

Quant au retour de Gryon, nous n'avons rien à en dire pour ceux qui voyagent en voiture, sinon ce que nous avons dit déjà à propos du retour des Plans, savoir qu'il faut se résigner à retourner comme l'on est venu, du moins jusqu'à ce que la route du Scex de l'Aigle soit établie. Les piétons peuvent prendre le sentier du même nom. (Voir pag. 183.) Ils peuvent aussi, pour varier la promenade, profiter des divers sentiers qui abrégent. L'un des plus pittoresques se prend au hameau des Posses, et va aboutir au Chêne, en coupant à une assez grande hauteur le ravin de gypse de Sublin. Un autre descend des Posses sur Sublin, par les prairies, puis par les forêts. Il est très raide. Celui de Fontana-Sola ne l'est pas moins; mais combiné avec la route qu'on établit au bord de l'Avançon, il permettra de monter à Gryon ou d'en descendre par des chemins plus frais que ceux qu'on suit maintenant.

CHESIÈRES ET VILLARS.

A une bonne lieue de Bex, en descendant la vallée du Rhône, se trouve le riche village d'Ollon, où nous avons déjà passé dans une de nos excursions en plaine. Comme Bex, Ollon a ses montagnes qui le dominent immédiatement, mais des montagnes massives, que ne coupe aucune vallée, et qui, à peine ravinées par de modestes ruisseaux, s'élèvent uniformément. Ces montagnes ne sont pas très hautes. La sommité culminante, *Chamossaire*, qui en relie toutes les arêtes, mesure 2113

mètres. A peu près à mi-hauteur, c'est-à-dire à 800 mètres au-dessus de la plaine, et à 800 mètres au-dessous du sommet, la monotonie de la pente est interrompue par une large esplanade creusée, aux plis partout verdoyants. Là se trouvent deux villages, dont l'un, Chesières, est situé dans un enfoncement, et dont l'autre, Villars, occupe en arrière une position plus dominante. La terrasse sur laquelle ils reposent jouit d'une vue très ouverte sur la vallée du Rhône, sur les montagnes de Savoie situées en face, sur la Dent du Midi, dont on commence à découvrir la plus large façade, et sur les hautes sommités neigeuses d'où naissent les glaciers du Trient, du Tour et d'Argentière, dans le groupe du Mont-Blanc. Cette vue, moins romantique que celle de Gryon, a des horizons lointains plus majestueux, et les premiers plans en sont plus reposants pour l'œil. On ne se sent ni juché sur une pente, ni resserré dans un vallon. La terrasse de verdure qu'on a immédiatement sous les yeux s'incline doucement vers la plaine; plus loin, sans doute, la pente est abrupte; mais elle se dérobe. De là un effet d'élévation, sans rien qui donne l'impression du vertige. On a l'air de la montagne, on en a les perspectives, sans en avoir les aspérités, et, par une heureuse rencontre, il se trouve que l'harmonie est parfaite entre la beauté plus calme des premiers plans et les tableaux qui se déroulent à l'horizon.

Les Plans, Gryon et Villars, trois stations également alpestres, représentent trois types bien caractérisés. Dans la première, on est comme enveloppé par la montagne; on ne voit qu'une cime, on la touche, et le contraste entre les hauteurs

décharnées et le vallon paisible apparaît dans sa simplicité grandiose. De la seconde, on commande un petit monde, une vallée à part, aux contours nets et distincts, malgré la richesse de ses accidents, de ses ramifications et des sommités qui l'enserrent. La troisième a des horizons plus lointains ; et quoiqu'il ne s'agisse point encore de ces grandes vues-panorama qui embrassent tout un pays, on voit les plans successifs se grouper, de manière à ouvrir à l'imagination une vaste carrière. On raconte qu'un étranger, dînant à table d'hôte à la pension Roux, un peu au-dessus du hameau de Villars, s'extasiait sur un point de vue qu'il venait de découvrir à quelques cents pas. « C'est aussi beau qu'une décoration de théâtre, » disait-il. Le bonhomme n'avait pas complétement tort, et son admiration naïve rend assez bien l'un des traits du paysage dont il voulait faire l'éloge. Il y a des coulisses au tableau, des échappées latérales et un fond fuyant, calculé pour fermer la scène sans emprisonner la pensée.

Si jamais une route à plat, ou à peu près à plat, relie ces trois stations, et permet de partir de Bex un matin pour y revenir le soir, après les avoir successivement parcourues, on aura sous la main la plus belle, la plus riche des excursions en voiture qu'il soit possible d'imaginer, supérieure, je n'hésite pas à le dire, à tout ce qu'on peut faire aujourd'hui dans les districts alpestres les plus célèbres. Cet idéal n'est peut-être pas éloigné de se réaliser. La route des Plans à Gryon existe à l'état de projet, et celle de Gryon à Villars est déjà faite à moitié. Il n'y a plus guère que le bout de chemin qui coupe en travers le ravin de la Gryonne, derrière le mont de

Jorogne, qui soit décidément inaccessible aux voitures à quatre roues. Il suffirait de travaux relativement peu coûteux pour rendre la voie carrossable. Ces travaux se feront tôt ou tard, peut-être avant qu'il soit fort longtemps. Les habitants de Bex, d'Aigle, d'Ollon et de toute la contrée environnante, ont le sentiment trop juste de ce que vaut leur pays pour négliger une amélioration qui permettrait à tous, même aux invalides, d'y faire une excursion sans pareille.

En attendant, les Plans, Gryon et Villars sont trois stations distinctes, qui exigent trois courses. Les piétons seuls peuvent les visiter en un jour. La course à Villars n'est pas la moins intéressante, mais elle est de beaucoup la plus longue; il y faut un jour très complet. Les voitures se rendent d'abord à Ollon, où elles abordent la montée sérieuse, qui ne demande guère moins de trois heures. Les piétons peuvent prendre l'ancien chemin, qui est très ardu; mais les voitures sont condamnées à la route, une belle route, toute neuve, qui s'élève d'abord lentement, en écharpant le flanc de la montagne, jusqu'à ce qu'elle entre, à un niveau déjà assez élevé, dans le vallon de la Gryonne, dont elle remonte de zigzag en zigzag les versants exposés au soleil. Pendant toute cette première partie du trajet, la vue est fort belle, et va se dégageant toujours. Enfin, on atteint le hameau de *Huémoz*, où l'on commence à respirer le bon air de la montagne. De là, il y a encore une assez longue montée jusqu'à Chesières, mais moins rude et dans une contrée pastorale faite pour reposer les regards. On est déjà sur l'esplanade des monts d'Ollon. Un dernier coup de collier, et l'on sera à Villars, la plus élevée de ces gracieuses

terrasses. Le piéton est bien tenté de monter plus haut encore, du côté des croupes de Chamossaire, les plus engageantes, les plus vertes des Alpes vaudoises; mais celui que l'âge ou la faiblesse condamne à ne voyager à la montagne que tiré lentement par un ou deux chevaux vigoureux, se contente du spectacle qui s'offre devant lui, et dont il peut jouir sans sortir des jardins d'une pension hospitalière et confortable.

LES ORMONTS.

Les Ormonts sont la plus grande vallée des Alpes vaudoises. Elle prend naissance sur le versant nord du massif des Diablerets, auquel aboutissent par d'autres côtés les vallées de l'Avançon et de la Gryonne. Dès l'abord profondément encaissée, elle s'ouvre un chemin entre le mont Chamossaire au sud et les massifs de la Tornettaz, de Chaussy et des tours d'Aï au nord. Le torrent qui la parcourt, la Grande Eau, débouche à Aigle et va se jeter dans le Rhône après un cours d'environ six lieues. Une fort belle route remonte la vallée dans toute sa longueur, et se relie, à mi-chemin, à une autre route, qui franchit le col des Mosses et va tomber dans le Pays d'Enhaut vaudois, non loin de Château d'Œx. Il est probable que, dans un avenir plus ou moins éloigné, deux autres routes s'y rejoindront encore et mettront les habitants de la vallée des Ormonts en communication facile avec tous leurs voisins. L'une aura un intérêt tout particulier pour Bex et ses environs. Elle se reliera aux routes déjà existantes de Bex à Gryon et d'Ollon à Che-

sières, dont la jonction, comme nous l'avons dit plus haut, n'exigerait pas de grands travaux; puis, remontant le vallon de la Gryonne jusqu'à son origine, elle franchira le col de la Croix d'Arpilles, pour descendre dans la vallée des Ormonts, au pied même des Diablerets. On pourra alors faire en voiture le tour complet du massif de Chamossaire, en allant de Bex aux Ormonts par Gryon et la Croix et en revenant par Aigle, ou vice-versa. Quand ce travail sera exécuté, Bex sera le centre d'un réseau de routes alpestres vraiment unique. La seconde route en projet franchira le col Pillon entre le bassin supérieur de la vallée des Ormonts et celui de la vallée de la Sarine. Ces deux routes ont un intérêt particulier pour l'ensemble de la Suisse, au point de vue militaire. Elles font partie du réseau des routes intérieures qui doivent mettre en communication les principales vallées des Alpes, en arrière de leur premier rempart. Elles ne se feront pas sans un subside de la confédération, déjà promis en principe.

Pour le moment, les voitures qui partent de Bex ne peuvent pénétrer dans la vallée des Ormonts que par Aigle, et ne peuvent rentrer à Bex qu'en revenant sur leurs pas. La plus belle partie de la vallée étant la plus reculée, la course est un peu longue. De Bex à Aigle, il y a deux petites lieues, qu'on franchit facilement en cinquante minutes; mais d'Aigle au fond de la vallée, il ne faut pas moins de quatre fortes heures de voiture, sans compter une halte indispensable à mi-chemin. On épargne à peu près une heure à la descente.

La vallée des Ormonts est divisée en deux parties distinctes, dont la première, en remontant, n'est guère qu'un long défilé.

On y entre immédiatement derrière la petite ville d'Aigle, en ayant à main droite le torrent, dont le lit est coupé de grands barrages pour les bois flottés, et sur l'autre rive, dominant le bourg, le pittoresque château du Cloître. Bientôt la route s'encaisse dans la vallée de plus en plus étroite; après un premier lacet, elle gagne le hameau de Fontanay; puis elle file à peu près à plat jusqu'à un pont très hardi, jeté sur un torrent qui tombe en bouillonnant des hauteurs. Il vaut la peine de descendre de voiture pour se pencher sur les parapets. Un peu plus loin, la route s'élève en lacets multipliés, aux tournants étroits et brusques, et l'on peut voir à quelque distance les ruines d'une route beaucoup plus belle, qui ne faisait que deux grands lacets, et dont les murs de soutènement, d'une hauteur effrayante, ont cédé sous le poids. La route actuelle, avec ses brusques contours, n'est que provisoire, en attendant qu'on exécute une réparation difficile et coûteuse. On s'élève ainsi fort au-dessus du torrent, puis la route s'engage en plein rocher et coupe en travers la pente précipitueuse. La hardiesse de sa construction, la profondeur de la déchirure dont on écharpe les sauvages parois, la Grande Eau qui bouillonne au fond et lutte pour s'ouvrir un passage, les pentes ardues de Chamossaire, qu'on a constamment devant soi, de l'autre côté de l'abîme, et que couronnent des rochers singulièrement hardis, forment un ensemble assez imposant pour qu'on ne regrette pas la lenteur de la montée. A l'un des endroits les plus escarpés, une voûte, supportant une espèce de toit, protége la chaussée contre les avalanches du printemps. Enfin, la pente devient moins abrupte, sans que la vallée cesse d'être

étroite, et bientôt on devine, à quelques toits qui se dérobent derrière un mamelon, l'entrée d'un premier village. Ce village, dont l'aspect est moins alpestre que lasituation, et qui ne compte pas moins de trois hôtels (hôtel des Alpes — hôtel du Mont d'Or — hôtel des Trois Suisses) s'appelle le Sépey, chef-lieu de la commune d'Ormont-dessous. Le principal groupe de maisons n'est pas grand, serré qu'il est dans une espèce d'entonnoir, mais pour peu qu'on s'élève, on découvre de tous côtés, sur les pentes herbeuses, un nombre infini de chalets. Il suffit de monter jusqu'au groupe de maisons appelé Vers l'église, pour jouir déjà d'une vue assez étendue sur l'ensemble de la vallée.

A partir du Sépey, la route tourne un des épaulements qui resserrent le village, puis, laissant à gauche celle qui se dirige sur les Mosses et Château-d'Œx, elle descend sur la pente d'une ravine latérale, au fond de laquelle coule un ruisseau parfois terrible, comme l'indique assez l'aspect de ses bords. Dans les grandes pluies, il arrive fréquemment que ce petit cours d'eau devient un torrent de boue noire; dès qu'on l'a franchi, on prend en écharpe le flanc d'une colline qui n'est, de ce côté, qu'un monstrueux amas de ruines naturelles, et au sommet de laquelle se cache entre les sapins une ruine historique, celle d'Aigremont, ancien manoir des seigneurs de la contrée. La noble famille de Pontverre, qui y avait sa résidence, s'éteignit dans le XV[e] siècle, dès lors la seigneurie d'Aigremont passa en grande partie dans la famille de Gruyère, puis par cessions volontaires aux seigneurs de Berne. Le château lui-même fut détruit à l'époque de la conquête bernoise. On ra-

conte que les pâtres des Ormonts le livrèrent aux flammes pour se venger d'une longue oppression. Une autre tradition parle d'une expédition heureuse qu'auraient faite les jeunes gens de la Forclaz, village situé sur l'autre flanc de la vallée, en face, pour délivrer une belle châtelaine d'Aigremont tenue en captivité par son mari. La dame leur en aurait témoigné sa reconnaissance en leur faisant don de la grande montagne de Perche, non loin de Chamossaire, à la condition que les femmes y auraient part comme les hommes, sans exclusion des filles de la Forclaz qui se marieraient hors de la vallée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les conditions de la donation, quelle qu'en soit l'origine, sont encore respectées aujourd'hui.

La plupart des montagnards des Ormonts sont convaincus que des trésors, soigneusement gardés par des esprits jaloux, sont cachés sous les ruines d'Aigremont. Il s'y est fait à plus d'une reprise des fouilles clandestines et de mystérieuses conjurations.

Lorsqu'on a dépassé la colline d'Aigremont, le paysage prend un caractère nouveau; la vallée ne tarde pas à s'élargir, et sur les pentes plus douces se développent de riches tapis de verdure, où fourmillent les chalets. C'est à peine si les localités les plus industrielles de la plaine suisse paraissent plus habitées que cette retraite pastorale. Le nombre des habitations est sans aucune proportion avec celui des habitants, ce qui vient de ce que chaque famille possède trois ou quatre chalets, souvent plus, échelonnés sur la pente. Rien de plus riant, rien de plus riche que cette belle vallée partout habitée. Les grandes perspectives alpestres n'y font point

défaut; on commence à voir dans le fond les hautes sommités d'où tombent les sources de la Grande Eau, le Scex rouge, l'Oldenhorn, appelé par les Ormomins Becca d'Audon, et les Diablerets avec leur brillante couronne glaciaire. A droite et à gauche, courent parallèlement des arêtes plus vertes: l'une, celle de gauche, débute par la haute pointe de Chaussy, et se continue par une longue série de créneaux irrégulièrement découpés; l'autre se rattache aux sommets de Chamossaire et se porte à la rencontre des escarpements des Diablerets. En arrière se dresse la tête massive du Mont d'Or, et plus loin, derrière le Sépey, les tours d'Aï et de Mayen, flanquées, sur la droite, de la ruine de Famelon. A mesure qu'on avance, le habitations se multiplient, et bientôt on découvre, de l'autre côté de l'eau, le village d'Ormont-dessus, groupé autour de son église, à l'ombre de hautes sapinières. En face du village, sur la route principale, on traverse un groupe de maisons qui a aussi sa chapelle, mais une chapelle sans clocher, et dont la physionomie, toute laïque, trahit un culte dissident. Encore quelques minutes, et la vallée venant à s'infléchir sur la droite, nous entrerons de plain-pied, sans effort ni montée, dans le Plan des Iles, un véritable plan, comme l'indique son nom, formé lentement et avec une régularité mathématique, par les dépôts du torrent, qui s'y promène à l'aise au milieu des aulnes et des saules. C'est ici le bel endroit des Ormonts, séjour goûté des citadins en villégiature alpestre, comme le prouvent le grand Hôtel des Diablerets et plusieurs pensions de moins aristocratique apparence. On a devant soi les Diablerets et l'amphithéâtre du Creux de

Champ, Colysée naturel, qui n'est pas fait de pierres rapportées, de pauvres murailles chancelantes, mais taillé dans les flancs d'une montagne gigantesque. Sur tout son pourtour sèmi-circulaire, règne une paroi verticale, vers laquelle s'inclinent les glaciers qui tombent des sommets, et d'où s'élancent d'aériennes cascades. Les deux cimes du Scex-rouge et de l'Oldenhorn, l'une contournée et tordue, l'autre élégante et bien posée sur sa large base glaciaire, regardent de côté ce qui se passe dans le val, et font ressortir l'uniforme majesté des assises des Diablerets. Ces sommités sont les plus hautes du canton de Vaud; leurs glaciers en sont les plus grands, et nulle part ailleurs, dans les Alpes, on ne trouvera un cirque aussi régulièrement formé et d'une architecture aussi colossale. Le Creux de Champ est aux Alpes ce que le Creux du Vent est au Jura. Il est sans doute moins exactement dessiné — les Alpes n'atteignent jamais à la régularité du Jura — mais il l'emporte par des proportions infiniment plus grandioses.

Il y a cinquante ou soixante ans, la vallée des Ormonts était presque inconnue des habitants de la plaine. Ce fut le doyen Bridel qui, en 1808, la fit connaître par une notice très intéressante. Il donnait sur la vie des Ormonins de nombreux détails: « Leurs possessions, disait-il, étant très morcelées, ils vont, comme de vrais nomades, de l'une à l'autre avec leurs vaches, pour consommer les fourrages. Tel ménage change sept ou huit fois d'habitation dans le courant d'une année.... A tout moment on rencontre des familles qui émigrent d'un domicile à l'autre, ou des mères, le berceau sur la tête, la *boïlle* sur le dos et un tricotage à la main, qui marchent lestement

dans les sentiers les plus scabreux. Leur nourriture se compose de fromage gras et maigre, de petit-lait, de pommes de terre et de quelques salaisons; ils cuisent, une ou deux fois l'année, un pain grossier dans lequel entre la farine de fèves. Pour le conserver, on le fume à la cheminée, où il devient dur comme de la pierre; mais on le mange avec plaisir émietté dans du lait et assaisonné par l'appétit des Alpes. Ils ramassent avec soin le lappé (*Rumex alpinus*), très commun autour de leurs chalets, le font sécher et ensuite bouillir pour la nourriture et l'engrais des porcs. Leurs moutons donnent assez de laine pour habiller les deux sexes d'un drap grossier, fabriqué dans le pays et ordinairement teint en bleu.

» Le fond du caractère des Ormonins est l'énergie; ils y joignent de la finesse et de la gaîté, et ressemblent beaucoup aux Appenzellois par l'originalité et l'à-propos de leurs reparties. Un exemple sur cent: Des voyageurs abordent sur le soir une jeune fille, et lui demandent à quelle distance ils sont de l'auberge de la Comballaz. La bergère le leur apprend et ajoute: Vous me semblez bien fatigués; d'où venez-vous donc aujourd'hui? — De Constantinople, dit l'un d'eux. — Il paraît, reprit-elle, que ces messieurs sont partis de grand matin, et elle leur tourna le dos.

» Comme les habitants des Ormonts sont fort religieux, ils conservent quelques cérémonies utiles, que la réformation a peut-être proscrites mal à propos: ainsi, dans leurs enterrements, il y a toujours quelque parent ou ami qui fait devant la fosse une petite oraison funèbre, ou plutôt une exhortation morale aux assistants et qui les remercie de l'amitié qu'ils ont

portée au défunt. J'ai entendu quelques-uns de ces discours, et ils m'ont paru marqués au coin du bon sens, de la reconnaissance et de la piété. La bière arrive jusqu'à la porte du cimetière sur une *luge* (traîneau), traînée par un cheval, ou une jument qui ne doit point être *pleine*; les femmes, vêtues de noir avec un couvre-chef blanc, font partie du convoi; celles qui ont des nourrissons les portent au bras et les allaitent sur le bord de la fosse... tableau frappant, dans lequel se confondent les idées de vie et de mort, où la génération qui finit fait place à celle qui commence. »

Les principaux traits de cette description sont encore vrais, quoique les influences modernes se fassent déjà fortement sentir aux Ormonts, particulièrement à Ormont-dessous. L'Ormonin continue sa vie nomade d'autrefois; il a toujours le même esprit de réparties, avec un caractère d'ailleurs grave et concentré; la piété est toujours en grand honneur dans le pays, comme le prouvent soit la chapelle dissidente que nous avons rencontrée en chemin, et qui se remplit chaque dimanche sans qu'on remarque de vide dans la vieille église paroissiale, soit les inscriptions religieuses qu'on peut lire sur la façade de toutes les maisons, même modernes, et qui portent la date de la construction, les noms du propriétaire, de sa femme et du maître charpentier, avec un ou plusieurs passages de la bible, et un vœu de bénédiction pour les habitants.

Cette population pastorale reste très attachée à ses anciennes coutumes; son génie conservateur apparaît clairement à toutes les époques de l'histoire. Ce fut un deuil général dans la vallée lorsque, en 1502, la maison de Gruyére céda aux sei-

gneurs de Berne tout ce qu'elle possédait aux Ormonts en fait de droits et de revenus, et que les montagnards, réunis sur la place commune, à Ormont-dessous, durent prêter serment et hommage à leurs nouveaux maîtres. Les Bernois eurent longuement à lutter avant de pouvoir introduire aux Ormonts la réformation. Le premier pasteur qui y prêcha, écrivait à Farel, après de longs efforts : « Je n'y puis plus tenir ; je perds mon temps et ma peine. » Berne intervint par d'énergiques remontrances. « Nous vous mandons et commandons, disait-elle à ses sujets des Ormonts, de vous faire conformes à nous et à nos autres sujets, en acceptant l'Evangile et délaissant les cérémonies des hommes, qui n'ont pas de fondement dans la sainte Ecriture, ains ont été controuvées par l'avarice des prêtres, à la grande perdition des hommes. Nous ne voudrions vous commander chose qui fût contre Dieu. Serait donc bien étrange que vous dussiez demeurer en désobéissance et vous montrer rebelles à Dieu, premièrement, et à nous, vos supérieurs. Quels profits pour vous s'en suivraient, ce pouvez considérer. » Ce langage clairement menaçant fit réfléchir les Ormonins, qui ne dirent plus, comme à la première nouvelle de l'édit de réformation, qu'ils aimaient mieux prendre un autre seigneur que de renoncer à leur foi, mais qui opposèrent à leur pasteur la résistance de l'inertie, et n'acceptèrent réellement la foi nouvelle que longtemps après. Beaucoup plus tard, vers la fin du XVIIIe siècle, Berne rencontra la même résistance lorsqu'elle voulut introduire aux Ormonts un code élaboré pour les quatre mandements du gouvernement d'Aigle. Les Ormonins opposèrent leurs coutumes et la lettre patente par laquelle

Berne avait confirmé leurs priviléges deux siècles auparavant. Berne dut céder et le code nouveau ne fut appliqué qu'aux mandements de la plaine.

Cependant Berne n'avait pas de plus fidèles sujets que les Ormonins. Autant ils avaient eu de peine, dans l'origine, à accepter son autorité, autant après quelques générations, et lorsque le fait nouveau eût passé dans leurs habitudes, ils s'y attachèrent fermement. On le vit bien en 1798. La fièvre d'émancipation, générale partout ailleurs dans le pays de Vaud, ne gagna personne aux Ormonts. L'armée française marchait sur Berne, toute la plaine vaudoise était émancipée; seuls les Ormonins, soutenus par un corps de 1500 hommes, résistaient encore énergiquement. Ils ne se rendirent qu'après avoir vaillamment combattu et fait subir aux troupes dirigées contre eux des pertes sérieuses. Si jamais le canton de Vaud voyait son indépendance menacée, il est bien probable que les Ormonins, qui ont été les derniers à en accepter le bénéfice, seraient aussi les derniers, je veux dire les plus tenaces, à la défendre. Cette vallée solitaire est la Vendée de notre pays.

Une histoire des Ormonts serait très intéressante, si elle pouvait être assez complète pour donner l'explication de phénomènes curieux, tels que les particularités des patois qu'on y parle, et les *coutumes* originales qui s'y sont maintenues jusqu'à des temps très rapprochés de nous, et qui différaient sur des points essentiels d'Ormont-dessus à Ormont-dessous. Il y avait deux droits en vigueur dans cette seule vallée. A Ormont-dessous, pour n'en citer qu'un exemple, le régime matrimonial était soumis au système dotal, tandis qu'à

Ormont-dessus règnait celui de la communauté. Cette histoire d'ailleurs ne manquerait ni de scènes navrantes, ni d'épisodes tragi-comiques. Parmi les scènes navrantes figurerait au premier rang la grande peste de 1596, qui enleva 700 personnes dans la commune d'Ormont-dessous, c'est-à-dire près de la moitié de la population. Parmi les épisodes tragi-comiques, le moins piquant ne serait pas la dispute qui s'éleva en 1502 entre les hommes de Château-d'Œx et ceux des Ormonts, au sujet des pâturages des Mosses. Les gens du Pays d'Enhaut, au nombre de 300, firent une invasion subite à Ormont-dessus, d'où ils enlevèrent tout le bétail qui leur tomba sous la main, non sans avoir tué six hommes, qui, selon toute apparence, n'avaient pas mis assez de complaisance à se laisser dépouiller. Berne s'émut et menaça la Gruyère d'une guerre. Fribourg intervint, et l'affaire fut arrangée moyennant 4000 florins, que Château-d'Œx dut payer. Mais cette somme, au lieu d'apporter des consolations aux pauvres Ormonins, prit toute entière le chemin de Berne. Les Ormonins voulurent alors se rendre justice eux-mêmes. Ils tombèrent à leur tour sur les gens du Pays-d'Enhaut, et firent un grand butin dans la commune de Château-d'Œx. Le comte de Gruyères fit aussitôt demander justice à Berne, et les pauvres Ormonins, vertement tancés par leurs maîtres et seigneurs, durent restituer ce qu'ils avaient pris. Quant aux 4000 florins, ils restèrent où ils étaient.

Pendant les soixante premières années du siècle, la population a sensiblement diminué, tant à Ormont-dessous qu'à Ormont-dessus. Elle n'était plus, en 1860, que de 1500 habitants dans la première de ces deux communes et à peine de 1000

dans la seconde. La diminution totale, depuis le recensement de 1803, était d'environ 700 habitants. On espère que les routes nouvelles, construites et à construire, mettront un terme à ce dépeuplement graduel, en développant les ressources du pays. Le dernier recensement, qui donne 1715 habitants à Ormont-dessous et 1045 à Ormonts-dessus, semble justifier cette espérance.

LE VAL D'ILLIEZ.

Le val d'Illiez est cette belle vallée qui s'ouvre directement en face de Bex, au pied de la Dent du Midi, et dont le large bassin s'élève jusqu'à la frontière du Valais et de la Savoie. On y compte trois villages, situés à une distance presque égale les uns des autres, savoir: Troistorrents, à une lieue de Monthey, débouché de la vallée, Illiez, à une lieue de Troistorrents, Champéry, à une lieue d'Illiez. A vol d'oiseau, les lieues sont petites; mais il y a fort à monter, et les deux premières surtout représentent une bonne heure. Ajoutons-y deux lieues de plaine, de Bex à Monthey par Saint-Maurice, franchissables en une heure; la course, on le voit, est assez forte, et il convient de partir matin.

L'ancien chemin du val d'Illiez, abrupt et longuement pavé, s'éloignait moins du torrent que la route actuelle, qui, comme toutes les routes modernes à la montagne, calcule ses pentes et profite des occasions pour développer au loin ses lacets. L'ancien chemin, se dérobant à l'ombre des châtaigniers, était certainement plus pittoresque; la route actuelle, dès le début

moins emprisonnée, commande un horizon plus vaste. Les premiers lacets font pendant à ceux des routes de Bex à Gryon ou d'Ollon à Chesières. C'est la même scène, mais vue du côté opposé, ce qui change totalement le tableau. On est sous la Dent du Midi, et l'on a en face les montagnes de Bex, de la Dent de Morcles aux Diablerets. A part un pont hardi, en arrivant à Troistorrents, sur le ruisseau du vallon de Morgin, la route n'offre guère de détails saillants; mais on se sent partout au milieu d'une riche et plantureuse nature. Les Alpes n'ont pas de sol plus fertile. L'herbe est abondante, et à mesure qu'on monte de région en région, on voit à des châtaigniers luxuriants succéder des noyers bien nourris, puis des hêtres de vigoureuse taille et des sapins d'admirable venue. Cette impression de richesse naturelle est encore renforcée par le rideau de forêts qui se déroule sur les bases de la Dent du Midi, au-dessus de Chouex, de l'autre côté du torrent.

La plupart des *Guides* recommandent le val d'Illiez comme la station d'où il faut voir la Dent du Midi. Je mentionne ici leur opinion, en rapporteur impartial; mais je ne saurais la partager. La Dent du Midi est de partout intéressante; il vaut la peine, assurément, d'en longer les bases et de la voir de près; mais il n'y a aucune comparaison pour la richesse et la noblesse des formes entre la Dent du Midi vue du val d'Illiez, et la même Dent du Midi vue d'un point quelconque de la rive vaudoise, entre Bex, Aigle, Chesières et Gryon. D'abord on est trop près, ce qui en diminue l'élancement; ensuite la façade qui regarde le val d'Illiez, au lieu d'être creusée en amphithéâtre, est plus ou moins convexe, ce qui rend impossible toute vue d'ensem-

ble et enlève à la montagne sa principale beauté, l'harmonie des lignes. Au lieu d'une cime reine, on a l'impression d'une masse étrangement confuse et sauvage. Il faut s'élever très haut sur les montagnes qui lui font face pour retrouver quelque chose de sa beauté d'ensemble, et encore, si haut qu'on s'élève, cherche-t-on vainement des stations aussi favorables que celles des Alpes vaudoises.

Ce n'est pas que le val d'Illiez n'ait aussi sa grande scène alpestre ; mais l'honneur en revient moins à la Dent du Midi qu'à la Tour Salière, qui, de Champéry, montre par delà les gorges de Bonavaux sa tête sauvage, flanquée d'épaulements formidables. Cette Tour Salière est une de ces montagnes qui semblent prendre plaisir à se dérober, et que connaissent seuls les rares amateurs qui prennent la peine d'aller les chercher. Tout au plus se montre-t-elle à la plaine furtivement et par de rares échappées. C'est une de ces échappées, peut-être la plus brillante, qui fait la beauté de la vue de Champéry.

La course du val d'Illiez est belle en toute saison, mais surtout au printemps, et je la recommande particulièrement pour les beaux jours de la fin de mai ou du commencement de juin. De Monthey à Illiez, les prairies sont émaillées de narcisses blancs, plus haut de narcisses jaunes. Les amateurs de curiosités pourront se donner la peine de chercher l'hybride entre ces deux espèces, un grand narcisse jaune-pâle, à gobelet de taille moyenne. Je ne mentionnerais pas cette rareté, si je n'avais la ferme espérance qu'on la manquera, ou que, si par hasard on la découvre, on n'aura pas la barbarie d'extirper un seul bulbe. La course est très intéressante aussi en mars ou

avril, lorsque, sous le souffle du fœhn, s'ébranlent les avalanches. On les voit se précipiter des plus hautes arêtes jusqu'au fond de la vallée.

Il faut, si possible, passer un dimanche au val d'Illiez, afin de voir non-seulement la nature, mais aussi la population, et particulièrement la population féminine, qui abonde en types heureux. On en trouvera même, avec un peu de chance, d'une beauté pure et hors ligne, sans avoir besoin de se donner autant de peine que pour découvrir le narcisse hybride. Les mœurs de la population sont d'ailleurs très curieuses. Ce sont les femmes qui soignent le bétail, et il n'est pas rare de les voir travailler autour des chalets, portant culottes. On ne dit pas s'il en est de même au logis.

A Troistorrents se dégage à droite le chemin qui remonte le vallon latéral de Morgin, connu par ses bains ferrugineux.

CHAPITRE VII.

EXCURSIONS ORDINAIRES, A PIED OU A CHEVAL.

Les promenades en voiture nous ont introduit déjà au cœur de la montagne. Il ne nous reste qu'à les continuer en suivant les nombreux sentiers, qui, des points où s'arrêtent les voitures, rayonnent en tout sens et invitent le voyageur à de plus complètes explorations.

La plupart des courses dont nous allons essayer de donner quelque idée peuvent être faites en un jour. Quelques-unes exigent qu'on parte le soir et qu'on aille chercher un gîte à la montagne. D'autres sont calculées pour deux jours pleins.

J'appelle courses ordinaires celles qui peuvent être faites par toutes les personnes bien portantes, même par des dames, pour peu qu'elles aient l'habitude de marcher, qui ne présentent aucun danger quelconque, et pour lesquelles, par le beau temps, un guide n'est pas nécessaire. Nous ne sortirons pas

des sentiers battus, ou, si nous indiquons, en passant, quelque variante qui présente plus de difficultés et exige plus d'attention, le lecteur en sera chaque fois très expressément averti.

Nous commencerons par les excursions sur la rive vaudoise, en rayonnant, du sud au nord, pour passer ensuite au massif de la Dent du Midi. On nous pardonnera de nous attacher particulièrement à celles qui offrent le plus d'intérêt, et qui sont le plus goûtées des voyageurs. Nous ne devons pas d'ailleurs oublier le point qui nous sert de centre, et nos notices deviendront plus courtes à mesure que nous nous éloignerons de Bex.

MORCLES.

Si du Grand-Hôtel on regarde dans la direction de la vallée ombreuse qui s'étend entre les coteaux de Chiètres et les bases de la montagne, on voit à la distance de deux petites lieues, à vol d'oiseau, une tête rocheuse et couronnée de sapins, formée par une des arêtes qui tombent de la Dent de Morcles. Elle s'appelle la tête de l'Oulivaz et mesure une hauteur absolue de 1496 mètres, soit 1079 mètres au-dessus du Rhône à Saint-Maurice. Derrière la tête de l'Oulivaz se creuse le vallon où se trouve le village de Morcles, à 1165 mètres au-dessus de la mer. Grâce à une jolie route qui part des bains de Lavey, on peut y arriver en voiture ; mais la montée est si longue que c'est un véritable exercice de patience, et que toutes les personnes capables de marcher quelques heures préféreront faire

la route à pied. C'est pourquoi nous n'avons pas décrit cette course dans le chapitre précédent.

La manière la plus pittoresque d'aller à Morcles est de monter par le sentier qui part du village de Lavey, où l'on peut se faire conduire en voiture, et de descendre sur les bains. où l'on retrouve la voiture. Le sentier part de l'extrémité sud du village ; il s'élève à travers les prairies, de manière à gagner les terrasses boisées qui dominent immédiatement la route des bains, et d'où la vue embrasse toute la vallée du Rhône, jusqu'à Martigny. Le sentier, continuant à monter en oblique, s'ouvre un passage au milieu des longues et arides coulées de pierres, qui viennent mourir au bord du Rhône, à peu de distance des bains ; il va toucher barre à la haute paroi de rochers d'où tombent tous ces débris, puis il entre dans la fissure où coule le ruisseau de Morcles. A mesure qu'on s'y engage, l'horizon se rétrécit ; mais on se sent à la montagne, et l'on respire plus librement. Les accidents qui égaient l'âpre montée n'ont plus le même caractère de stérilité sauvage ; ce ne sont plus des pentes ruinées et chargées de débris, des rochers torrides, aux saillies desquelles se cramponnent des pins noueux ; on est à l'ombre, dans une petite gorge bien alpestre, où règne une fraîcheur reposante, entretenue par les brises qui accompagnent le ruisseau dans sa course folle. Enfin l'on sort de la fissure, et l'on se trouve au bas de longues pentes verdoyantes, sur lesquelles s'étage le hameau de Morcles.

Les ressources ne sont pas grandes à Morcles ; il n'y a ni hôtel, ni auberge proprement dite, mais on peut s'y faire ser-

vir une bouteille de bon vin et au besoin un dîner frugal. Il n'est pas impossible non plus de trouver une chambre pour y passer la nuit.

« Le village de Morcles, nous écrit M. le conseiller national Eytel, qui y possède un fort joli chalet, compte douze feux. Il y a cinq ans, on eût dit que toutes ces habitations allaient disparaître ; plusieurs maisons, tombant en ruines, avaient déjà été démolies, et l'on prévoyait que, les vieillards une fois morts, la nouvelle génération descendrait peu à peu dans la plaine pour s'y établir. La fusion de la commune avec celle de Lavey, décrétée par le grand conseil, il y a une vingtaine d'années, était considérée par les *Morclans* comme devant produire fatalement ce résultat, lorsque quelques amateurs d'une villégiature tranquille et sans gêne, recherchant en même temps une belle nature et le voisinage de gens qui n'eussent pas contracté les habitudes qu'on prend en servant les étrangers, vinrent les uns après les autres planter leur piquet à Morcles [1].

» Maintenant le village ne menace plus de s'en aller, il se redresse sur ses ergots. Des gens de la plaine ont bâti deux chalets sur le plateau de Dailly ; on en construit un autre au haut du village ; plusieurs indigènes ont blanchi au lait de chaux leurs cuisines et leurs chambres, qui en avaient grand

[1] Nous avons dit au chapitre Ier, pag. 61, que le cercle de Bex comprenait quatre communes, Bex, Gryon, Lavey et Morcles. On voit, par cette citation, que Lavey et Morcles n'en font plus qu'une. Le recensement du 1er décembre 1870 donne à Morcles 54 habitants. C'était, il y a vingt ans, l'idéal de la commune microscopique.

besoin, si bien que, l'été dernier, une quarantaine de citadins avaient trouvé place dans la localité, qui pour un mois, qui pour deux. Chaque famille faisait tant bien que mal son ménage, les commères du voisinage aidant avec bienveillance. »

Ajoutons que les montagnards de Morcles sont pâtres, bûcherons, chasseurs de chamois, distillateurs de cerises sauvages et de gentiane. Au printemps, leurs troupeaux broutent les pâturages communs au-dessus du village; en été, ils gagnent les alpages élevés. Morcles possède un joli troupeau de chèvres, qui part bruyamment le matin pour aller paître sur la rocaille ou sur quelque pente abrupte. Le soir, chaque famille retire les siennes, et c'est une importante affaire que de les traire. Le fromage de ces chèvres est excellent. L'eau de Morcles est aussi l'une des meilleures et des plus fraîches qu'on puisse trouver en Suisse. Les femmes font bien le café et les gâteaux. En somme, les habitants de Morcles sont de bonnes gens, peu ambitieux, mais qui aiment à savoir ce qui se passe dans la plaine, et qui, dit-on, n'y descendent guère sans y faire de longues séances de cave. Si l'on en croit leurs combourgeois de Lavey, quand au retour la fatigue les éprouve, ils dorment sur le sentier aussi bien que dans leur lit, et il arrive parfois que le plus attardé, passant à l'aube, réveille les dormeurs et les remet en route. On trouve dans ce petit hameau reculé plus d'un type vraiment original.

Le chalet où l'on s'arrête, celui de l'ancien syndic Guillat, est situé au bas du village. De la porte on voit le défilé, dont on vient de gravir la pente ardue, s'ouvrir comme un cadre autour de la Dent du Midi, qui, des gorges de Saint-Maurice,

s'élance à une hauteur vertigineuse. On ne connaît pas toute la richesse d'aspect de cette montagne, si on ne l'a pas vue de la. La beauté n'en est plus la même. Les grandes forêts de châtaigniers, les gracieuses ondulations des plateaux de Veyrossaz et de Chouex ont disparu ; en revanche, le cirque des gorges du Bois-Noir se développe tout entier aux regards ; on devine les catastrophes dont il a été le théâtre, depuis les temps du Tauretunum jusqu'à celle de 1835, et l'on scrute du regard l'équilibre incertain des masses encore debout. Il semble que la nature ait mis de la coquetterie et de l'art dans cette œuvre de destruction. Autant les flancs de la montagne sont confusément sauvages, autant les lignes de faîte sont nettes, hardies et pures. On ne voit que la seule Cime de l'Est, campanile léger, dont la grâce est relevée par l'éclat des glaces qui se penchent sur le précipice et par les sombres massifs de Gagnerie et du Salantin. Cette vue est surtout admirable au lever du soleil, qui l'éclaire de rayons directs et embrase les cimes, pendant que les gorges retiennent encore l'obscurité de la nuit.

Un joli sentier, qu'on fera bien de se faire montrer, conduit en dix minutes à Dailly, où est le signal de Morcles, situé immédiatement au-dessus des grands rochers dont on a côtoyé la base en montant. La vue en a du rapport avec celle des terrasses inférieures ; mais elle est infiniment plus dégagée. A plus de 800 mètres de profondeur, circule le Rhône et se blottit la petite ville de Saint-Maurice , au fond de son entonnoir ; au nord, se déroulent les perspectives des campagnes vaudoises jusqu'au lac et au Jura ; au sud, celles du long défilé que

traverse le Rhône, de Martigny à Saint-Maurice, et, par delà, quelques-uns des plus brillants sommets de la chaîne du Mont-Blanc.

La route offre un moyen de descente plus long que le sentier, malgré les spéculations possibles. Elle va chercher, à quelque distance sur la gauche, les interminables pentes herbeuses et rocheuses, qui dominent le hameau d'Eslex, à vingt minutes des bains de Lavey. Les lacets en sont innombrables, et la vue, toujours bien dégagée, décroît lentement, à mesure qu'on s'approche de la vallée. Un sentier plus direct, mais très ardu, descend par la fissure où coule le ruisseau.

Il convient de partir matin pour faire la course de Morcles, si l'on ne veut pas trop souffrir du soleil, dont les rayons sont brûlants sur les rampes pierreuses. La montée, du village de Lavey au village de Morcles, est d'environ deux heures ; la descente sur les bains n'est pas moins longue si l'on fait au pas tous les lacets de la route ; mais les petits sentiers ne manquent pas pour en couper un grand nombre.

Morcles est un centre bien placé pour quelques courses intéressantes. Nous en parlerons ailleurs. (Voir entre autres la fin de l'article suivant, et celui qui est relatif à l'ascension de la Dent de Morcles.) Mais nous ne le quitterons pas sans indiquer aux amateurs quelques phénomènes géologiques d'un haut intérêt. Voici ce que nous écrit à ce sujet M. le pasteur Sylvius Chavannes : « La petite gorge qui, du pied des rochers du signal de Morcles, descend jusqu'à la source thermale de Lavey, a été déterminée par l'immense faille qui sépare les calcaires jurassiques, dont les rochers du signal sont

formés, des schistes cristallins anciens sur lesquels la route de Morcles aux bains déroule ses zigzags. Cette gorge est presque entièrement remplie par des éboulis, et ce n'est qu'à sa partie supérieure qu'on peut observer la ligne de démarcation entre le calcaire et les schistes cristallins. Là, l'une et l'autre roche, surtout le calcaire. sont profondément altérées. Le calcaire est devenu grenu et dolomitique, et les schistes ont subi une transformation, dont, à défaut d'une analyse chimique, je ne saurais indiquer exactement la nature. Sur plusieurs autres points, toujours dans la direction de la faille, on peut observer de nouvelles traces de métamorphisme dans les couches du calcaire, qui, par places, passe à la corgneule. Ce qui ajoute un grand intérêt à cette localité, c'est la présence de la source thermale de Lavey; elle jaillit précisément au pied de la grande faille, qui a donné lieu aux phénomènes métamorphiques que je viens de signaler. »

LES COLLATELS ET JAVERNAZ.

Si les hauteurs boisées, situées derrière le Grand Hôtel des Salines, étaient percées d'un tunnel montant, il n'y aurait qu'à s'y engager pour déboucher, après une ou deux heures de marche, dans un vallon alpestre, où de grands troupeaux pâturent en été, et qui, en tout autre saison, est absolument désert. On l'appelle le vallon de Javernaz. Les sommités qui l'enserrent appartiennent à deux arêtes secondaires, dont la Dent de Morcles est le point de départ. La vue en est très restreinte; ce n'est qu'une échappée par l'issue même du vallon,

et il ne vaudrait guère la peine d'une promenade à Javernaz, si ce n'était pas le chemin de l'arête qui sépare ce vallon reculé de la grande vallée du Rhône.

Cette arête, qui domine immédiatement l'hôtel, offre deux points de vue particulièrement intéressants. Le premier est à mi-hauteur, à l'endroit où elle commence à s'escarper, et où les prairies des Collatels, avec leurs chalets échelonnés, se font place au milieu des forêts; le second est beaucoup plus loin et beaucoup plus haut, au point culminant, immédiatement au-dessus de la grande écorchure, en forme d'entonnoir, qui déverse ses eaux sur le village de Lavey. Une croix plantée autrefois sur ce sommet bien en vue lui a fait donner le nom de Croix de Javernaz.

Jusqu'aux Collatels la course est des plus faciles. Le chemin le plus direct, à l'usage des piétons et des chevaux, se détache de la route de Frenières, à l'entrée de la forêt, d'où il s'élève en oblique, en suivant une direction assez constante, jusqu'à ce qu'il débouche au bas des prairies des Collatels. A part l'îlot de Plan-Seujet, qui n'est qu'un pré avec quelques granges. le chemin est toujours en pleine forêt. On peut aussi monter aux Collatels en passant par Frenières. C'est plus long, deux bonnes heures au lieu d'une heure et demie; mais la montée est plus douce et comme on peut aller en voiture jusqu'à Frenières, le trajet qui reste à faire à pied n'est pas considérable.

Les Collatels sont une vaste prairie montante, coupée de clôtures, qui séparent les propriétés; il n'y a pas moins de trois cents mètres de différence de niveau entre les chalets du

bas et ceux du haut. On monte soit par les petits sentiers qui vont de chalet en chalet, soit en continuant le chemin de Javernaz, pour prendre ensuite à droite, par le haut de la prairie. On voit tout de suite où il faut aller chercher le point de vue, et l'on peut choisir son chemin.

Les Collatels sont un des points des environs de Bex d'où les masses du Mont Blanc se dégagent de la manière la plus heureuse, remplissant la grande échancrure ouverte entre les arêtes de la Dent du Midi et celles de la Dent de Morcles. Les premiers plans ont le charme des sous Alpes: une belle verdure, des prairies, des bouquets de bois, et des chalets si bien situés qu'ils donnent envie d'y passer une saison.

Si l'on veut voir la vue se développer et devenir tout à fait grandiose, il faut pousser jusqu'à la Croix de Javernaz, deux bonnes heures plus loin et 700 mètres plus haut; mais on peut faire à cheval environ les deux tiers du trajet. On retourne au chemin, et on le suit fidèlement jusqu'à ce qu'il débouche, après une montée assez forte, dans le vallon de Javernaz, dont les chalets sont heureusement groupés sur la pente. Un chemin de dévestiture, à l'usage des troupeaux, vous conduit jusqu'au pied même de la tête qui portait la croix, et dont il faut remonter à pied les pentes herbeuses ou buissonnantes. Les pas des vaches forment une sorte d'escalier naturel, qui a le tort d'être très irrégulier, mais qui empêche les glissades. Quand on arrive au sommet, il est difficile de ne pas pousser un cri de surprise. La vallée du Rhône dont le vide immense apparaît soudain, la Dent du Midi qui se dresse en face, et les masses éblouissantes du Mont Blanc forment un tableau dont les

grandes lignes semblent avoir été disposées non par le hasard des soulèvements du sol, mais par un artiste souverain.

La promenade de Javernaz est particulièrement belle à la fin de juin, lorsque les pelouses alpines ont encore toute leur fraîcheur. Je ne serais point surpris si on s'y laissait retenir par les humbles merveilles de la végétation autant que par la splendeur du panorama. La flore de Javernaz est intermédiaire entre celle des Alpes vaudoises et celle des Alpes valaisannes. On est encore sur sol calcaire; mais on touche aux roches granitiques. Les simples touristes, aussi bien que les amateurs de botanique, me sauront gré de leur donner ici quelques indications. La grande ancolie des Alpes, d'un bleu si pur, dont les fleurs ont deux ou trois fois la dimension de celles de l'ancolie ordinaire et se balancent si gracieusement au moindre souffle, couronnent les petits escarpements qui coupent, un peu au-dessous du sommet, du côté du vallon, les forêts en miniature des aulnes buissonnants. Dans les éclaircies de ces mêmes forêts, le botaniste cherchera avec quelque espoir de succès deux hybrides très rares, l'*Achillea Thomasiana* et le *Geum inclinatum.* En descendant quelque peu par l'arête qui s'abaisse vers le nord, on trouverait des touffes d'une beauté exceptionnelle de l'épervière orangée *(Hieracium aurantiacum);* mais les plus belles récoltes se feront en remontant les arêtes vertes qui relient la Croix de Javernaz à la Dent de Morcles. Une promenade d'un quart d'heure sur ces pelouses de facile accès est un enchantement perpétuel. Aux grandes anémones blanches succèdent des anémones jaune-paille, dont le type devient plus petit à me-

sure que la couleur de la fleur devient plus foncée, jusqu'à ce qu'on tombe enfin dans le véritable type de l'anémone soufre, basse sur tige et à corolle d'un jaune intense. Dans les mêmes localités, on pourra faire une moisson d'anémones printanières *(Anemone vernalis)*, la plus belle de toutes les espèces alpines du genre; mais il est parfaitement inutile de la chercher ailleurs que sur les tertres que la neige vient de quitter. La floraison en est au moins aussi hâtive que celle de la soldanelle, et le fruit se développe avec une extraordinaire rapidité. En continuant jusqu'aux premiers escarpements, on trouvera en plein rocher des touffes considérables de l'*Androsace helvetica,* et de l'*Androsace alpina.* La dernière de ces deux espèces est déjà très rare dans la flore alpestre; mais ce qui l'est bien plus, c'est l'hybride qu'elles forment entre elles. Une autre curiosité du même genre, qu'on a chance de trouver dans ces parages, est un hybride entre l'auricule à fleurs jaunes et l'auricule à fleurs roses *(Primula auricula* et *Primula villosa)*. Enfin, je mentionnerai le rosage à fleurs blanches, dans le vallon de Javernaz, à quelques pas au-dessus du chemin de dévestiture qu'on suit en partant des chalets. Malheureusement il n'y en a que quelques touffes, et les bergers, qui les connaissent, les dépouillent souvent lorsqu'elles ne sont encore qu'en boutons; ils doivent même avoir arraché les plus belles. Il va sans dire que je laisse de côté une multitude d'espèces intéressantes et plus ou moins rares. Ce sont de véritables jardins.

Une manière de retour qui augmenterait encore l'intérêt de la course, serait de prendre le sentier de la Rosseline et de

descendre par les chalets de l'Haut de Morcles, le village de Morcles et celui de Lavey ; ce n'est pas beaucoup plus long, mais plus ardu, et jusqu'à l'Haut de Morcles le sentier n'est pas très facile à trouver ; si l'on veut essayer de cette variante, on fera bien de se faire accompagner par un vacher. En tout cas, cette descente n'est pas pour les chevaux.

L'ascension de la Croix de Javernaz exige environ cinq heures, les haltes déduites. On peut, sans trop de peine, économiser une heure et demie sur la descente, ce qui n'en fait pas moins huit ou neuf heures de marche. Il y aurait moyen de grimper directement, par de petits sentiers, malaisés à trouver, de l'hôtel à l'arête, mais c'est une montée tellement ardue qu'il ne faut la conseiller à personne. La course des Collatels est de moitié moins forte.

J'oubliais de dire que, si l'on veut avoir la vue d'un précipice de premier ordre, il suffit, quand on est à la Croix, de descendre jusqu'au bord de l'échancrure qui domine la grande vallée. C'est l'affaire de quelques minutes. Il y a ordinairement une palissade; si elle manque, on fera bien de ne pas s'aventurer trop au bord. C'est du haut de cet abîme que le vacher de Javernaz vint sonner de la trompe pour avertir la dame de Duin d'une invasion nocturne des Valaisans. Si l'on en croit les traditions du pays, les Valaisans ne se gênaient pas pour faire des razzias de bétail sur les Alpes vaudoises; mais il se pourrait bien que, de l'autre côté de la frontière, on trouvât des traditions toutes semblables, sauf que les rôles seraient intervertis. Cet affreux précipice offre encore une voie de retour. Un sentier, que les communes de Bex et de Lavey

doivent améliorer, le prend en écharpe, et conduit à Morcles par le col de l'Oulivaz. On le prend aux chalets de Drosine. Un guide est nécessaire.

NANT.

Voici une véritable course pour dames, l'une des plus charmantes, l'une des plus faciles qu'on puisse faire. On monte à Frenières, puis aux Plans et à Pont de Nant, où l'on n'est plus qu'à une petite heure des chalets de Nant, qui sont au fond de la vallée, à peu de distance des parois de rochers sur le bord desquelles vient mourir le glacier des Martinets. C'est une course faite exprès pour les personnes qui n'ont pas l'habitude de marcher; elles n'ont qu'à se faire conduire en voiture jusqu'à Pont de Nant. Le reste n'est qu'une promenade, qu'elles pourront faire à cheval, si bon leur semble.

On se rappelle qu'à Pont de Nant la vallée de l'Avançon se bifurque (voir pag. 180). L'embranchement le plus considérable est celui qui s'ouvre à droite, dans la direction de la Dent de Morcles. C'est une vallée profonde, serrée entre les formidables rochers du Muveran et les escarpements d'un chaînon secondaire qui part de la Dent de Morcles et vient mourir entre les Plans et Pont de Nant. Le chemin remonte tranquillement cette vallée, en traversant d'abord les longues et riches pelouses de Pont de Nant; puis il s'engage dans une forêt coupée de clairières et de torrents ordinairement à sec. Des blocs énormes ont été déposés par les avalanches à droite et à gauche du chemin. La plupart sont couverts de rosage et

d'autres plantes alpines; pour peu qu'on s'écarte du chemin, sur la gauche, on trouve la forêt tapissée de mousses épaisses et toujours fraîches. Si on lève les yeux, on voit les parois du Muveran, véritable fouillis de pics entassés les uns sur les autres jusqu'à une hauteur vertigineuse. L'effet en est surtout grand le matin, lorsque les rayons du soleil, glissant obliquement sur les parois du précipice, n'en éclairent que les saillies.

Il est peu d'endroits où l'on puisse se faire une plus juste idée de ce que sont au premier printemps les avalanches des hautes Alpes. Elles partent des réservoirs supérieurs, où le vent amasse la neige, se précipitent par les couloirs qui sillonnent la montagne du haut au bas, et viennent mourir au bord de l'Avançon, après une chute de 1500 à 2000 mètres. Ce sont elles qui ruinent les forêts du vallon et entassent le long du chemin ces blocs dont plusieurs ont les dimensions d'une maison respectable. Il vaut la peine d'aller voir le vallon de Nant, en avril ou mai, immédiatement après la chute des avalanches, lorsque les neiges dont elles ont rempli les couloirs sont encore chargées de débris, de quartiers de rocs, de mottes de terre empelotonnées, de sapins triturés. Mais il faut se garder d'y aller trop tôt.

Quand on a remonté la forêt dans toute sa longueur, on débouche sur le pâturage de Nant, dont les chalets sont situés sur la gauche, au pied d'un petit bois de sapins, qui les abrite. On s'y rend en flânant et en regardant beaucoup moins le chemin que le cirque de rochers et de cimes dont on est entouré. La scène a perdu une partie de son intérêt depuis une

vingtaine d'années. Le glacier des Martinets s'avançait jusqu'au bord même du haut rocher qui ferme le vallon; de brillantes cascades ne faisaient qu'un saut du glacier jusqu'au pied de ces parois, et il tombait très fréquemment des quartiers de glace jusque sur le gazon ; aujourd'hui, le glacier a reculé de plusieurs cents pas ; les ruisseaux qui s'en échappent se traînent sur une longue moraine, avant de se précipiter en cascades moins pures et moins riches, et il y a longtemps qu'il n'est plus question de chutes de glace. Le pâturage d'ailleurs s'est fort encombré de débris et le contraste n'est plus aussi frappant entre la verdure de la prairie et la nudité des remparts qui la protégent. Les rochers seuls n'ont rien perdu de leur majestueuse grandeur, ni les lignes des sommets de leur sévère beauté. On n'est pas très haut, 1512 mètres ; mais on se sent bien au cœur des Alpes. Un orage passager, avec quelques coups de tonnerre, ne sera point mal venu de ceux qui ne s'effraient pas trop de ces sortes d'accident. Il serait difficile de trouver une symphonie plus grandiose que celle que fait entendre parfois cet orchestre d'échos rangés autour de la prairie.

Comme détail curieux, j'indiquerai un énorme bloc, posé sur la pelouse, au bord du chemin, un peu avant d'arriver aux chalets. Le dessus en est plat et tout semé de cailloux, qui y sont tombés de la même manière que sur le pâturage, c'est-à-dire qu'ils ont roulé avec les avalanches, et que, la neige venant à fondre, ils se sont trouvés tout doucement déposés sur cette pierre qui mesure trois hauteurs d'homme. On observe le même phénomène sur presque tous les autres

blocs à face supérieure plate qu'on rencontre dans le vallon, et l'on peut ainsi se faire une idée des fabuleuses quantités de neige qui s'y entassent chaque année.

Pour terminer la promenade de Nant, on peut s'accorder le plaisir de pousser une pointe jusqu'aux chalets de la Chaux, situés de l'autre côté de l'Avançon, sur une esplanade, qu'on devine aux mouvements du terrain. Ces chalets sont à 1793 mètres au-dessus de la mer, c'est-à-dire 281 mètres plus haut que ceux de Nant. La montée est d'environ une heure, et peut se faire à pied ou à cheval. On traverse la prairie dans sa longueur, en inclinant sur la droite, et en passant comme l'on peut les ruisseaux qui tombent du glacier. En temps ordinaire, ils sont aisés à franchir. Au fond du vallon, on trouve un chemin bien marqué, qui zigzague quelque temps dans un pierrier, puis incline à droite pour gagner l'esplanade de la Chaux en longeant le dessus d'une pente ardue, couverte d'aulnes et de saules. On y jouit d'une vue complète du Muveran, de la base au faîte, ainsi que de toutes les sommités qui lui font cortége, jusqu'à la Dent de Morcles. Le point de vue n'est peut-être pas aussi pittoresque, aussi propre à tenter et à défier le crayon que du fond même de la vallée ; mais il est plus dégagé, et il n'est pas d'endroit d'où l'on puisse mieux observer ce groupe de montagnes. Les piétons peuvent prendre pour la descente un petit sentier qui abrége beaucoup, en s'engageant dans une ravine un peu au-dessous du chalet. Il suffira qu'un berger en indique l'entrée.

Si l'on a du temps et si l'on ne craint pas les courses un peu fortes, on peut tenter un retour d'un autre genre, par le col

des Dents Rouges et l'Alpe d'Ausannaz. Les Dents Rouges sont deux petites dents, dont l'une, celle de gauche, a la forme d'une tourelle et à peu près la couleur de la brique. On les voit perpendiculairement au-dessus des chalets de la Chaux, qu'elles dominent de 300 mètres environ. Entre ces dents et la haute pointe gazonnée des Savoneires, se trouve un passage où conduit un petit sentier, impraticable pour les chevaux, d'ailleurs sans aucun danger et très facile à trouver ; on va le prendre au haut du pâturage, en montant droit devant soi. Arrivé sur l'arête, on peut s'amuser à gravir la première des Dents Rouges, ou, si l'on préfère, la pointe des Savoneires (2310 m.), d'où la vue est beaucoup plus belle encore, mais dont les pentes sont longues et très escarpées. Puis, quand on a assez considéré les horizons rapprochés ou lointains, on tourne le dos au vallon de Nant, et l'on descend par des rampes monotones, avec ou sans chemin, jusqu'aux chalets d'Ausannaz, qu'on a devant soi, à 400 mètres plus bas. Ces chalets, où l'on est trop heureux de se rafraîchir, forment un groupe extrêmement pittoresque, sur un monticule qui coupe en deux les avalanches. De là, on continue à descendre jusque tout au bas du pâturage, où l'on trouve, à droite, un sentier qui s'engage dans la forêt, et conduit rapidement aux Plans ; il n'est pas tracé avec beaucoup de luxe ; mais une fois qu'on l'a, on ne peut plus se tromper ; l'essentiel est de n'en pas manquer l'entrée, que les bergers peuvent montrer du seuil des chalets. La course des Plans à Nant et la Chaux, avec retour aux Plans par le col des Dents Rouges, est d'environ six heures, toutes haltes déduites.

Avant de quitter la vallée de Nant, j'indiquerai un autre point de vue qui n'est guère connu que des personnes qui font l'ascension du Muveran, et qui tentera peut-être les jeunes gens au pied leste, s'ils ont deux ou trois heures à perdre, ou plutôt à bien employer. Le pâturage de Pont de Nant est dominé d'une immense paroi de rocher, du haut de laquelle les montagnards précipitent leur foin dans la vallée (voir page 182). Le point de vue en question est précisément au sommet du rocher, à plus de 400 mètres au-dessus de la vallée. On y monte par un petit sentier, qui tourne la paroi par la gauche, abordant la pente un peu au-dessus du chalet adossé contre le rocher. Quoique mal tracé et assez abrupt, le sentier est partout distinct, excepté dans un très petit îlot de pâturage, où il se perd comme cela arrive presque toujours en pareil cas; mais avec un peu d'attention et en inclinant à gauche, on ne tardera pas à le retrouver. Un peu plus haut, on sortira décidément de la forêt, pour aborder un pâturage en pente et couvert de débris, au bas duquel est situé le chalet de la Larze. De là, on continue à monter, ayant à main gauche la paroi du Muveran, à main droite la lisière de sapins qui couronne le bord supérieur des rochers de Pont de Nant et en masque les précipices. Le point à atteindre est une esplanade très en vue, tout au haut de la combe pierreuse dans laquelle on est engagé. La grimpée est assez rude; mais quand on arrive sur cette étroite terrasse, on a vite oublié les fatigues du chemin. Ajoutons que les pentes de la Larze, surtout celles qui s'abritent sous les sapins, au-dessus des chalets, sont un des rares endroits de la contrée où il soit encore possible de faire en plein mois

d'août d'assez riches bouquets de rosage. On y trouve les trois espèces répandues dans les Alpes suisses, le ferrugineux, le velu et l'intermédiaire. On peut descendre par le côté opposé, en s'engageant sur les pentes qui regardent Nant; mais elles sont coupées de quelques bancs de rochers, et on fera bien de ne pas s'y lancer à l'étourdie.

LA VARE.

Cette promenade fait le pendant de la précédente, mais elle est plus pénible. On suit le même chemin jusqu'à Pont de Nant, où l'on prend la vallée qui s'ouvre à gauche. Pendant un bon quart d'heure le chemin est facile, malgré quelques torrents qui le coupent et le ruinent; mais bientôt on arrive au bas d'une forte rampe, qu'il remonte en obliquant à gauche jusqu'à une paroi de rochers dont il longe les bases. Encore un coup de collier, une sorte d'escalier à gravir, et l'on atteint un premier étage, en forme de bassin, où se groupent les chalets du Richard. Cette montée est assez rude; mais il ne manque pas de détails intéressants pour en rompre la monotonie. On remarquera entre autres la manière étrange dont les couches des rochers, à main droite, sont tordues et repliées sur elles-mêmes.

Le Richard est désert pendant six à sept semaines, en juillet et en août; il faut, pour trouver les troupeaux, gravir une rampe nouvelle, et gagner le vallon de la Vare. Le chemin que suivent les chevaux fait un grand lacet à droite; un sentier monte directement au milieu des quelques mélèzes qui verdoient sur

la pente. Chemin et sentier se rejoignent à peu de distance d'un ruisseau, dont le lit est obstrué de blocs sans nombre; puis on gravit un large couloir pierreux, par une sorte d'escalier ruiné, et l'on entre, comme par une porte naturelle, dans le vallon de La Vare.

Toute cette montée, qui est d'une heure et demie à partir de Pont de Nant et mesure 519 mètres de hauteur verticale, peut se faire à cheval, malgré quelques pas assez ardus.

Le vallon de la Vare se prolonge une lieue durant, entre les rochers d'Argentine et les parois du Grand Scex. Les chalets, rangés sur deux lignes parallèles, sont à l'entrée. Moins hermétiquement fermé que celui de Nant et dominé de cimes moins fières, il est cependant plus alpestre encore. On est plus haut (1779 mètres) ; on respire un air plus léger, on se sent plus loin du monde, et comme perdu entre les rameaux tortueux des hautes arêtes entrecroisées.

Le plus joli moment est celui où les troupeaux reviennent du pâturage pour la traite du soir, entre quatre et cinq heures après midi. Ils arrivent par le fond plat du vallon, chassés par deux ou trois bergers, qui poussent de grands cris pour faire avancer les retardataires. C'est toute une population de vaches noires, rouges, tachetées, la plupart portant clochettes. Elles viennent sans se hâter, les unes broutant au passage une dernière touffe, d'autres s'arrêtant pour brâmer, pendant que les génisses capricieuses se lancent à fond de train, la queue en l'air, et se donnent le plaisir d'un joyeux temps de galop. Arrivées à deux jets de pierres des chalets, elles se trouvent en présence d'une espèce de mare boueuse, où les plus étour-

dies pataugent à l'envi, tandis que le gros du troupeau se serre pour exécuter un défilé en bon ordre par l'étroit sentier qui longe le pied des rocs. Elles arrivent une à une, et vont droit à leur étable, qu'il n'y a nul besoin de leur montrer. Chacune connaît son chez-soi. Il semble que tout ait été calculé pour donner plus de vie à cette scène alpestre, la forme du vallon, la mare devant les chalets, le petit sentier, et jusqu'à l'espèce des troupeaux. On dit que les vaches de Schwyz, avec leur manteau gris-brun, leurs membres déliés, leur fine encolure et leurs formes classiques, sont de beaucoup supérieures à nos races de la Suisse occidentale, qui ont le manteau varié des vaches de la Gruyère. Cela peut être vrai, si on les compare une à une; mais jamais troupeau de Schwyz n'égaya la montagne autant que celui de La Vare, et ne fit au chalet une aussi joyeuse rentrée.

Après une flânerie plus ou moins prolongée dans cette romantique solitude, il ne reste qu'à descendre. Les chevaux et leurs cavaliers prennent le même chemin que pour monter. Les piétons ont l'avantage de pouvoir doubler l'intérêt de la course, en choisissant l'une ou l'autre des deux voies de retour que nous allons indiquer.

Par les Outans. — Les Outans sont une grande prairie, de forme à peu près triangulaire, qui s'adosse au Muveran et qu'on voit fort bien des Plans. Les vaches de La Vare la broutent en été, et l'on a fait à leur usage un bon sentier, filant à peu près à plat au-dessus des escarpements qui dominent le Richard. On le trouvera sans peine, moyennant une rapide reconnaissance. Arrivé au sommet des Outans, après une

traversée de vingt minutes environ, on fera halte sur l'herbette pour regarder tour à tour le vallon des Plans, qui de nulle part n'est plus gracieux, et le glacier de Plan Névé, logé dans une anfractuosité du Muveran, d'où il extravase et précipite sur la pente ses masses hérissées et brillantes, véritable cataracte de glace, qui vient mourir au haut d'interminables moraines. Les jeunes gens pourront s'accorder le plaisir d'une promenade au glacier ; les botanistes préféreront la moraine, où l'on trouve la jolie pensée du Mont-Cenis *(Viola cenisia)*, et l'anémone fraise *(Anemone baldensis)*. Cette dernière espèce, qui est assez rare, abonde dans les environs d'un bloc pointu, debout comme une pyramide, et qu'on appelle la Pierre à Voir, à cause d'un ruisseau qui filtre dessous et qu'on entend sans le voir.

Pour descendre des Outans, on a deux chemins qui se séparent vers le bas de la prairie, au lieu dit la Meule des Outans, parce qu'on y entasse chaque année une meule de foin, dont on trouvera au moins les traces. L'un s'engage immédiatement à droite, sur une corniche, et conduit en quelques minutes au Richard. Le second continue à descendre le pâturage, pour gagner le Pont de Nant par la Corne des Outans ou Corne aux Chèvres. Les deux chemins sont également pittoresques et sans danger, sauf peut-être pour l'imagination, ce qui est un attrait de plus. On admirera en passant des rochers dont les couches ont dû se livrer dans un temps fabuleux à des contorsions plus fabuleuses encore.

Par Surchamp et Bovonnaz. — Cette voie de retour est plus longue que la précédente, dont elle forme le pendant

naturel de l'autre côté de la vallée. Le beau temps est indispensable, non-seulement pour jouir de la vue, mais pour se diriger.

Le point à atteindre est la partie supérieure de l'arête de Bovonnaz, arête verte, mouchetée de sapins, qui tombe du Lion d'Argentine et se prolonge au-dessus des Plans. Il faut d'abord contourner par devant la colline dite de Caufin, entre les chalets de La Vare et les masses d'Argentine. C'est ce qu'on fait en suivant un sentier très marqué, qui file à plat, puis descend doucement à l'entrée de la vallécule située de l'autre côté de la colline, et où des chalets, dont on voit encore les ruines, s'abritaient autrefois. On la traverse, en laissant à 200 mètres au-dessous de soi, à gauche, les chalets du Richard, puis on s'engage obliquemment sur les pentes qui tombent d'Argentine. Le sentier, coupé d'écorchures, se perd plus d'une fois; mais si le temps est clair, on ne manquera pas la bonne direction. On longe, par le dessus, un banc de rochers blancs et polis, et l'on vise le plateau dit de Surchamp, qui est formé par la plus haute terrasse de l'arête d'Argentine à Pont de Nant. Il faut passablement monter pour l'atteindre; dès qu'on y est, on découvre un bon sentier, qui traverse dans toute sa largeur une combe très inclinée, sillonnée de lits de ruisseaux, et qui conduit en vingt minutes à l'arête de Bovonnaz, où l'on flâne à son aise, aussi loin qu'on veut, jusqu'à ce qu'il vous prenne fantaisie de descendre d'un côté ou de l'autre.

Les deux points les plus intéressants sont le plateau de Surchamp, d'où la vue est particulièrement dégagée sur le

Muveran, et l'arête de Bovonnaz, qui domine au loin les campagnes vaudoises, jusqu'au lac Léman et au Jura.

On peut descendre sur Gryon ou Frenières par les chalets de Bovonnaz, ou sur les Plans, par les nombreux petits sentiers qui sillonnent la pente à main gauche. Le moins ardu passe par le grand chalet du Cheval blanc, sous le roc de l'Ecuelle, et descend aux Plans par la petite vallée qui y tombe d'Argentine. On le voit fort bien du plateau de Surchamp, ainsi que le chalet du Cheval blanc, abrité sous son rocher.

A partir de Pont de Nant, la course de La Vare et retour par le chemin aux chevaux, ne prend pas plus de trois heures, les haltes déduites. Le retour par les Outans allonge d'une demi-heure. Par Surchamp et Bovonnaz et retour aux Plans, il faut compter cinq heures; il en faut cinq et demie ou six pour gagner Frenières ou Gryon.

ANZEINDAZ, TOUR D'ARGENTINE, COL CHEVILLE.

Anzeindaz est le nom du haut pâturage où aboutit la vallée de Gryon, et qui forme col, de telle façon qu'on peut à volonté descendre sur le Valais ou sur le canton de Vaud. Les chalets, à l'entrée du pâturage, immédiatement derrière la colline de la Tour, qu'on voit si bien de Gryon , sont à 1897 mètres de hauteur absolue; le sommet du col, quarante minutes plus loin, est à 2036 mètres. Le pâturage est considérable, c'est le plus grand des Alpes vaudoises. Entre le pied des Diablerets et les rochers de la Tête de Bellaluex, les vaches peuvent se promener une lieue durant sans sortir de leur domaine. Ce-

qui le fait paraître plus grand encore, ce sont les ondulations du terrain, mamelons, vallécules, qui s'y multiplient à l'infini. Par le brouillard, on a les plus grandes chances de s'y perdre· Des vachers qui y avaient passé vingt saisons, surpris le soir dans ce dédale, en ont eu pour la nuit à y rôder inutilement. On en cite un qui, ainsi perdu, s'est tué en tombant du haut d'un escarpement insignifiant qu'on voit fort bien à quelques minutes des chalets.

Anzeindaz a deux spécialités, les Diablerets avec leurs éboulements et le glacier de Paneyrossaz.

Le glacier de Paneyrossaz est charmant; l'accès en est facile, tant par la droite que par la gauche; mais il ne faut pas vouloir l'aborder de front. Une fois qu'on en a atteint la partie moyenne, on peut y flâner, à la recherche des crevasses, des ruisseaux, des moulins, des tables, etc.; tout autant de curiosités dont on trouvera de forts beaux échantillons, surtout des moulins. Il y en a un qui ne le cède en rien à ceux qu'on rencontre sur la Mer de Glace ou sur d'autres glaciers géants. Il est à mi-hauteur, à gauche en montant, très près du bord du glacier.

Les Diablerets et leurs éboulements sont, dans leur genre, au-dessus de toute comparaison. Vus d'Anzeindaz, les Diablerets forment une chaîne de pics, parfaitement nus, sauf les promontoires de gazon qui en découpent les bases. C'est une longue muraille rongée par le temps et les eaux, dont les masses principales, divisées par les sillons des torrents, figurent assez bien une série de châteaux démantelés, alignés de l'est à l'ouest. La plus haute s'élève à l'extrémité orientale,

immédiatement au-dessus du col, et se distingue non-seulement par son élévation, mais par son parapet de glace vive; les autres suivent, de moins en moins hautes, mais de plus en plus disloquées et sauvages. Les chalets sont admirablement situés pour embrasser l'ensemble de cette ruine, qui ne peut être hantée que par de sombres démons. Elle est bien nommée. L'imagination enfante d'elle-même les légendes qu'y rattache la superstition populaire, tant elles sont naturelles. Si l'on en croit les bergers, les Diablerets sont en effet habités par une race de diables particulièrement belliqueuse. Il ne se passe guère de semaine sans qu'il y ait noise dans l'intérieur de la montagne, qui tremble au bruit de leurs débats, et secoue sur les vallées environnantes ses échafaudages les plus hasardés. Parfois ces querelles quotidiennes donnent lieu à de véritables combats, qui trop souvent dégénèrent en batailles générales, fécondes en catastrophes. Alors, gare de dessous! Quand les diables valaisans remportent quelque avantage, les glaciers qui pendent du côté des Ormonts s'agitent sur leur base et se précipitent sur le Creux de Champ. C'est ce qui est arrivé plus d'une fois. Mais les diables vaudois ont eu au moins deux journées d'éclatante revanche. En 1714, un des pics des Diablerets fut précipité sur la vallée valaisanne de la Derborence, un autre en 1749. Quant aux éboulements partiels sur le pâturage d'Anzeindaz, la légende ne dit pas à laquelle des deux armées belligérantes il faut les attribuer; sans doute à quelque mouvement tournant exécuté soit par l'une, soit par l'autre, pour déborder l'aile ennemie.

Pour voir les ruines encore entassées des deux grandes ca-

tastrophes de 1714 et de 1749, il faut remonter le pâturage dans toute sa longueur, jusqu'au point où se creuse tout à coup, sous les pas du voyageur étonné, le profond entonnoir de la Derborence. Arrivé là, on abandonne le sentier qui s'engage dans un couloir rapide, et l'on va chercher sur la gauche, à cinq ou dix minutes, quelque mamelon bien dégagé, d'où la vue plonge dans le gouffre béant. On voit clairement le point d'où les éboulements sont partis; c'est très près du sommet. La longue pente qu'ils ont sillonnée n'est plus qu'une immense écorchure, où, en temps d'orage, roulent des torrents de boue. Toutes ces masses, brisées dans leur chute foudroyante, se sont entassées au fond de la vallée dans le plus affreux désordre. Jadis, c'était une retraite riante, très verte, émaillée de quelques centaines de chalets; aujourd'hui, ce n'est plus guère qu'un chaos de blocs juchés les uns sur les autres, et rien n'égaierait ce spectacle de désolation sans un petit lac aux eaux changeantes, tantôt grises, tantôt bleues, qu'ont formé les ruisseaux dont l'éboulement a interrompu le cours. La végétation n'a pas encore réussi à s'établir sur ces ruines; elles sont là, comme au premier jour, effrayantes de nudité. L'encadrement des sommités environnantes, les Diablerets, le sauvage Haut de Cry et les masses confuses qui s'entassent dans la direction du Sanetsch, est digne d'une scène pareille. Cependant, par la gorge étroite où s'échappent les eaux de la Luzerne, on voit briller dans le lointain quelques-unes des blanches cimes de la chaîne Pennine, comme pour rappeler que les Alpes, si terribles aux jours de cataclysme, n'en sont pas moins un pays aimé du soleil.

Le premier éboulement surprit les troupeaux et les bergers. Le nombre des victimes fut de cent quatre-vingts, ce qui montre combien la vallée était riche et peuplée; cent vingt chalets furent renversés, et le territoire occupé par les décombres mesura des milliers d'arpents. Parmi les bergers qu'on crut morts, il y en eut un qui reparut trois mois après, lorsque sa femme avait déjà été déclarée veuve, ses enfants orphelins, et une messe fondée pour le repos de son âme. C'était un Valaisan, bourgeois d'Aven, dont le chalet était adossé à un rocher. Un énorme bloc étant venu s'appuyer contre ce rocher, tout l'éboulement avait passé dessus et le chalet avait été préservé. Prisonnier sous quelques cents pieds de débris, ce malheureux n'avait point perdu courage; il avait travaillé à s'ouvrir un chemin, et il y était parvenu après trois mois d'efforts. Un filet d'eau, filtrant entre les pierres, l'avait préservé de la soif, et il s'était nourri des fromages alignés dans sa cave. Quand il reparut dans son hameau, pâle et maigre comme on peut croire, la population, saisie d'épouvante, courut chercher le curé pour exorciser le revenant.

L'éboulement de 1749 ne fut pas moins considérable, mais il était prévu; les bergers, effrayés par les craquements intérieurs qui se faisaient entendre depuis quelques jours, avaient abandonné leurs chalets. Il fit donc moins de mal, d'autant moins qu'il tomba en grande partie sur le premier. Cependant il y eut encore quarante bâtiments écrasés, parmi lesquels une scierie, où cinq paysans bernois s'étaient logés pour la nuit, malgré les avertissements des gens du pays. Cette scierie était située dans la gorge de la Luzerne, et les blocs qui

l'atteignirent durent franchir tout l'ancien éboulement et rebondir un quart de lieue plus loin.

Anzeindaz est le pâturage alpestre par excellence. Il vaudrait la peine d'y monter, n'y eût-il ni glacier ni éboulements. L'air y est plus vif encore, plus léger, plus tonique, que dans le vallon de La Vare. Les Alpes vaudoises n'ont pas de pelouses plus vastes, plus variées, plus finement émaillées. Elles y ont réuni tous les trésors de leur flore. Entre les tertres verdoyants se cachent des vallons au fond plat, où s'attardent les ruisseaux, et dont la végétation est une merveille de fraîcheur et d'éclat. Quand on y est, on fait comme les ruisseaux, on ne sait plus en sortir. Les abords du glacier surtout sont riches ; l'espèce la plus rare est une toute petite alsinée, l'*Alsine biflora*, qu'on trouvera sur les derniers monticules des anciennes moraines.

On passe trop peu de temps à Anzeindaz; il faudrait y séjourner. Les vrais amateurs de la nature s'arrangeront au moins pour y coucher une nuit au temps de la pleine lune. C'est chose à voir que cette muraille des Diablerets éclairée par la lune. Je ne dirai pas que ce soit plus beau que le Muveran, dans les mêmes conditions; mais c'est plus sauvage encore, plus étrange, plus fantastique, plus indescriptible. A ces hauteurs, l'air est d'une grande transparence, et la lune verse à flots la lumière. Les parties qu'elle éclaire se détachent plus brillantes sur un fond plus obscur, et le relief des rochers s'accuse avec une vigueur qui dépasse de beaucoup tout ce que peut produire la lumière du soleil. Rien, dans la plaine, ne donne l'idée d'effets pareils, sauf,

peut-être, dans les nuits parfaitement claires, le relief de quelque vaste ruine gothique ; mais où est la ruine qui vaille les Diablerets ?

La course d'Anzeindaz est une de celles qui se font le plus commodément à cheval. Si on tient à ne pas découcher, un jour suffit ; mais il faut partir de bonne heure. On monte en voiture à Gryon, d'où l'on a un très bon chemin. A cinq minutes de Gryon, on trouve le hameau de Rabou, où les piétons peuvent se faire indiquer un sentier, qui file parallèlement à la route, mais un peu au-dessus, et qui évite une contre-pente. De beaux groupes de hêtres, d'érables, de sapins ombragent et égaient la route. Dans la profondeur, à droite, coule le torrent, qui fait mouvoir deux ou trois scies. Après une heure de marche, on arrive aux prairies de Sergnement, où s'alignent une demi-douzaine de chalets, à distance les uns des autres. Le dernier appartient à M. Juste Olivier, qui y soigne quelques plantations de conifères exotiques, trop jeunes encore pour qu'on puisse garantir le succès. La prairie de Sergnement franchie, le chemin passe l'Avançon (excellente source de l'autre côté du pont) ; puis il s'engage dans la forêt, dont il ne sort que demi-heure plus haut, pour déboucher dans le grand pâturage de Solalex, qui s'étale à l'aise entre les murailles des premiers pics des Diablerets et celles d'Argentine. On remarque contre ces dernières une paroi lisse et brillante, mise à nu par la chute de masses disparues. Un créneau, de forme bizarre, la domine encore ; mais à la manière dont il est posé, on devine qu'il ne tardera pas à s'écrouler à son tour. Question de temps. Le chemin traverse nonchalamment le

pâturage, en repassant l'Avançon, puis il attaque la montée finale, la plus forte de beaucoup, en s'élevant sur la pente boisée. Des sentiers permettent aux piétons de couper un lacet très développé. On peut aussi prendre l'ancien chemin, qui monte à peu de distance du torrent, aborde la rampe de front et la gravit d'un seul effort. Cet ancien chemin, qui tombe en désuétude et s'obstrue chaque année un peu plus, a pour les botanistes un intérêt particulier ; ils y trouveront, entre autres, parmi les buissons, à droite, avant la grande montée, le *Salix caesia* (saule bleu), espèce des Alpes orientales, venue là on ne sait pourquoi. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on n'a jamais pu en découvrir un seul buisson mâle, et que les chatons des buissons femelles n'en fructifient pas moins chaque année. Les botanistes feront bien de pas négliger non plus les épervières, dont il y a, sur les bords du chemin, des variétés critiques tout à fait rares et singulières. Enfin, on sort des rampes boisées ou buissonnantes, et après une traversée de quart d'heure ou vingt minutes encore, on voit le groupe des chalets. On loge dans le chalet principal, ou dans celui de M. Piquiers, qui a ordinairement un tonnelet de vin à l'usage des touristes.

On met trois heures pour monter de Gryon à Anzeindaz, et deux pour le retour. D'Anzeindaz aux éboulements, la promenade est de deux heures, aller et retour. Si l'on y ajoute la longue montée de Bex à Gryon et la descente, on voit qu'il faut être matineux et avoir toute une grande journée devant soi. La promenade au glacier est plus longue que celle aux éboulements ; il ne faut donc pas songer à les faire

toutes deux, à moins qu'on ne renonce à rentrer à Bex le même jour.

Le retour d'Anzeindaz donne lieu à plus d'une variante. On peut, par exemple, ne point passer l'Avançon à Sergnement, mais continuer, par la rive gauche, jusqu'au pont de la scie des Pares, d'où un bon chemin vous ramène à la route à peu de distance de Rabou. On peut aussi, mais en sacrifiant Gryon, continuer jusqu'à Bex par la rive gauche. Sauf une forte descente sur Frenières, le chemin n'est pas mauvais ; il n'est d'ailleurs pas plus long et beaucoup plus ombragé.

Mais la variante la plus intéressante consiste à faire le **tour d'Argentine**, course facile pour les piétons, un peu risquée pour les chevaux. On part d'Anzeindaz dans la direction du glacier de Paneyrossaz ; après une demi-heure de montée, on voit s'ouvrir à main droite le vallon de La Vare, où l'on pénètre par le col des Essets (2020 mètres). Ici le sentier n'est pas très facile à trouver ; il faut éviter le cirque de *lapiaz*[1], qui ferme le vallon de La Vare, et ne pas craindre d'appuyer à droite, contre Argentine, jusqu'à ce qu'on voie qu'on peut descendre sans difficulté. Au fond du vallon, le sentier, d'abord vague, se dessine plus nettement. En cinq quarts d'heure, ou une heure et demie au plus, on arrive aux chalets de La Vare, d'où l'on descend par les Plans et Frenières. Cette manière de retour est la plus courte pour les personnes qui font l'excursion du glacier de Paneyrossaz ; pour les autres, elle n'allonge guère que de vingt ou trente

[1] On appelle lapiaz des rochers qui ont été polis par les glaciers et qui sont ordinairement coupés d'une multitude de trous et de crevasses.

minutes. J'ajouterai, à l'usage des amateurs de spéculations, qu'on aurait tort de se laisser tenter par une descente directe de Paneyrossaz sur La Vare, et que le plus court de beaucoup est de revenir aux Essets.

Aux pâturages d'Anzeindaz et de La Vare se rapporte une tradition, qui a fourni à Henri Durand le sujet d'un poëme. On prétend qu'une escouade de Valaisans vint un matin surprendre et enlever le troupeau de La Vare. Les hommes des Plans, avertis à temps par un vacher, s'armèrent de faux et de tridents, prirent le chemin du Scex de l'Aigle, montèrent rapidement par Solalex et Anzeindaz, et atteignirent le sommet du col au moment où les Valaisans, dont la marche avait été retardée par le mauvais vouloir des troupeaux désorientés, allaient franchir la limite qui sépare les deux pays. Si l'on en croit la tradition, les Vaudois auraient fait justice des voleurs en les massacrant sans pitié, à l'exception d'un seul, chargé d'aller porter la nouvelle. Henri Durand s'est efforcé d'égayer ce sombre sujet, en y introduisant une héroïne, Isaline, qui veille seule à la montagne pendant la nuit fatale, et qui accourt sur le champ de bataille pour mettre un terme au carnage.

De Bex à Sion, par Anzeindaz. — Lorsqu'on est au sommet du col d'Anzeindaz, ou col Cheville, au bord même de l'entonnoir où se sont précipités les éboulements, on résiste difficilement à l'envie de descendre en Valais. Le sentier y mène. Le premier pas est le moins bon. C'est une série de zigzags, dans un couloir très ardu, où il faut toute la solidité des chevaux montagnards, et mieux encore des mulets,

pour ne pas se rompre le cou à chaque tournant. On fera bien d'aller à pied, pour quelques minutes au moins. Ce dévaloir conduit au chalet de Cheville, d'où le sentier file à plat sur les flancs du contrefort qui sépare le vallon de Cheville de la vallée de la Derborence. On atteint sans peine le dessus de ce large épaulement, puis on recommence à descendre jusqu'aux chalets de la Derborence, groupés dans les prairies au bord du lac; on longe le lac, qu'on laisse à gauche, on traverse les éboulements, on passe le torrent, et l'on s'engage dans la gorge de la Luzerne par le Chemin neuf. Après trois heures de marche, ou quatre, pour peu qu'on flâne, on sort tout-à-coup de la gorge, et l'on voit s'ouvrir la grande vallée du Rhône, qu'on domine encore de 630 mètres. On trouve là, au tournant, une chapelle dédiée à St. Bernard. Le chemin écharpe la montagne pour descendre au village d'Aven, d'où, en traversant deux ou trois hameaux, on arrive à Conthey, et bientôt à la route du Simplon, qu'on rejoint au pont de la Morge, trois quarts d'heure en aval de Sion.

La course entière, de Bex à Sion, est d'environ onze heures; c'est donc un des cols les plus longs de cette chaîne des Alpes; mais c'en est aussi un des plus intéressants. Il faut le franchir si l'on veut se faire une idée complète des éboulements des Diablerets. Les gorges de la Luzerne, que le Chemin neuf traverse dans toute leur longueur, comptent parmi les plus sauvages du Valais. Heureusement que le chemin est bon; autrement il faudrait avoir la tête solide pour s'y engager. Tel qu'il est, on ne peut s'empêcher d'admirer les Valaisannes, qui, aux endroits les plus vertigineux, continuent à tricoter, assises sur

leurs mulets. Il n'est pas à craindre que les dames qui feront cette route suivent leur exemple ; non-seulement elles ne tricoteront pas, mais elles feront plus d'un passage à pied et en évitant de regarder le précipice.

La façade des Diablerets, qui domine les gorges, est aussi fort belle ; taillée en cirque, comme celle qui tombe sur les Ormonts, avec un petit glacier, d'une épaisseur formidable, qui se blottit dans une niche, au milieu même des parois perpendiculaires. N'oublions pas le coup d'œil dont on jouit sur la vallée du Rhône, au tournant de la chapelle ; sur les anciennes cartes, il est marqué d'une étoile, signe distinctif des belles vues. Enfin Sion, avec ses deux ruines de Valère et de Tourbillon, son étrange cathédrale et son aspect italien, est et demeure la cité la plus pittoresque de la Suisse. On y recommande surtout les hôtels de la Poste et du Lion d'or.

De Sion, le chemin de fer nous ramène en moins de deux heures à Bex ; mais il ne faut pas compter sur un retour le jour même, attendu qu'on arrivera probablement trop tard. D'ailleurs Sion vaut bien la peine qu'on lui consacre quelques heures de matinée.

TAVEYANNAZ.

L'alpe de Taveyannaz (1683 mètres) appartient aux bourgeois de Gryon. Ils ont aussi une part d'Anzeindaz, un quart, si je ne me trompe ; mais Taveyannaz leur appartient tout entier, et ils en sont fiers comme du joyau de leur commune,

plus fiers encore que du bassin de leur fontaine, en marbre de Saint-Triphon.

Si l'on en croit quelques économistes, ce système des propriétés communales, toujours désavantageux, l'est surtout à la montagne. Les vachers prennent peu d'intérêt aux travaux nécessaires non-seulement pour augmenter le produit du sol, mais pour en empêcher la ruine graduelle. La commune, de son côté, liée par d'anciennes traditions, laisse aller les choses comme elles ont été de tout temps, et ne soigne pas sa propriété avec l'âpre désir de s'enrichir, qui est le principal mobile des progrès matériels. On cite fréquemment les montagnes de Bex à l'appui de cette thèse, et il est vrai que les alpages de Nant et de La Vare, par exemple, sont loin d'être dans un état brillant. La *charge* de la montagne, c'est-à-dire le nombre de têtes de bétail qu'elle peut nourrir, a considérablement baissé depuis un siècle.

Sans vouloir diminuer en quoi que ce soit la portée de ces arguments, il est permis d'ajouter que la question a plus d'une face. Qui dit économie politique, ne dit pas seulement économie. Il se peut que le système des propriétés communales ait eu des résultats fâcheux, et qu'il soit destiné à tomber tôt ou tard ; mais il n'en a pas moins contribué grandement à créer entre les bourgeois d'une seule et même commune un puissant lien de solidarité, à faire de la commune une individualité réelle, vivante, morale, une petite patrie, au service de laquelle les citoyens ont fait une première et précieuse école de dévouement à la chose publique. Gryon ne serait pas Gryon sans son alpe de Taveyannaz.

Quoi qu'il en soit, les arguments des économistes ont moins de force ici qu'ailleurs, car s'il est une montagne bien entretenue, c'est celle de Taveyannaz. Elle est située, comme l'alpe de Solalex, au pied des derniers remparts des Diablerets, mais de l'autre côté, sur le versant en pente douce qui regarde la Gryonne. Les chalets, au nombre de près de quatre-vingts, forment une espèce de bourgade, disposée par rues ; c'est le village d'été, où se transporte joyeusement et où vit en famille, au milieu de ses troupeaux, la moitié de la communauté.

Taveyannaz est la plus gaie des montagnes vaudoises. Un pic des Diablerets, celui de Châtillon, rappelle seul le voisinage de ces redoutables géants. D'ailleurs, la vue est libre et n'offre guère que des tableaux gracieux : Chamossaire et ses pelouses, les vertes montagnes d'Ollon, la vallée du Rhône, et plus loin les sommités de la Savoie, dont la distance efface les aspérités.

Les amateurs de scènes champêtres feront bien de se rendre à Taveyannaz le jour de la mi-été, c'est-à-dire le second dimanche d'août. Ils y trouveront toute la population du village fort animée et en pleine fête. On arrive le samedi soir; un premier bal, dans une étable préparée ad hoc, se prolonge fort avant dans la nuit ; on se couche comme on peut, sur le foin. Le lendemain, on passe la matinée à jaser ou à se promener ; puis on dîne sur l'herbette. Les provisions ne manquent pas ; chaque fille a apporté un panier plein, et les garçons ont pris soin que le vin ne fût pas oublié ; bientôt le bal recommence et ne s'interrompt qu'à la nuit, pour recommencer en-

core dans le même chalet que la veille, car il y a d'opiniâtres danseurs et d'intrépides danseuses qui ont fait serment de s'en donner à cœur joie et de ne pas rentrer avant le lundi. Il y a deux ans, M. Juste Olivier y assistait, et, monté sur une tribune improvisée, chantait devant la foule, réunie en cercle autour de lui, une de ses plus gracieuses chansons, écrite pour la circonstance:

Les filles, les garçons
A danser se hasardent,
En dansant se regardent....
On connaît ces façons
Des filles, des garçons.

Taveyannaz n'a pas toujours vu des hôtes aussi gais. Le 4 mars 1798, une colonne de soldats français et vaudois y arrivait dans la soirée; il avait beaucoup neigé les jours précédents, et il faisait froid. Les soldats français étaient exaspérés; ils brûlèrent plusieurs chalets pour se chauffer, et menacèrent de jeter dans les flammes l'officier vaudois qui avait conseillé ce passage. Seul le chef de la troupe, le colonel Forneret, de Lausanne, gardait son sang-froid et sa gaîté. Il avait pour mission de passer le col de la Croix et de descendre dans les Ormonts, dont les habitants, soutenus par une petite armée bernoise, refusaient de reconnaître le gouvernement vaudois issu de la révolution. Ce mouvement était combiné avec une attaque de front, par les montagnes d'Ollon et l'entrée de la vallée. La lune s'étant levée, Forneret fit prendre les armes à sa troupe, et gagna, le plus rapidement qu'il put, le col de la Croix, où il arriva avant le lever du

soleil. Comme il s'engageait dans la descente, il fut accueilli par une décharge meurtrière. Deux cents Ormonins et une compagnie de carabiniers du Gessenay, postés derrière un abattis de sapins, fermaient le passage; Forneret voulut le forcer à la bayonnette; mais la neige était profonde, et pendant que ses hommes y exécutaient en pataugeant un pas de charge, qui ressemblait fort à un laborieux pas d'école, les Ormonins les ajustaient à coup sûr. Il essaya de tourner l'ennemi, mais sans résultat. Enfin voyant que le découragement gagne sa troupe, il se met à la tête de quelques hommes déterminés et marche le premier en criant: *En avant! en avant! mes enfants.* A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il tombe frappé en pleine poitrine. Ses compagnons ne prirent que le temps de le relever et se retirèrent précipitamment. Il mourut le lendemain matin à la cure de Gryon, où on l'avait transporté. Cette victoire ne sauva pas les Ormonins, qui, au moment même où ils la remportaient, étaient battus par le général Chastel à la Forclaz et au Sépey.

Il y a deux petites heures de Gryon à Taveyannaz. La première est assez pénible; on monte par la croupe, souvent boueuse, qui relie aux Diablerets le mont de Jorogne. Le meilleur chemin est celui qui monte le plus. Il faut éviter les embranchements à gauche. Quand on a gagné le point culminant de cette première et assez longue montée, on ne tarde pas à découvrir les chalets de Taveyannaz; le reste est une promenade.

Des chalets, on peut s'accorder le plaisir de monter aux Rochers du Vent, où l'on arrive par une longue pente de ga-

zon, et qui ne sont autre chose que les plus humbles des pics des Diablerets. Pour peu que l'air ne soit pas parfaitement calme, on verra qu'ils sont bien nommés. Les nuages que le vent chasse contre leurs parois s'y empelotonnent et s'y heurtent avec un bruit étrange, comme si l'on déchirait à la fois toutes les voiles d'une flotte de guerre. On a immédiatement au-dessous de soi, à six ou huit cents mètres de profondeur, l'alpe de Solalex.

CHAMOSSAIRE ET LES ORMONTS.

Le point de départ est Villars, dans les montagnes d'Ollon. (Voir pag. 197 et sq.) Le chemin, qu'on prend au haut du village, est bon, tout à fait accessible aux chevaux; on arrive au but en deux heures. D'ailleurs, impossible de se tromper.

Chamossaire est le point culminant (2113 mètres) du massif qui sépare la vallée des Ormonts du vallon de la Gryonne, et qui se relie aux Diablerets par l'arête que franchit le col de la Croix. Tous les *Guides* et traités de géographie qui le mentionnent, en parlent comme d'un fort beau point de vue; quelques-uns même l'appellent le Righi vaudois, éloge à la fois très vrai et très faux, car la vue de Chamossaire n'a aucun rapport avec celle du Righi, sauf de n'être pas moins belle. Elle n'est pas extraordinairement étendue; les Tours d'Aï et l'arête de Chaussy lui ferment les perspectives du nord; c'est encore la chaîne principale des Alpes vaudoises, celle du Mont Blanc et celle de la Dent du Midi qui forment la partie importante du tableau. Il y a donc quelque ana-

logie entre cette vue et celles que nous avons déjà rencontrées aux Collatels, à la Croix de Javernaz, sur le mont de Jorogne, à Villars ; mais de nulle part la scène ne se déroule en panorama plus riche et plus harmonieux Les chemins sont si faciles, qu'on peut, sans inconvénient, s'accorder le plaisir d'un coucher de soleil à Chamossaire et descendre à la nuit tombante. C'est ce qu'il faut faire, si l'on veut obtenir d'une course à Chamossaire le maximum de jouissances possible. Toutes les montagnes des chaînes principales sont tournées de manière à recevoir directement les derniers rayons du jour, et je ne pense pas que nulle part ailleurs le soleil fasse à la terre de plus splendides adieux.

Chamossaire est aussi une de ces sommités dont le plus beau moment est au mois de juin ou au commencement de juillet. Les pelouses, qui s'étendent jusqu'au sommet, sont un parterre tellement fleuri qu'on ne sait où poser le pied pour ne pas écraser une pensée, une anémone, un orchis, ou telle autre des plus belles fleurs de la montagne. La flore n'est pas aussi originale que celle de la Croix de Javernaz ; les plantes rares y sont moins nombreuses ; mais où trouver de pareils tapis? C'est un très détestable préjugé que celui qui fait commencer la saison des courses de montagne à la mi-juillet. Année commune, les pelouses de Chamossaire ont déjà perdu le 15 juillet leur premier éclat de fraîcheur, et il en est de même de la plupart des pentes bien exposées, jusqu'à 2000 mètres et plus.

Chamossaire rentre dans le plan d'une course aux Ormonts de deux ou plusieurs jours. La chaîne dont il forme le

point culminant est coupée sur la droite d'une vallécule latérale, qui offre un passage facile du côté des Ormonts. Les piétons peuvent, du sommet, y descendre directement; mais la pente est assez ardue, et ceux qui préfèrent des chemins plus doux retourneront sur leurs pas, avec les chevaux, pour en aller chercher la porte d'entrée. A peine l'a-t-on franchie qu'on arrive aux chalets de Brettaye, groupés au bord d'un lac dont la surface est partout émaillée de plantes nageantes, d'épis d'eau, de potamots, etc. Les botanistes y pêcheront, en septembre, le potamot allongé (*Potamogeton prœlongus*), qui est plus rare que beau. En continuant à descendre, on trouve un autre lac, beaucoup plus petit, aux eaux foncées, le lac Noir. Un peu plus bas enfin, et moyennant une excursion latérale sur la droite, de quelques minutes, on découvrira, au milieu des bois, un troisième lac, appelé lac Serray ou lac des Chavonnes. Il vaut la peine d'y aller, car c'est un vrai bijou; les eaux en sont d'une parfaite limpidité, et rien ne saurait être plus romantique que la solitude où il se cache. Du lac Serray, on n'a que quelques pas à faire, en continuant dans la même direction, pour trouver le grand chemin qui, de la montagne de Perche, descend à la Forclaz. Les piétons peuvent abréger en rentrant dans la combe du lac Noir, et en allant chercher un petit sentier, très ardu, qui descend en zigzags la longue pente où aboutit la combe. De la Forclaz, on prend à droite, par un bon chemin, et l'on arrive en une heure et demie au hameau paroissial d'Ormont-dessus; de là, soit par la route en passant la Grande Eau, soit par un très joli sentier qui continue sur la même rive et qui abrége, on

gagne en une petite demi-heure le Plan des Iles et l'hôtel des Diablerets. (Voir page 206.) De Villars à l'hôtel des Diablerets, par le col de Chamossaire, la course est de six petites heures. Le détour du sommet est d'une heure et demie, haltes déduites.

De l'hôtel des Diablerets, on revient le lendemain par le col de la Croix, d'où l'on descend, à volonté, sur Gryon ou sur Arveyes et Villars. Le sentier se prend au fond du Plan des Iles, à droite, et s'engage immédiatement dans la forêt, où la montée ne tarde pas à être assez raide. On a constamment à main gauche les Diablerets, dont on voit de près les escarpements. Du sommet du col, où eut lieu la lutte que nous avons racontée plus haut (page 255), on commande une vue intéressante, mais trop resserrée.

Si l'on veut descendre sur Arveyes et Villars, il n'y a qu'à filer droit devant soi en prenant le sentier le plus marqué, et en ayant constamment la Gryonne à gauche. La première descente est forte ; mais ensuite la pente n'est plus que celle de la vallée. Au bas de cette première descente, un assez mauvais chemin s'engage dans le ravin de la Gryonne et aboutit à un petit pont. C'est le chemin de Gryon. On peut aussi, du sommet du col, se rendre aux chalets de la Croix, qui sont situés à quelque distance, sur la gauche, et prendre un sentier qui conduit à Taveyannaz, qu'on voit en face, de l'autre côté de la Gryonne. Ce dernier mode de retour n'est pas le plus court, mais le plus pittoresque; malheureusement, les sentiers entre les chalets de la Croix et ceux de Taveyannaz ne sont guère calculés pour les chevaux

On compte quatre heures de l'hôtel des Diablerets à Villars ou à Gryon.

Il va sans dire que des Ormonts on peut s'accorder le plaisir d'un grand nombre d'excursions intéressantes. Nous ne les décrirons pas ici, parce qu'elles nous entraîneraient trop loin Bornons-nous à recommander particulièrement les courses au lac d'Arnon et à la pointe de Chaussy.

LA TOUR D'AI.

Je ne fais que mentionner et recommander cette excursion, qui exige un bon jarret, une bonne tête, et qui est trop longue pour être faite facilement en un jour. On part d'Aigle ; on monte à Leysin, puis aux chalets d'Aï, ce qui peut se faire à cheval, et demande environ quatre heures. Des chalets, l'ascension n'est possible qu'à pied; un vacher servira de guide. La vue du sommet (2333 m.) compte parmi les grandes vues des Alpes. A droite de la Tour d'Aï, s'élève sa sœur jumelle, la Tour de Mayen, qui la domine de quelques mètres, et dont l'ascension est plus facile. On peut les gravir l'une et l'autre, pour comparer. En général, on préfère la Tour d'Aï, dont la vue est plus dégagée, et s'annonce par deux *fenêtres* admirables, taillées dans le rocher et ouvertes sur le Léman.

LA PETITE DENT.

On nomme ainsi la sommité verte dont les arêtes tombent d'un côté sur Monthey, de l'autre sur Saint-Maurice, et qui

s'élance au-dessus des grandes forêts de châtaigniers de Chouex et du plateau de Veyrossaz. Elle appartient au massif de la Dent du Midi, et il suffit de gravir du regard l'arête dont elle forme un des points saillants pour atteindre la Cime de l'Est.

Cette Petite Dent joue un certain rôle dans un livre demeuré célèbre, quoiqu'on le lise moins aujourd'hui qu'autrefois, *Oberman,* de M. de Sénancour. Oberman, en séjour à Saint-Maurice, va promener sa mélancolie sur les montagnes. Il lui prend fantaisie de s'élever aussi haut qu'il pourra sur les flancs vertigineux de la Dent du Midi. A force de monter, il arrive jusqu'aux assises perpendiculaires d'où s'élance la cime; il s'assied au pied du rocher et s'abandonne à ses méditations, ce qui lui fournit l'occasion d'écrire une des plus belles pages qu'il y ait en français sur la nature alpestre. Il n'indique aucun nom propre; mais la description n'en est pas moins claire, et pour ceux qui connaissent le pays, il n'y a pas de doute qu'il ne faille chercher le point où s'est arrêté le mélancolique voyageur en suivant l'arête de la Petite Dent jusqu'au pied des grandes parois qui barrent le passage.

Il est parfaitement inutile de vouloir indiquer le chemin qui, des bords du Rhône, conduit à cette sommité. Il y en a tant qu'il n'y en a point; le vrai moyen de ne pas se perdre est de monter comme le bon sens vous mène, de hameau en hameau, puis de chalet en chalet, jusqu'à ce qu'on ait atteint l'arête, qu'on ne quitte plus. On peut partir de Saint-Maurice, en prenant le sentier des fortifications, qui mène au pla-

teau de Veyrossaz, d'où l'on gagne l'arête en s'élevant par les forêts à main droite ; on peut aussi partir de Chouex, d'où l'on n'a qu'à suivre le premier venu des sentiers qui montent. On va à cheval, sans trop de difficulté, jusqu'aux chalets les plus rapprochés du sommet. L'ascension de la cime elle-même se fait à pied.

La vue dont on jouit du haut de la Petite Dent fait le pendant de celle de la Croix de Javernaz, située en face, de l'autre côté du Rhône, et dont la hauteur est la même, à vingt mètres près [1]. Il y a un véritable intérêt de comparaison à faire ces deux courses l'une après l'autre. De la Petite Dent, comme de la Croix de Javernaz, on domine la brèche de Saint-Maurice ; mais on s'appuie à la Dent du Midi au lieu de s'appuyer à la Dent de Morcles, et les sommités du Valais qu'on voit dans le fond ne sont plus le Mont Blanc, mais le Combin, qui ne lui cède guère, le Pigne d'Arolla, etc.

Une fois sur la Petite Dent, on peut suivre jusqu'au bout les traces d'Oberman. Il n'y a qu'à continuer par l'arête, tout en flânant. Une bonne demi-heure suffit pour atteindre une seconde pointe un peu plus élevée, qu'on appelle la pointe de Valère, une demi-heure encore, et l'on touche barre aux grands rochers, au pied desquels on a chance de recevoir, comme Oberman, la visite de quelque laemmergeier, surpris de voir des hommes dans ces parages. Toute cette fin de course, depuis la Petite Dent, n'est qu'une promenade. A mesure qu'on s'élève, la scène devient plus sauvage ; mais l'arête est toujours facile.

[1] La Petite Dent mesure 2065 mètres, et la Croix de Javernaz 2085.

On compte quatre heures de Saint-Maurice à la Petite Dent elles ne sont pas fortes.

LE LAC TANEY.

Le lac Taney ou Tanin, est un des plus ravissants de la chaîne des Alpes. C'est dommage qu'il faille tant grimper pour y arriver. Il est assez loin de Bex, au dessus de Vouvry ; mais le chemin de fer facilite beaucoup de choses. Rien n'est plus facile aujourd'hui que de prendre le premier train du matin à Saint-Maurice, de se faire transporter à Vouvry, de monter au lac Taney, et d'en descendre à temps pour rentrer à Saint-Maurice et à Bex par un train du soir. On peut aussi utiliser la ligne de Bex à Villeneuve; dans ce cas on descendra à la station de Roche, et l'on se rendra à Vouvry en traversant la plaine et en passant le Rhône au pont de Chessel. Cela fait une bonne heure, presque cinq quarts d'heure de marche; mais comme il y a ordinairement beaucoup plus de trains sur cette ligne que sur l'autre, il est possible que cette perte de temps soit compensée par la possibité d'un départ plus matinal ou d'un retour plus tardif.

Les hôtels de Vouvry ne sont guère organisés en vue des touristes; et je ne sais trop s'il serait facile d'y trouver promptement un cheval ou un mulet convenablement sellé. D'ailleurs, quoique bien marqué, le chemin est si raide que ce serait une pitié de s'y faire porter à cheval. On part de la place principale du village, en se dirigeant contre la montagne. On remonte d'abord des prairies relativement douces et couvertes de

châtaigniers; puis on aborde la pente abrupte, et d'effort en effort on arrive au village de Mex, dont on voit de la plaine blanchir les maisons à 700 mètres au-dessus du Rhône. Si l'on veut s'y rafraîchir, on fera bien de prendre avec soi le nécessaire, attendu qu'on n'y trouve le plus souvent qu'un vin détestable dans un pauvre cabaret. Dès qu'on est hors du village, on prend à droite un sentier qui remonte d'interminables éboulis, et va longer par le bas une paroi de rochers. On s'élève ainsi de 400 mètres encore, non sans suer, souffler et maudire le soleil du Valais, puis on arrive à une coupure, et l'on se trouve tout à coup transporté dans la plus fraîche des contrées alpestres, avec le lac Taney en face de soi. Il faut deux bonnes heures et demie, sinon trois, pour y arriver; mais la fatigue est vite oubliée Les dessinateurs feront bien d'avoir leur album sous la main; ils n'auront que l'embarras du choix; les botanistes feront de fort jolies récoltes, entre autres le *Géranium lucidum,* sur les pentes pierreuses de la rive nord; les baigneurs se délecteront dans cette belle eau transparente, et les simples touristes en feront le tour, en passant d'enchantement en enchantement. Il doit s'être établi dernièrement un petit hôtel au bord du lac.

Du lac Taney, on peut faire encore une course de toute beauté ; mais il faut se résigner à coucher dans quelque chalet, je veux parler de l'ascension de la Cornette de Bise, la plus haute des sommités qui dominent au midi le lac Léman. Il n'y a qu'à remonter la vallée de Taney jusqu'aux premiers chalets habités, où l'on prendra un guide. Un petit chalet,

qui n'est guère qu'à une demi-heure du sommet, permet d'y aller voir le lever du soleil ou d'y rester tranquillement jusqu'à son coucher.

LES ROUTES DE CHAMOUNIX.

Il n'entre pas dans notre plan d'esquisser un *Guide* de la vallée de Chamounix ; mais nous ne saurions nous dispenser de rappeler ici que, depuis l'établissement des chemins de fer, Bex n'est qu'à une journée de Chamounix. On a le choix entre trois routes : celle de Vernayaz par Salvan. Finhaut et Vallorsine, celle de Martigny par la Tête Noire et Vallorsine, enfin celle de Martigny par le col de Balme.

La première est à la fois la plus directe et la plus riche en scènes pittoresques. Ouverte depuis quelques années seulement, elle attire déjà un grand nombre de voyageurs, et elle en attirera toujours plus. Les gorges du Triquent, à demi-lieue de Salvan, n'en sont pas le moindre ornement. Elle mérite de toute manière la préférence sur celle de la Tête-Noire. Quant à celle du col de Balme, elle se recommande toujours par la beauté de la vue du sommet, mais il y faut un temps clair.

On peut aussi se rendre à Chamounix par le Val d'Illiez, le Col de Cou, Sixt et le Col d'Anterne, rendu célèbre par Tœpffer ; c'est tout un petit voyage alpestre, qui demande deux ou trois jours.

CHAPITRE VIII.

EXCURSIONS EXTRAORDINAIRES, ASCENSIONS.

Nous rangeons dans cette dernière catégorie les excursions alpestres qui exigent un guide, et qui sont assez pénibles et assez difficiles pour ne convenir qu'à des touristes rompus à la fatigue, sûrs de leur tête et de leur pied. Le but en est toujours l'une des plus hautes sommités qui dominent Bex. Pour éviter des répétitions inutiles et des descriptions surabondantes, nous commencerons par indiquer les traits généraux des vues dont on jouit de ces hautes stations, (Dent du Midi, Dent de Morcles, Muveran, Diablerets), nous réservant d'entrer à propos de chacune d'elles dans les détails particuliers que nous jugerons nécessaires.

L'ascension de l'une quelconque des quatre sommités que nous venons de nommer est la couronne d'un séjour à Bex. La plus basse, la Dent de Morcles, mesure 2979 mètres; la

plus haute, les Diablerets, 3251 mètres. Elles sont situées dans le prolongement de la grande chaîne des Alpes bernoises, et commandent d'un côté les basses Alpes, le plateau suisse et le Jura, de l'autre le Valais et la chaîne des Alpes pennines, du Simplon au Mont Blanc. Les unes ont vue plus directe sur les massifs du Mont Rose, les autres sur ceux du Mont Blanc ; les premiers plans varient à l'infini; mais on retrouve dans toutes le même dessin général : vue de plaine au nord, vue de grandes masses glaciaires au sud.

Les perspectives du nord sont celles qui changent le moins. La plupart des accidents qui interrompent la monotonie de la plaine s'effacent quand on les voit d'une si grande hauteur, et il faut bien regarder pour saisir le relief de collines, qui, d'en bas, paraissent très respectables, celles du Jorat par exemple. A moins d'ombres favorables, la Tour de Gourze disparaît dans l'uniformité du plateau Les chaînes des sous-Alpes ne varient pas beaucoup non plus, quoique les sommets voisins changent d'une station à l'autre. Elles présentent, pour la plupart, leurs flancs verts et accessibles, et forment un système compliqué de vagues successives. Au mois d'août, quand les hauts pâturages commencent à souffrir de la sécheresse, l'impression générale est plutôt pénible; elle l'est décidément en septembre. Ces basses-Alpes, en réalité si riches, ont alors un air d'aridité qui surprend. Les lacs sont l'élément mobile du tableau ; pour parler plus exactement, il faudrait dire le lac Léman, car ceux de Neuchâtel, de Morat et de Bienne, qu'on voit ou qu'on devine, forment une trinité immobile au pied de l'impassible

Jura ; mais le Léman change beaucoup d'aspect, selon qu'on le regarde de la Dent du Midi ou des Diablerets. De la Dent du Midi, on en voit deux tronçons. Le premier, de Villeneuve à Saint-Saphorin, est si net, si bleu, qu'on distingue jusqu'au reflet des maisons de Clarens et de Vevey ; le second, beaucoup plus éloigné, s'allonge comme une rivière, de Rolle à Genève ou peu s'en faut. Des Diablerets, au contraire, les extrémités manquent, et l'on n'en voit que la partie centrale, d'Ouchy aux environs de Nyon.

Le véritable intérêt de cette première moitié du panorama est dans son étendue infinie. Le Jura lui-même n'est pas une barrière. Par delà sa longue ligne arquée surgissent des ondulations confuses, et l'on dit : C'est la France. Quant au plateau suisse, on l'enfile dans sa longueur, aussi loin que le permet la convexité de la terre. Où sont l'Aar, la Reuss, le Rhin ? On ne sait ; mais on voit les contrées qu'arrosent ces fleuves, on voit même certainement plus loin, et l'on dit : C'est l'Allemagne. Le plus souvent une brume traîtresse coupe court aux suppositions et aux calculs ; mais quand le temps est parfaitement clair, que tous les détails se dessinent à l'œil, on a sous les yeux une immense carte géographique, et le seul regret qu'on éprouve est de n'avoir pas le temps de l'étudier à loisir. Quelle infinité de villes, de villages et quel tapis bigarré que la surface de la terre ! Ici des taches sombres, qui indiquent les grandes forêts de sapins, là le vert franc des prairies, puis le vert plus gris des vignobles, ou le blond doré des champs mûrs pour la moisson ; le tout entrecoupé de filets blancs, qui sont des rivières, et de nappes grises ou bleues.

qui sont des lacs. La poésie de l'infini ne manque jamais à ces sortes de vues, même quand l'air est le plus transparent. Aucun obstacle n'arrêtant le regard, il finit par se perdre dans le bleu vague du lointain.

Un enfant transporté sur le sommet des Diablerets dirait sûrement : Dieu ! que le monde est grand ! A cette hauteur, tous les hommes sont des enfants. On le sait bien, que le monde est grand ; mais ce qu'il y a de nouveau là-haut, c'est qu'on le voit.

Les perspectives du sud contrastent avec celles du nord. De ce côté, on ne voit pas l'infini, on voit quelque chose, et ce quelque chose est la plus puissante, la plus belle des chaînes de montagnes de l'Europe. Il n'y a pas à disputer là-dessus, rien ne vaut comme effet d'ensemble, comme richesse, comme majesté, la chaîne des Alpes pennines, du Simplon au Mont Blanc. L'admirable groupe des Alpes bernoises, malgré leur Jungfrau et leur Finsteraarhorn, est petit en comparaison, et tout le dédale des Alpes grisonnes s'efface devant cette armée de pics géants, lumineux et souverains, serrés en ordre de bataille. A l'orient, leurs masses sont compactes et profondes. L'immense Weisshorn, la plus haute et la plus hardie de nos pyramides de glace, se détache en avant, comme un capitaine sur le front de sa compagnie; derrière lui, s'accumulent les pics, les dents, les crêtes hérissées, les têtes chenues, les cimes de toute forme et de toute nuance, depuis le noir le plus sauvage au blanc le plus éblouissant. A l'occident, au contraire, s'alignent des masses moins serrées, trop grandes, trop imposantes pour ne pas

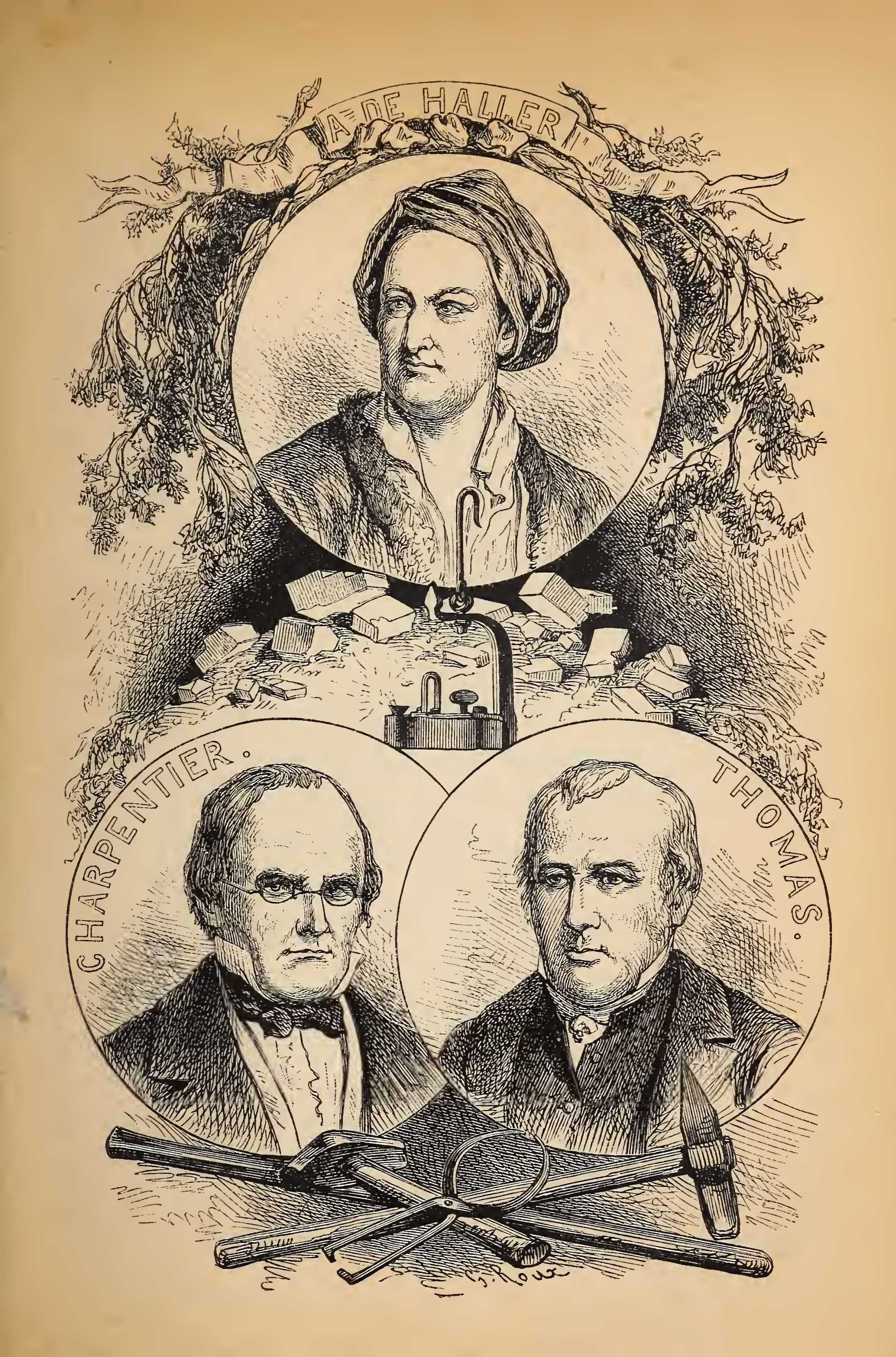
avoir besoin d'espace autour d'elles, le Combin, puis le Vélan, qui s'abrite à son ombre, enfin le Mont Blanc, monarque souverain, qui lève sa tête altière au-dessus de toute une cour de hautes aiguilles humiliées devant lui. On ne sait de quel côté l'effet de richesse est plus grand, et s'il y a plus de gloire dans la forêt de cimes auxquelles commande le Weisshorn ou dans ces coupoles solitaires qui, d'ébauche en ébauche, aboutissent au Mont Blanc. Le regard passe des unes aux autres, et l'imagination vaincue reconnaît sa défaite. Si puissante qu'elle soit, la nature l'est plus encore, et ce qu'a fait la main de Dieu dépasse ce que rêve la pensée des hommes.

Les hautes sommités des Alpes de Bex sont les stations les plus favorables qui existent pour embrasser l'ensemble de cette vaste chaîne, et pour en bien juger le développement vertical. On est à la distance et à la hauteur voulues. On la voit s'élancer des chaudes profondeurs du Valais; aux premières pentes brûlées par le soleil, succèdent les grandes forêts de sapins ou de mélèses, puis les pâturages supérieurs, puis les rocs stériles, puis les premières taches de neige, puis l'hiver éternel. On cherche quelque point saillant qui soit à niveau, on en trouve plus d'un, et l'on s'étonne de tout ce qu'il reste à monter encore pour atteindre, je ne dis pas aux cimes, mais seulement aux larges plateaux chargés de neiges, d'où elles s'élancent vers le ciel. Les montagnes, nous l'avons dit, paraissent plus hautes lorsqu'on les voit ainsi d'un point d'où il faut que le regard plonge pour en trouver la base et monte pour en découvrir le sommet; cette impression atteint son

maximum lorsqu'on se trouve assez haut déjà pour être enveloppé de glaciers, assez haut pour avoir l'abîme autour de soi, et qu'on voit les cimes vous dépasser encore de toute la hauteur du firmament.

Ce que nous disons ici pourrait s'appliquer aussi à telle sommité située plus à l'orient, au Torrenthorn, par exemple, au-dessus de Louèche; mais un avantage qui décidément n'appartient qu'aux Alpes de Bex, est leur position centrale par rapport à la chaîne pennine. La Dent de Morcles, est tout justement à égale distance du Weisshorn et du Mont Blanc; les Diablerets sont à onze lieues suisses, mesurées à vol d'oiseau, du sommet du Mont Blanc, et à onze lieues du sommet du Mont Rose. On peut donc dire, sans exagération aucune, sans vouloir en aucune manière trouver des mérites aux Alpes de Bex, que c'est là et pas ailleurs qu'il faut chercher le véritable point de vue pour la chaîne pennine, celui qui réunit le plus d'avantages. Elles sont loin d'avoir la réputation d'une foule d'autres montagnes de même hauteur ou plus basses, depuis longtemps à la mode et visitées des étrangers ; il n'en est pas moins vrai que la Dent de Morcles, par exemple, est au tout premier rang des plus grandes vues alpestres, et qu'il n'y en a qu'un bien petit nombre qui puissent soutenir la comparaison.

Au reste, les Alpes de Bex ont attiré de tout temps une élite de connaisseurs, et, quoique moins célèbres que celles de Chamounix, de l'Oberland et de Zermatt, elles n'ont pas eu une part moins grande au travail littéraire et scientifique qui, depuis un siècle, a fixé sur notre pays l'attention du monde.


A. DE HALLER
CHARPENTIER.
THOMAS.

Combien de personnes qui, sans les avoir vues, sans même les connaître, ont été initiées par elles aux merveilles de la nature alpestre! De Haller, qui a révélé à l'Allemagne la poésie des Alpes, en savait tous les sentiers. Saint-Preux les voyait des bosquets de Julie, et ses lettres, datées du Valais, prouvent qu'il a plus d'une fois levé les yeux en suivant la route qui mène de Vevey à Sion. Gœthe y a jeté un coup-d'œil fugitif. Byron aimait à les voir s'enflammer aux rayons du soleil couchant. Oberman a promené sa mélancolie au pied des rochers de la Dent du Midi. Une des plus grandes théories de la géologie moderne, celle qui a le plus frappé l'imagination, a été victorieusement démontrée par Charpentier au pied de ces mêmes alpes de Bex, qui lui en ont fourni des témoignages éclatants. C'est par elles que la botanique alpestre, grâce aux soins d'Abram et d'Emmanuel Thomas, a conquis sa place dans tous les grands herbiers de l'Europe. Voilà, sans doute, d'assez beaux titres de noblesse. Pourquoi donc n'ont-elles pas acquis plus tôt une popularité plus grande? Je ne sais ; mais il y a comme une injustice réparée dans la célébrité tardive dont elles commencent à jouir.

Notice géologique. — Les hautes Alpes de Bex sont essentiellement calcaires, quoiqu'elles s'appuient au sud et à l'ouest du côté d'Outre-Rhône et de Foully, sur de puissants contreforts de roches primitives. Leurs étages superposés présentent des terrains de nature très diverse, jurassiques ou crétacés, et il nous est absolument impossible d'exposer ici, même en abrégé, les phénomènes complexes et grandioses dont les

géologues modernes lisent l'histoire sur leurs murailles dénudées. Quelques savants les ont dernièrement étudiées de très près, entre autres M. Jean Delaharpe, docteur à Lausanne, son fils, le docteur Philippe Delaharpe, M. le professeur Eugène Renevier, M. le pasteur Sylvius Chavannes, etc. Leurs travaux ont été publiés, pour la plupart, dans le *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles.* J'y trouve, entre autres, au n° 45 (décembre 1859), un mémoire de M. Philippe Delaharpe, auquel j'emprunte quelques détails uniquement pour faire entrevoir à quels résultats étonnants nous conduisent les études de ces infatigables observateurs. Il est intitulé: *Esquisse géologique de la chaîne du Muveran.*

Depuis longtemps déjà les géologues avaient été frappés de certains renversements particuliers aux massifs occidentaux de la chaîne des alpes bernoises. « Depuis le Sanetsch jusqu'à la Gemmi, disait le professeur Studer dans sa *Géologie de la Suisse,* les montagnes calcaires et schisteuses présentent des ploiements énigmatiques. » On y trouve, en effet, les terrains rangés près des sommets dans leur ordre naturel, tandis qu'à la base les mêmes terrains se retrouvent, rangés dans l'ordre inverse. On a constaté aujourd'hui qu'il en est ainsi sur toute l'étendue de la chaîne qui s'étend de la Gemmi aux montagnes les plus occidentales de la vallée de Sixt, par delà le Buet. Mais ce bizarre phénomène n'est nulle part plus frappant que dans la chaîne qui domine Bex, de la Dent de Morcles au Col Cheville. Le Muveran peut servir d'exemple.

A mi-hauteur des masses du Muveran, telles qu'on les voit des Plans, le terrain jurassique connu sous le nom d'oxfordien,

forme de puissantes assises, dont les couches ont été repliées sur elles-mêmes, de telle sorte que, s'il n'y avait point eu de rupture, la couche supérieure continuerait l'inférieure et envelopperait les couches centrales comme la couverture d'un cahier en enveloppe les feuilles. Les terrains jurassiques supérieurs ont dû former une seconde couverture enveloppant la première, le valengien une troisième, et ainsi de suite pour plusieurs autres terrains, le néocomien, l'urgonien, le gault, l'éocène, avec cette différence toutefois qu'aujourd'hui ces derniers manquent aux sommets et n'apparaissent qu'à la base de la montagne, sortant de dessous ses masses entassées pour se redresser devant elle et former les arêtes d'Argentine et des Dents Rouges. Mais l'imagination continue dans les airs la vaste courbe qu'ils décrivent; elle les voit faisant enveloppe à leur tour et s'étageant par-dessus les sommets actuels du Muveran.

Selon toute probabilité, la chaîne du Muveran était, dans l'origine, une vague immense, analogue pour la forme aux ondulations du Jura, mais infiniment plus considérable, et formée par le ploiement sur elles-mêmes des couches calcaires de la croûte terrestre. Un *pli* pareil ne se fit pas sans rupture; au sommet de la vague s'ouvraient de profondes crevasses, que les eaux et les glaciers ont creusées de plus en plus pendant un nombre infini de siècles, en détruisant les masses qui les séparaient. Toutes ces crevasses réunies ne forment plus qu'une seule et profonde vallée, dont les eaux se rencontrent à Pont-de-Nant, et il ne reste de la vague primitive que deux débris, dont l'un est l'arête du Muveran.

tandis que l'autre se prolonge en face par les Dents Rouges et Argentine.

Selon M. Delaharpe, l'hypothèse d'un soulèvement vertical ne peut pas rendre compte de la formation d'un pli pareil, et il faut admettre, pour l'expliquer, une force latérale qui aurait agi d'orient en occident et poussé les couches en les froissant comme une étoffe ou les brisant comme la glace d'une rivière au moment du dégel. Quant à la cause de cette impulsion latérale, on ne peut la chercher que dans l'éruption des grandes masses cristalines centrales.

Guides. — Pour chacune des courses dont nous allons parler, un guide sûr est indispensable. Le guide du pays qui a le plus parcouru dans tous les sens ce groupe de montagnes est, sans contredit, Philippe Marlétaz, des Plans. Il s'est formé à l'école de son oncle, qui s'appelle aussi Philippe Marlétaz, le plus habile chasseur de la contrée, capable encore d'en remontrer aux jeunes, témoin cette partie de chasse de l'automne 1868, dans laquelle il abattit quatre chamois de trois coups de feu, et fut obligé de venir chercher du secours pour emporter son gibier[1]. Son neveu n'est pas chasseur; mais pour la connaissance des chemins et la sûreté du pied, c'est un guide de toute confiance. On recommande aussi vivement les guides Broyon, à Gryon, et Guillat, à Morcles.

[1] C'est de lui qu'il est question dans le récit intitulé: *Deux jours de chasse*, dans la seconde série des *Alpes suisses*. Son portrait figurera dans une traduction allemande illustrée, actuellement sous presse.

DENT DE MORCLES.

(2979 mètres)

Longue ascension; il faut tourner la montagne pour attaquer le sommet du côté valaisan, ce qui oblige à un détour considérable. Le plus court est d'aller coucher à Morcles, ou mieux encore aux chalets de l'Haut de Morcles, d'où l'on monte directement par une pente de plus en plus ardue, qui finit par devenir un escalier de rocs dénudés et d'éboulis informes; puis on atteint une espèce de sentier naturel, formé par une corniche qui coupe dans toute leur largeur les immenses ravins que domine la Dent de Morcles; c'est ce que les gens du pays appellent une *vire*, c'est-à-dire un sentier tournant. Celle-là porte le nom particulier de Grandvire, et jouit d'une certaine célébrité dans la contrée. La Grandvire est le chemin de la Dent de Morcles; elle débouche sur les pentes tachetées de gazons, de névés, de rochers nus et de pierriers, qui regardent la montagne de Foully et le grand bassin de la vallée du Rhône; de là, on gagne le sommet en décrivant un demi cercle sur la droite. Il n'y a guère moins de six heures du village au sommet. Le couloir du Nant Rouge, qui permet de couper une partie du contour de la Grandvire, abrège d'une demi-heure au moins. C'est donc une bonne spéculation; mais il ne faut la conseiller qu'aux montagnards expérimentés.

On peut aussi monter par le vallon des Plans, les chalets de Nant et le glacier des Martinets, en couchant soit au vallon, soit aux chalets de la Chaux. C'est un peu plus long, mais beau-

coup plus intéressant, tant à cause du glacier et des détails du chemin, qu'à cause du coup de théâtre qui attend le voyageur à son arrivée sur l'arête, à l'entrée de la Grandvire.

La vue de la Dent de Morcles se distingue par les premiers plans, entre autres par la grande coupure de Saint-Maurice, qu'on domine immédiatement et qui est d'un très grand effet. Ce n'est pas la plus haute des cimes que nous avons à escalader successivement; mais c'est peut-être la mieux placée pour la vue du Combin, qui se présente de face, et celle des divers massifs du Mont Blanc, dont la perspective fuyante est on ne peut plus heureuse. En revanche, la Dent du Midi qu'on se figure plus belle de là haut que de partout ailleurs, n'est plus du tout à son point de vue. Notons que, quand le temps est clair, on distingue par les brèches du Saint-Bernard et du Col Ferret de notables parties des Alpes de la vallée d'Aoste et du Dauphiné.

Course de la Grandvire. — Si admirable que soit la vue du sommet, il se peut que certaines personnes préfèrent celle dont on jouit de la Grandvire, qui est infiniment plus restreinte, mais qui a l'avantage de faire tableau. La Grandvire peut donc être l'objet d'une course spéciale, beaucoup moins longue que celle de la Dent. On va coucher aux Plans ou aux chalets de la Chaux, et le lendemain matin de bonne heure on gagne l'entrée de la Grandvire, ou mieux la Tête des Paris Blancs[1], qui se dégage à main droite et mesure 2643 mètres.

[1] J'ignore si *Paris Blancs* veut dire *pierriers blancs* ou *perdrix blanches* C'est la pointe qui est désignée à faux sur la carte du club alpin sous le

La descente peut se faire soit par Morcles, en s'engageant quelque peu dans la Grandvire, soit par la Vire au Bœuf et la Croix de Javernaz. Ce dernier passage présente quelques difficultés.

La Petite Dent de Morcles. — L'ascension de la Petite Dent de Morcles (2938 mètres) est une partie de grimpeur. On la fait de la Grandvire, en s'engageant dans le couloir du Nant Rouge, pour passer bientôt dans celui du Torrent Sec, rude et directe escalade. Il y a quelques années la haute pyramide du sommet, œuvre d'Emmanuel Thomas, menaçait ruine. Une énorme crevasse, annonçant la chute prochaine d'un quartier de la montagne sur le glacier des Martinets, coupait en deux la base même de la pyramide. La vue de la Petite Dent de Morcles est masquée du côté de l'est par les rochers de la grande; le principal intérêt en est peut-être dans les environs immédiats qui ne sont que ravines et précipices. Le passage de l'une des dents à l'autre est plus tentant que facile. Il y a quelques pas réellement dangereux.

Botanique. — La course de la Grandvire et de la Dent de Morcles offre au botaniste un intérêt très particulier, surtout s'il prend la peine de descendre vers les deux jolis lacs des montagnes de Foully; mais alors il faut se résigner à une seconde nuit de chalet, dans des conditions médiocrement attrayantes. Je signale en fait de plantes rares, l'*Alsine biflora*

nom de Pointe des Martinets, la Pointe des Martinets se trouve plus près de la Dent de Morcles, immédiatement au-dessus de la Grandvire et enveloppée à l'est par le glacier.

sur les vieilles moraines du glacier des Martinets ; la *Saussurea depressa* et le *Ranunculus parnassifolius* à la Grandvire; la *Gentiana tenella* au débouché de la Grandvire, localité classique, car c'est là que cette jolie espèce, auparavant inconnue, a été découverte par Abram Thomas ; la *Saxifraga planifolia*, au sommet de la Dent, où l'on trouve encore une bonne vingtaine d'espèces phanérogames; la *Valeriana saliunca* sur le haut des monticules qui dominent, à gauche en descendant, le lac supérieur de Foully; l'admirable *Gentiana alpina* et l'*Androsace carnea* sur les tertres verts du pâturage de Foully ; le *Geranium aconitifolium* sur la pente, près du curieux rocher percé dit le Portail de Foully, et un peu plus loin, à main droite, sur les mêmes pentes, la *Viola pinnata*, etc. Je ne mentionne ici que les plantes décidément rares, laissant de côté une foule d'espèces charmantes et qui sont loin d'être communes. Il est probable que, transporté sur les monts de Foully, le botaniste voudra descendre sur le Valais ce qu'il pourra faire soit directement, par l'abominable sentier qui descend au village de Foully, soit, en tirant à droite, par le Haut d'Alesses et Jouxbrûlé. Ce second mode de retour est de beaucoup le plus intéressant; mais il faudrait de longues pages, ne fût-ce que pour donner une idée des flores successives que le voyageur traversera en descendant ainsi vers le Rhône. La course que je viens d'esquisser est, pour l'herborisation, la plus riche qu'on puisse faire en Suisse, sauf, peut-être, telle excursion dans la vallée de Zermatt, en Engadine ou sur quelques-unes des montagnes du Tessin méridional. La

richesse en est due en partie à la rencontre des terrains calcaires et des terrains primitifs.

Je regrette de ne pouvoir indiquer aucun moyen commode de faire faire cette excursion à des dames ou aux simples amateurs de la nature alpestre; mais en vérité je n'ose la recommander. Les distances sont fortes, les chemins furieusement raboteux, et il faut un intérêt bien puissant pour se résigner à passer une nuit aux chalets de Foully. En quelque saison que ce soit, les chalets fussent-ils déserts, on est sûr de la passer en grande compagnie.

GRAND MUVERAN.

(3061 mètres.)

Le Grand Muveran est la montagne par excellence des Alpes de Bex; l'ascension en est relativement plus courte que celle de la Dent de Morcles, mais plus rude et plus difficile, quoiqu'il n'y ait pas de danger si l'on a un guide de confiance. Des Plans, qui sont le point de départ obligé, on atteint le sommet en cinq heures. Le sentier part de Pont de Nant, gagne les chalets de la Larze, puis la meule qui se trouve au sommet des grands rochers de Pont de Nant, et dont, en automne, on jette le foin dans le précipice (voir page 182). De là on s'engage dans les rochers, qu'on gravit en obliquant à droite dans la direction de la Frête de Sailles, entre le Grand et le Petit Muveran. S'il y a encore de la neige dans les couloirs, une neige toujours dure, entassée et serrée par le poids des avalanches, il faut les franchir avec beaucoup de prudence. De la Frête de

Sailles, on file à plat ou à peu près, en écharpant la pente sud du Muveran, jusqu'à ce qu'on arrive à une certaine arête peu marquée, d'où, sauf une dernière marche de flanc, on grimpe directement au sommet.

Le sommet du Muveran marque l'extrême limite de la végétation phanérogame dans les Alpes vaudoises. En se donnant de la peine, on pourra y découvrir dans quelque fissure une gentiane ou une saxifrage microscopique.

La vue du Muveran n'a pas, comme celle de la Dent de Morcles, l'avantage de la brèche de Saint-Maurice ouverte à ses côtés; mais l'absence en est compensée par le formidable aspect des rochers mêmes au travers desquels on vient de se frayer un chemin. Le Muveran, vu de son sommet, fait moins l'effet d'une masse que d'un feuillet debout et tordu. On pourra s'accorder le plaisir de lancer des blocs dans l'abîme et de les voir bondir jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que poussière. La vue du Muveran est particulièrement dégagée du côté du Valais, ce qui tient à sa position avancée vers le sud. Sous ce rapport elle est supérieure à celle de la Dent de Morcles et peut-être même à celle des Diablerets.

On peut, pour ne pas faire deux fois le même chemin, descendre de la Frête de Sailles directement sur les chalets de Nant; mais c'est une rude dégringolade, et quelques pas ne sont pas sans difficulté. Il importe d'avoir un guide qui soit sûr des chemins et des passages. On peut aussi descendre du côté du glacier de Plan Névé, soit par les Névés du régent Bernard, soit par la Vire des grandes Ancrenaz. deux parties sérieuses, à l'usage exclusif des montagnards les plus déter-



Le Grand Muveran vu des Devens.

minés. La première n'est possible qu'à la fin de la saison, après un été chaud; à ma connaissance, depuis les temps plus ou moins légendaires du régent Bernard, elle n'a été faite qu'une fois, par Philippe Marlétaz et un touriste anglais. Enfin une dernière manière de retour, qui est bien la plus curieuse, mais qui suppose une nuit passée dans un chalet quelconque sur le versant du Valais, consiste à gravir successivement ou à tourner toutes les pointes qui se succèdent de la Frête de Sailles à l'ouest, savoir le Petit Muveran, la Pointe d'Aufallaz, la Dent aux Favre, la Tête noire, et enfin la Dent de Morcles, d'où l'on descend par la Grandvire. Ceci est toute une expédition; je me borne à l'indiquer aux amateurs des grandes et belles parties que personne ne fait.

Roc Percé et Plan Névé. — Le Roc Percé est situé en avant du grand Muveran, dont il forme un des contreforts; il coupe en deux le glacier de Plan Névé. L'ascension en est facile, sauf deux pas tout près du sommet qui exigent quelque prudence. On monte par la Vare, d'où l'on gagne le glacier, qu'on remonte dans toute sa longueur, à moins qu'on ne préfère en suivre les bords, à droite. Le glacier franchi, on touche à l'arête du Roc Percé, dont on a bientôt gravi le premier sommet. La vue du Roc Percé est limitée au sud par le cirque de hauts rochers qui s'étend du Grand Muveran à la Tête à Pierre Grept, et qui masque entièrement le Valais; mais ce cirque lui-même, qui enserre les deux petits glaciers de Plan Névé, est extrêmement beau, et le flot de glaces hérissées qui, du glacier de droite, tombe en cataracte dans le précipice, ajoute beaucoup à la grandeur de la scène. La vue lointaine est du côté du canton de Vaud. Le Roc Percé est à 2475 mètres au-dessus de la mer, et l'on y monte des Plans en quatre heures. Si l'on est monté par la Vare, on peut, pour varier, descendre par les Outans ou vice-versa (voir page 238).

Du glacier de Plan Névé, les amateurs de grimperie peuvent franchir le sauvage Col du Pascheu, qui passe en Valais par une encoche des hautes arêtes dont le glacier est enveloppé L'arête franchie (2800 mètres) on se trouve sur le glacier supérieur de Derbon, d'où l'on peut descendre sur le glacier inférieur du même nom, et revenir soit par la Frête de Sailles, en faisant le tour du grand Muveran, soit par les arêtes de Bellaluex, en faisant le tour de la Tête à Pierre Grept, soit enfin

par la solitaire vallée de Derbon et le Col Cheville, longue expédition, qui peut être abrégée par quelques sentiers de chasseurs de chamois, tels que celui de la Vire aux Chèvres. A vrai dire, ce sont moins des manières de retour du Roc Percé que des courses à part, dans lesquelles le Roc Percé ne figure qu'à titre d'épisode. Elles exigent toutes un jarret malaisément fatigable, et une tête à l'abri des atteintes du vertige.

Au glacier de Plan Névé se rapporte une légende, dont on retrouve souvent l'analogue dans les Alpes suisses. On veut que tout le bassin occupé aujourd'hui par le glacier ait été jadis un brillant pâturage, et l'on montre encore au dessus de la Vare les traces d'un chemin pavé qui, dit-on, y conduisait. Les propriétaires de ce pâturage étaient de riches vachers, si riches qu'ils jouaient aux quilles avec des fromages en guise de boules. Un soir une vieille femme égarée dans la montagne vint heurter à la porte du chalet, demandant l'hospitalité pour la nuit. Malgré l'heure tardive et les menaces d'orage, elle fut renvoyée avec de rudes paroles. Au détour du sentier, en quittant le vallon, elle s'arrêta et le maudit, en prenant le ciel à témoin que jamais il ne reverdirait; puis elle disparut et dès lors nul ne l'a revue. La prophétie s'accomplit la nuit même. L'orage éclata, l'avalanche roula des hauteurs, et le matin le pâturage de Plan Névé, avec ses chalets, ses vachers et ses troupeaux, était enseveli sous le glacier. On les retrouvera, si pendant une longue série d'années le glacier continue à diminuer, comme il l'a fait depuis vingt ans. Henri Durand a mis en vers cette belle et simple légende.

Le glacier inférieur de Derbon a aussi sa curiosité, savoir

la voûte d'un pont en pierres, à quelques pas de son extrémité, dans la plaine où s'en déversent les eaux. Il n'est pas rare qu'à la mi-juillet cette ruine soit encore couverte de neige, ainsi que les restes de la chaussée pavée qui y conduit. On en tire des conclusions en faveur de l'idée assez répandue que les glaciers étaient plus reculés il y a deux ou trois siècles ; mais il est beaucoup plus probable que ce pont faisait partie de l'ancien chemin qui conduisait des villages de la vallée à la montagne de Derbon, et qui est devenu inutile depuis l'établissement du Chemin Neuf par les gorges de la Luzerne. Faute de pouvoir aborder le pâturage par le bas, en remontant la vallée, on l'abordait par le haut, par un col très élevé, mais le seul possible, et comme le fond plat où se réunissent les eaux du glacier n'est qu'une fondrière, on prit la peine de construire une étroite chaussée pour faciliter le passage des troupeaux. Le glacier, d'ailleurs, pouvait parfaitement n'être qu'à quelques cents pas, comme il l'est aujourd'hui. Enfin, l'on ne se douterait pas, en le traversant, qu'on passe sur un tunnel ; c'est la vérité cependant, et ceux qui, dans quelques cents ans, en découvriront l'issue dans les parois rocheuses qui dominent le pâturage de la Chamozentse, pourraient fort bien y voir une preuve de plus en faveur de l'existence d'anciens pâturages aujourd'hui changés en glaciers. Le fait est que ce tunnel a été entrepris par les gens de Saillon, pour détourner les eaux du glacier au profit de leurs champs et de leurs vignes. Les Valaisans font de ces travaux. Nous l'avons vu percer; mais, si nous sommes bien informé, cette hardie tentative a été couronnée de peu de suc-

cès. On doit bien avoir trouvé le fond du glacier, mais l'eau a manqué, et on s'est lassé de la chercher.

Plan Névé et Paneyrossaz. — Une autre excursion possible sur les flancs du Muveran consiste à passer du glacier de Plan Névé à celui de Paneyrossaz, en franchissant l'arête qui tombe de la Tête à Pierre Grept et qui les sépare. La montée est assez pénible, et pour peu que le sol de la ravine dont on gravit les flancs soit sec et dur, il faut çà et là y tailler des marches. Du côté de Paneyrossaz tout est facile ; on descend le glacier dans sa longueur, et l'on revient par Anzeindaz ou La Vare. On peut compter cinq heures, haltes déduites, pour faire le tour, en partant des chalets de La Vare et en y revenant. Jolie excursion, bien alpestre et très variée, quoiqu'on n'ait jamais la vue sur le Valais. On l'aurait si, du sommet du col qui sépare les deux glaciers, on montait sur la tête à laquelle Pierre Grept — les Grept sont une famille nombreuse dans le pays — a donné son nom. Ce n'est pas très long, 200 mètres à monter et une bonne heure de gymnastique ; mais ce n'est pas très facile non plus, et le seul passage praticable compte plus d'un pas scabreux. On n'y va guère, à cause du Muveran, qui est plus haut et moins difficile.

ARGENTINE.

L'ascension d'Argentine se fait de La Vare. On peut, à volonté, gravir la Tête du Lion, ou la plus haute pointe, 2418

mètres. Le chemin de la Tête du Lion est indiqué par la nature, et, par un beau temps, on peut y monter sans guide. Il y a une espèce de sentier. On longe par le bord supérieur la haute paroi qui tombe du sommet vers celui des vallons de La Vare où sont les chalets vieux. (Voir page 240.)

L'ascension de la plus haute pointe est moins facile ; les couloirs supérieurs sont ardus, et les derniers pas se font sur une arête composée de blocs disloqués et commandant de formidables précipices.

Entourée au sud et à l'est des masses du Muveran, au nord de celles des Diablerets, l'Argentine est très mal placée pour jouir d'une vue étendue. Du côté des montagnes, on ne voit absolument que les Alpes de Bex ; mais on les voit fort bien, et il est peu d'endroits d'où elles se présentent plus heureusement. Du côté de la plaine, on a une large et brillante échappée par dessus les monts de Gryon.

L'ascension de la Tête du Lion se fait facilement de La Vare en deux petites heures ; la plus haute pointe ne demande guère plus de temps. J'indique aux botanistes la *Gentiana tenella*, tout près de la Tête du Lion, dans les vires qui regardent le nord.

DIABLERETS.

(3251 mètres.)

Ascension pénible, directe, et relativement très courte. D'Anzeindaz au sommet, environ quatre heures. On remonte les longues pentes de gazon qui s'engagent dans les rochers, comme une presqu'île verte, au-dessous du plus haut sommet.

Ces gazons aboutissent à un couloir coupé au bas par une paroi verticale. On tourne cette paroi par la gauche, on revient au couloir, qu'on gravit, soit par le fond, soit par les flancs, jusqu'à ce qu'on débouche sur l'arête, entre les deux pics les plus élevés, à 3000 mètres environ. De là, sauf quelques marches de flanc insignifiantes, on suit l'arête jusqu'au sommet, qui n'est pas la tête rocheuse dont on est immédiatement dominé, mais une calotte de glace plus en arrière. Près du col qui sépare les deux pics, le Club alpin a fait établir une espèce de cabane ou plutôt d'abri, qui n'a pas trop bien résisté au mauvais temps. On doit la rétablir sur un plan nouveau et en faisant les frais nécessaires pour en assurer la solidité. Un peu au-dessus de l'abri, au moment où on aborde l'ascension du pic lui-même, il faut gravir une muraille de rochers, qui n'est pas très haute, et où l'on a fait quelques travaux pour donner au pied et à la main un point d'appui solide. C'est le pas dit du *lustre*, en souvenir de l'ascension exécutée, il y a environ dix ans, par le doyen des botanistes suisses, M. Jean Muret, de Lausanne. A la descente, on lui passa une corde sous les bras et on le soutint d'en haut. Les plaisanteries que fit à ce sujet ce bon et spirituel vieillard, qui, âgé de plus de soixante-douze ans, continue à parcourir les Alpes suisses et à enrichir son admirable herbier, ont été l'origine du nom qui est resté à ce pas autrefois scabreux.

Les autres pics des Diablerets sont également accessibles, et l'on peut s'accorder le plaisir d'en escalader plusieurs en un jour; on peut aussi traverser dans toute sa longueur le grand glacier qui s'étend du sommet principal jusqu'au Col

du Sanetsch, environ deux lieues. Chemin faisant, on touche barre à la pyramide de l'Oldenhorn (3124 mètres), qui n'est ni longue, ni difficile à gravir (trois quarts d'heure). Du Sanetsch, on descend soit sur Sion, en Valais, soit sur le Chatelet, dans le canton de Berne, à moins qu'on ne préfère revenir à Anzeindaz par Miet en coupant la partie supérieure des éboulements. Le tour d'Anzeindaz aux Diablerets, des Diablerets au Sanetsch et retour à Anzeindaz, comme nous venons de l'indiquer en dernier lieu, est d'environ dix heures, haltes déduites. Enfin M. le pasteur Bernus a trouvé, il y peu d'années, un passage qui, du col situé entre les deux plus hauts pics, permet de descendre directement sur le Plan des Iles, dans la vallée des Ormonts.

Pour toutes ces courses, il faut un temps sûr et un guide plus sûr encore.

Le sommet des Diablerets est le point le plus élevé des Alpes vaudoises, et la course des Diablerets au Sanetsch est la plus grande partie glaciaire qu'on puisse y tenter. Il y a vingt ans, on allait fort peu sur les Diablerets. Le chemin qui y monte d'Anzeindaz n'étant pas encore découvert, on ne pouvait y arriver que par le glacier. En revanche, on allait déjà beaucoup sur l'Oldenhorn, qu'on attaquait du Chatelet par le Sanetsch ou par l'Oldenalp. Si je ne me trompe, la première ascension des Diablerets par Anzeindaz a été faite par MM. Kœlla, professeur de musique à Lausanne, Charles Bertholet et par l'auteur de ce *Guide*, accompagnés de Philippe Marlétaz. Dès lors elle a été répétée toutes les années plusieurs fois; des dames l'ont faite avec succès, et les Diable-

rets ont pris le pas sur l'Oldenhorn dans l'estime des touristes. La vue en est immense, sensiblement plus étendue, surtout du côté de la Suisse allemande, que toutes celles que nous passons rapidement en revue. Elle a en outre l'avantage d'un premier plan de glaciers d'une grande richesse, et du contraste des deux vallées des Ormonts et de la Luzerne, l'une toute verdoyante, l'autre on ne peut plus sauvage, toutes deux creusées immédiatement sous les yeux du spectateur.

Quant à la traversée du glacier, elle est surtout intéressante si l'on suit l'arête, en ayant toujours à main gauche les Ormonts, à main droite le Valais.

Les arêtes des Diablerets, au moins dans leur partie supérieure, dépassent la limite des plantes phanérogames; en montant on voit la végétation s'éteindre successivement; les dernières espèces qu'on rencontre sont, comme partout ailleurs dans les Alpes vaudoises, la campanule et la violette du Mont-Cenis, la grande benoîte rampante, l'épervière à feuilles de prunelle et quelques saxifrages. Sur la pyramide de l'Oldenhorn, on trouve encore à cinquante ou soixante mètres du sommet la saxifrage à feuilles planes. Les amateurs de fossiles auront l'occasion de faire une assez riche moisson sur les flancs des Diablerets qui regardent Anzeindaz.

DENT DU MIDI.

(3185 mètres.)

La pointe la plus élevée de la Dent du Midi n'est pas celle qu'on voit de Bex, mais bien la plus reculée de toutes, à

l'ouest. On y monte ordinairement de Champéry, en allant coucher au Chalet de Bonavaux, situé sur la droite de la gorge où se précipite le torrent qui vient de la Tour Salière. De Bonavaux, on s'engage dans cette gorge, qui est très étroite et très sauvage, mais où l'on a partout un bon sentier. Le seul pas difficile, dit *Pas de Bonavaux*, n'offre plus aucun danger depuis qu'on y a mis des barrières en fer. La gorge débouche dans le solitaire pâturage de Suzanfe (1950 mètres), qui n'a pour tout chalet qu'une misérable case en pierres. On a en face de soi la Tour-Salière, et sur la gauche, la Dent du Midi, vers laquelle on s'élève par une pente uniforme, interminable, et de plus en plus stérile. Il n'y a nulle part trace de danger ; mais le dernier coup de collier, sur une rampe chargée d'un lit de pierres roulantes, ne laisse pas que d'être pénible. La vue du sommet est incontestablement très belle, et les abîmes qui s'ouvrent au regard, lorsqu'on se penche en avant, du côté des autres dents, sont d'un grand effet ; cependant le tableau général est loin d'être aussi harmonieusement groupé que du sommet de la Dent de Morcles et les perspectives du côté du Mont Blanc sont moins dégagées, quoi qu'on soit plus haut et plus près. On peut dire que c'est une vue intermédiaire entre celles de la Dent de Morcles, et du Buet, qui offrent deux types plus caractérisés, et, somme toute, plus frappants. Ce n'est naturellement pas l'opinion des guides et des aubergistes de Champéry.

L'ascension de la Dent du Midi peut se rattacher, comme brillant épisode, à l'une des plus belles courses qu'on puisse faire dans les Alpes, savoir le **tour de la Dent du Midi.**

Voilà une excursion que les aubergistes de Champéry n'ont pas coutume de recommander, préférant les parties combinées de manière à ramener les voyageurs chez eux, mais qui n'en est pas moins admirable, et que je ne saurais trop conseiller à toutes les personnes qui ne redoutent pas une journée de marche un peu forte. On couche à Bonavaux, on fait l'ascension de la Dent, on descend sur le col qui la sépare de la Tour Salière, le Col de Suzanfe, où l'on trouve un petit sentier qui conduit au pâturage de Salanfe, et de là à Salvan et Vernayaz, dans la vallée du Rhône. La course de Bonavaux à Vernayaz, avec ascension de la Dent, est de treize heures, haltes déduites; en négligeant l'ascension de la Dent, on abrége de plus de deux fortes heures, et si l'on couche à Salvan, c'est encore une heure de moins. On peut aussi faire la course en sens inverse; mais l'on manque d'une station déjà élevée, comme celle de Bonavaux, où l'on soit sûr d'un bon lit. Néanmoins, je ne saurais trop conseiller aux personnes qui ne s'effraient pas d'une nuit de chalet, de monter par Salvan et d'aller coucher à Salanfe, pour faire le lendemain l'ascension de la Dent et descendre sur Champéry. C'est de beaucoup le plus pittoresque, et la journée principale est moins chargée.

La montée de Salvan à Salanfe se fait en grande partie par la vallée, plutôt une fissure qu'une vallée, où coule le torrent qui forme la cascade de Pissevache, la Sallanche. Son cours, sauf sur le fond verdoyant du petit pâturage d'en Van-Haut, n'est qu'une série de cascades toutes plus brillantes les unes que les autres, et dont il n'y a pas deux qui se ressemblent. Quant à Salanfe, on peut bien l'appeler le type idéal du vallon

alpestre. C'est une pelouse parfaitement unie, de forme circulaire, et qui ne mesure guère moins d'une demi-lieue en tous sens, un ancien lac comblé, dont la nappe bleue s'est transformée en une nappe de verdure, la plus parfaite et la plus vaste des arênes, nonchalamment parcourue par un ruisseau aux eaux limpides, qui ne sachant où trouver une pente, multiplie ses méandres dans la prairie. Une bourgade de chalets (il doit y en avoir plus de cent) est pittoresquement groupée sur les bords de la pelouse, à l'endroit même où le ruisseau qui la parcourt jaillit en mille sources aussi pures qu'abondantes. La Tour Salière, aux parois étagées et puissantes, aux sommets bordés de glaces, commande de toute sa hauteur cette idylle alpestre. Une nuit à Salanfe, par un beau clair de lune, et lorsque le silence du printemps règne encore dans cette solitude, laissera sûrement d'ineffaçables souvenirs [1].

Suzanfe et les gorges de Bonavaux forment, de l'autre côté de la montagne, un contraste frappant avec ces scènes brillantes. Le pâturage de Suzanfe est nu, sauvage, délaissé. Les pentes de la Tour Salière qui y tombent, sont chargées de pans de glaciers disloqués, et le torrent qui s'en échappe, toujours trouble, souvent noir, bondit de gouffre en gouffre dans la plus sombre des fissures alpestres.

Ajoutez à des scènes si variées la vue de la cime par un ciel pur, et vous aurez peut-être le maximum de jouissances qu'on puisse accumuler dans une excursion alpestre d'un jour ou un jour et demi.

[1] On trouvera une description plus complète de Salanfe dans la seconde série des *Alpes suisses*, page 236 et sq.

Cime de l'Est. — C'est le nom que nous avons donné, pour la distinguer de toutes les autres, à celle des cimes de la Dent du Midi qui domine immédiatement Bex et Saint-Maurice. Elle est inférieure de quelques mètres à celle de l'ouest, mais infiniment plus dégagée ; elle domine la plaine d'une façon tellement hardie qu'on cherchera vainement un second belvédère de la même force.

L'ascension en a été faite jusqu'ici quatre fois, en 1842 par le chanoine Bruchon, de l'Abbaye de Saint-Maurice ; en 1862, par M. Philippe Gosset ; en 1865, par MM. Piccard et l'auteur de ce *Guide ;* enfin, en 1870, par M. E. Javelle et un de ses amis [1]. En 1842, le guide principal, Nicolas Délez, de Mex, était accompagné de sa femme, Eléonore Mottier ; en 1865, MM. Piccard et Rambert avaient avec eux Philippe Marlétaz, le jeune, des Plans ; en 1870, M. Javelle avait pour principal guide, outre les renseignements que nous lui avions donnés, l'expérience acquise dans plusieurs tentatives restées sans succès ; mais, pour plus de sûreté, il s'était fait accompagner d'un habile chasseur de chamois de Champéry, nommé Oberhauser, un des meilleurs guides du Val d'Illiez. Nous ignorons qui fut le guide de M. Gosset, et comme Nicolas Délez doit être mort ou très âgé, nous ne pouvons indiquer que les seuls Philippe Marlétaz, des Plans, et Oberhauser, de Champéry, comme pouvant fournir la garantie d'une ascension réelle.

Le point de départ est l'alpe de Salanfe, d'où l'on monte par

[1] J'ai vaguement ouï parler d'une cinquième ascension faite l'année dernière par des touristes anglais.

d'interminables moraines jusqu'au glacier qui s'étend au pied des sept pointes de la Dent du Midi, et qui, comme celui du Muveran, porte le nom de Plan Névé. De là on se dirige par une paroi rocheuse vers la dépression de l'arête, entre la Cime de l'Est et la première de ses sœurs jumelles à gauche. Le reste de l'ascension se fait soit par l'arête, soit en la serrant de près par les corniches qui regardent le val d'Illiez. Un des plus mauvais pas est le dernier, une cheminée d'environ soixante pieds de hauteur, où l'on monte à la façon des ramoneurs, et dont l'issue est protégée contre les tentatives des hommes par une énorme dalle en saillie, faisant avant-toit. Les montagnards de Salanfe m'ont affirmé que, dans la première ascension, Eléonore Mottier était restée au pied de ce dernier rocher ; si, comme le rapport du Chanoine Bruchon le donne à entendre, sans l'affirmer positivement, elle a atteint le sommet, son nom mériterait de n'être pas complétement oublié dans l'histoire des expéditions alpestres. M. Javelle, qui a fait la même année l'ascension de la Cime de l'Est et celle du Cervin, dit qu'elles ne sont pas sans rapport. « Respectons désormais notre Cime de l'Est, m'écrivait-il. C'est un Cervin à sa manière, moins long, il est vrai, moins dangereux aussi, mais je n'ai pas rencontré au Cervin de pas plus difficiles que dans la dernière partie de l'ascension de la Cime de l'Est. »

Autant que j'en ai pu juger par les trouées du brouillard qui nous enveloppait, le panorama du sommet doit être en quelques points moins heureux que celui de la Dent de Morcles, dont la situation est exceptionnellement favorable; mais rien ne saurait surpasser l'effet des précipices dont on est en-

touré de tous les côtés. Comme vue plongeante, il n'y a rien de pareil. Au reste, on peut en jouir à son aise, car le sommet même est une terrasse assez spacieuse et peu inclinée [1].

Il n'est pas impossible de combiner l'ascension de la Cime de l'Est avec le tour de la Dent du Midi. Du glacier de Plan Névé, sur lequel il faut descendre, on peut, en effet, gagner le Col de Suzanfe, en traversant le glacier dans toute sa longueur, et en filant à peu près à plat par de longues vires pierreuses dans la direction du col, d'où l'on descend sur Champéry par le chemin ordinaire ; mais c'est une forte journée. L'ascension de la Cime de l'Est prend à elle seule environ cinq heures.

LA TOUR-SALIÈRE ET LE BUET.

(3227 et 3111 mètres.)

Nous ne faisons que mentionner en terminant ces deux ascensions. Elles s'éloignent trop de notre centre pour que ce soit ici le lieu d'entrer dans des détails. Celle de la Tour Salière se fait par Bonavaux et le pâturage de Suzanfe, d'où l'on attaque la montagne assez directement. C'est une longue grimpée, pénible, et parfois difficile, tantôt sur les rochers, tantôt sur la glace. Il faut tailler beaucoup de marches. La vue

[1] Pour plus de détails sur cette ascension, voir, dans la seconde série des *Alpes suisses*, la troisième partie de l'article relatif à la Dent du Midi (pag. 271-304), et dans l'*Echo des Alpes*, la deuxième partie de l'article de M. Javelle, intitulé *Souvenirs de deux étés* (1870, N° 3). Une note de M. Javelle (page 194) est surtout importante.

du sommet est on ne peut plus sauvage, comme il convient à une montagne perdue dans un dédale de hautes sommités, et qui ne voit la plaine que par dessus les remparts dont elle est entourée.

Quant à l'ascension du Buet, elle est connue d'un nombre infini de touristes, et tous les *Guides* donnent à son sujet les indications nécessaires. Qu'il nous suffise de rappeler qu'on la fait tantôt de Vallorsine, tantôt de Sixt. Chacun sait que la beauté du panorama du Buet consiste en une vue de première main sur le Mont Blanc et en une vue de profil sur les Alpes bernoises, les Alpes pennines et la longue vallée du Rhône. Le regard remonte le cours du fleuve presque jusqu'à sa source.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

——⊳✕⊲——

ERRATUM.

Page 61, lignes 6 et 7. Au lieu de : quatre communes, Bex, Gryon, Lavey et Morcles; *lisez:* trois communes, Bex, Gryon et Lavey-Morcles.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE.

La *Bibliothèque universelle*, fondée en 1796, est la plus ancienne des revues qui existent aujourd'hui. Elle publie des travaux développés sur toutes les questions du jour, et sa position en pays neutre lui permet de le faire avec impartialité et dans un esprit de justice. Chacune de ses livraisons renferme des articles très variés et, en particulier, un récit fictif choisi avec soin. Tous peuvent être lus par la jeunesse des deux sexes. Du reste, la table des travaux publiés depuis cinq ans par la revue est envoyée *franco* à toute personne qui en fait la demande par lettre *affranchie*.

Depuis 1866, où la direction générale de la *Bibliothèque* a été complétement modifiée, le nombre de ses abonnés a presque quadruplé.

La *Bibliothèque universelle* paraît à Lausanne, au commencement de chaque mois, par livraisons de dix feuilles d'impression (160 pages). Elles seront prochainement agrandies d'une manière sensible, pour permettre un développement important qui donnera à la revue un nouvel intérêt.

Les douze livraisons de l'année forment trois beaux volumes, qui constituent en peu de temps une véritable bibliothèque, reflétant le mouvement social, politique et intellectuel

du jour et fournissant au cercle de famille des lectures variées et intéressantes. Les collections de 1866 à 1870 se vendent au même prix que l'abonnement; toutefois les abonnés obtiennent une réduction de prix (accordée aussi quand on prend plusieurs années à la fois) en s'adressant directement au bureau de la revue.

Le prix peu élevé de la *Bibliothèque* la met à la portée même des bourses modestes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	Un an.	Six mois.
Suisse	20 fr.	11 fr.
France, Italie et Belgique Allemagne, Autriche	25 »	14 »
Angleterre, Hollande	26 »	14 »

Pour les autres pays, le port en sus du prix pour la Suisse.

Les payements peuvent se faire en espèces, en mandats de poste ou en effets de commerce sur Paris ou sur la Suisse.

ON S'ABONNE :

a Lausanne, Bureau de la Bibliothèque universelle,

et chez les principaux libraires de la Suisse et de l'étranger.

En Suisse, en Allemagne et en Autriche, on peut également s'abonner auprès de tous les bureaux de poste.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Corneille, Racine et Molière, deux cours sur la poésie française au XVIIme siècle. — Lausanne. A. Delafontaine, libraire-éditeur, 1862. — 1 vol. in-8 .... 5 fr.

Les Alpes suisses. 1re, 2me, 3me et 4me série. Chaque série forme un volume in-8 de 300 à 350 pages et se vend séparément .... 3 fr. 50

Première série: Les plaisirs des grimpeurs. — Linththal et les Clarides, trois jours d'excursion. — Les cerises du vallon de Gueuroz. — Les plantes alpines. — A propos de l'accident du Cervin. — Note sur l'origine des plantes alpines.

Deuxième série: Les Alpes et la liberté. — Deux jours de chasse sur les Alpes vaudoises. — Le chevrier de Praz de Fort. — La Dent du Midi. — Appendice.

Troisième série: Une course manquée. — Une bibliothèque à la montagne. — Le voyage du glacier. — Notre forteresse. — Interlaken. — Appendice.

Quatrième série: Le Bristenstock. — Schiller, Gœthe et les Alpes. — Poésies. — La question du fœhn. — La batelière de Postunen. — Appendice.

Alexandre Vinet, d'après ses poésies. Etude. — Paris, librairie Meyrueis, 1868. — 1 volume in-12........ 3 fr. 50

L'avenir de l'instruction supérieure dans la Suisse française. Lettres à M. Aug. de la Rive. — Genève, H. Georg, libraire-éditeur, 1869. — In-8........ 1 fr. 50

Poésies et chansons d'enfants. Les quatre saisons. — Genève et Bâle, H. Georg, libraire-éditeur, 1871. — Grand in-8. Impression et reliure de luxe................. 3 fr.

Lausanne — Imp. Georges Bridel.


THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS
HECKMAN
BINDERY INC.
MAY 85
N. MANCHESTER,
INDIANA 46962



LIBRARY OF CONGRESS
0 010 034 591 2